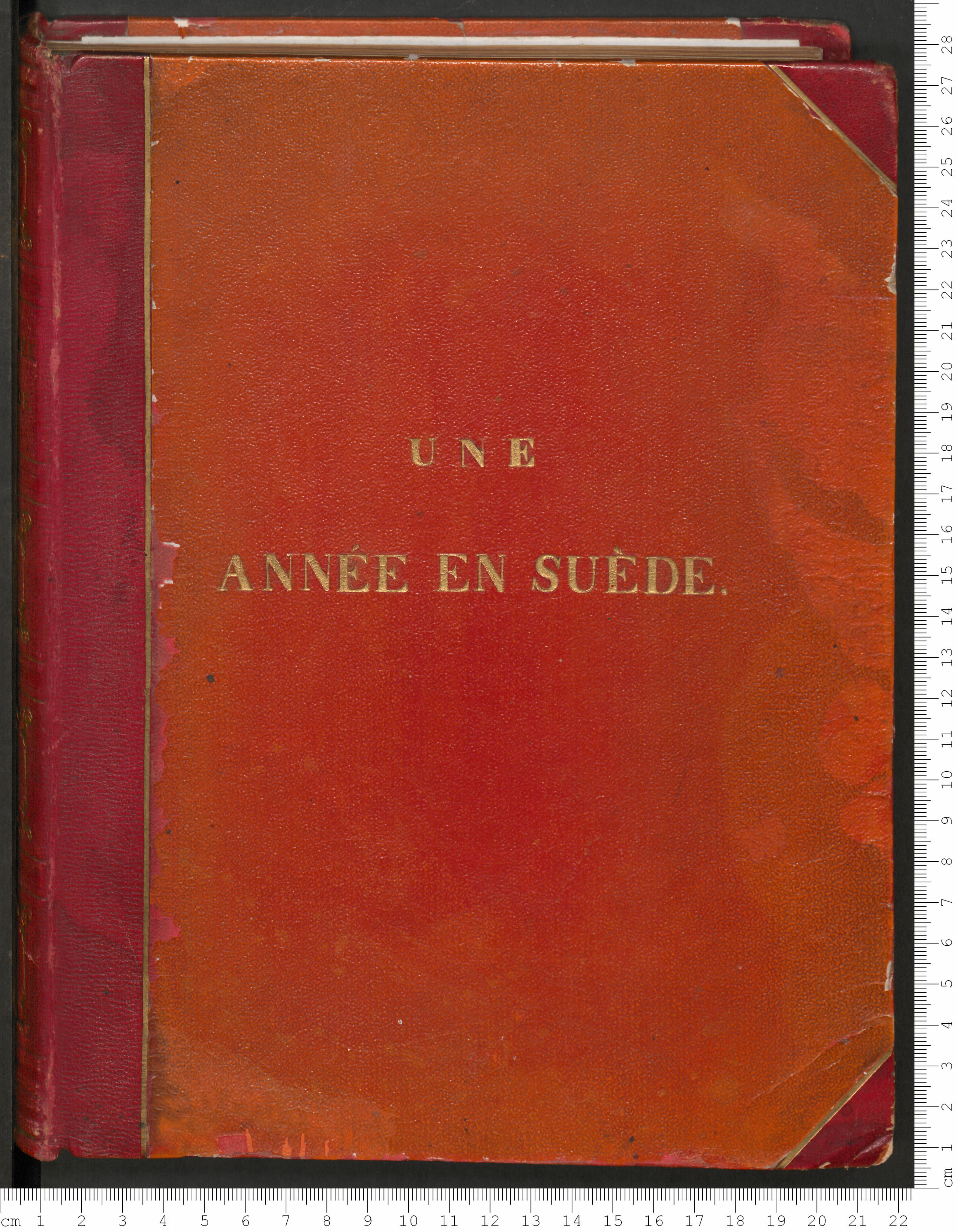
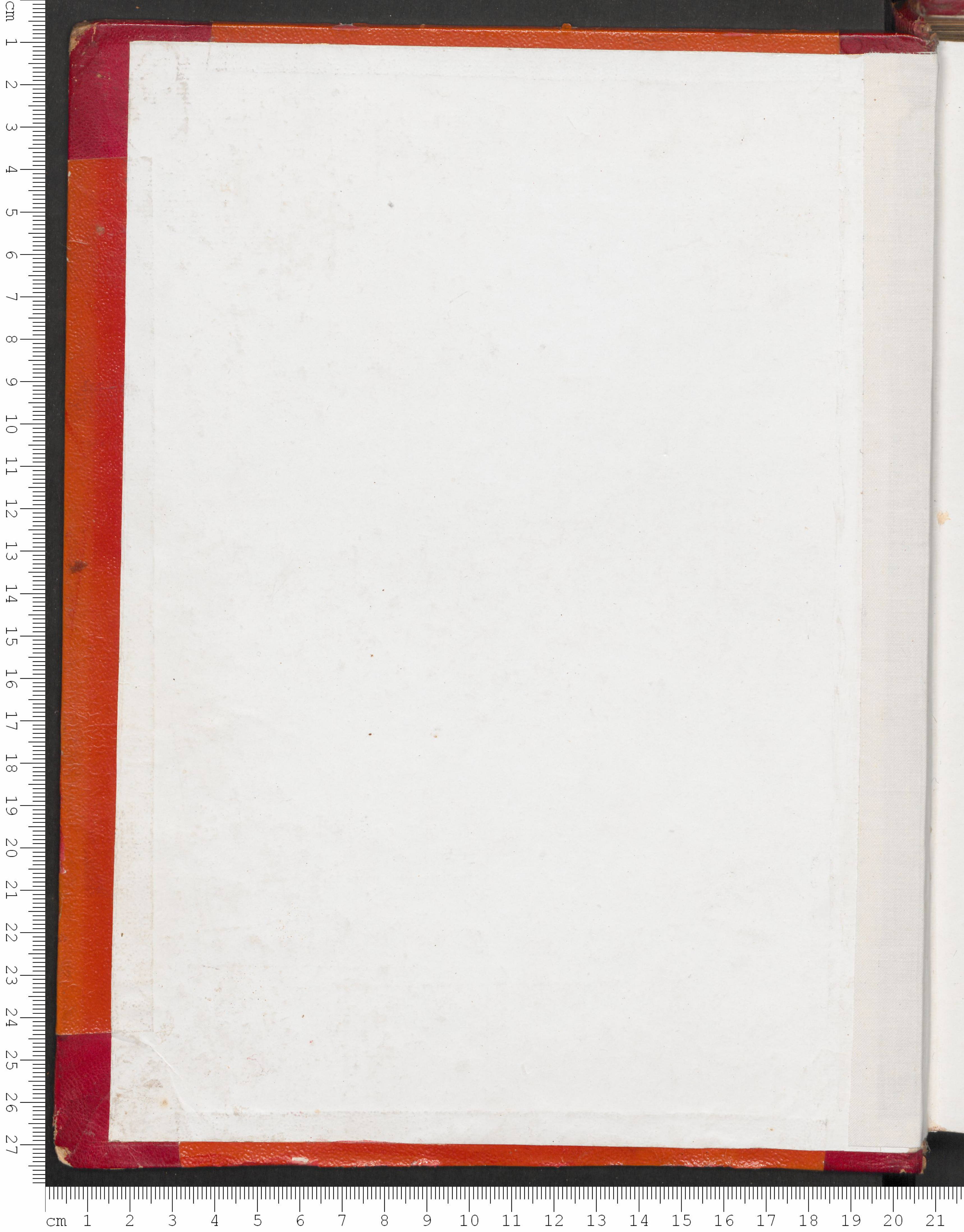
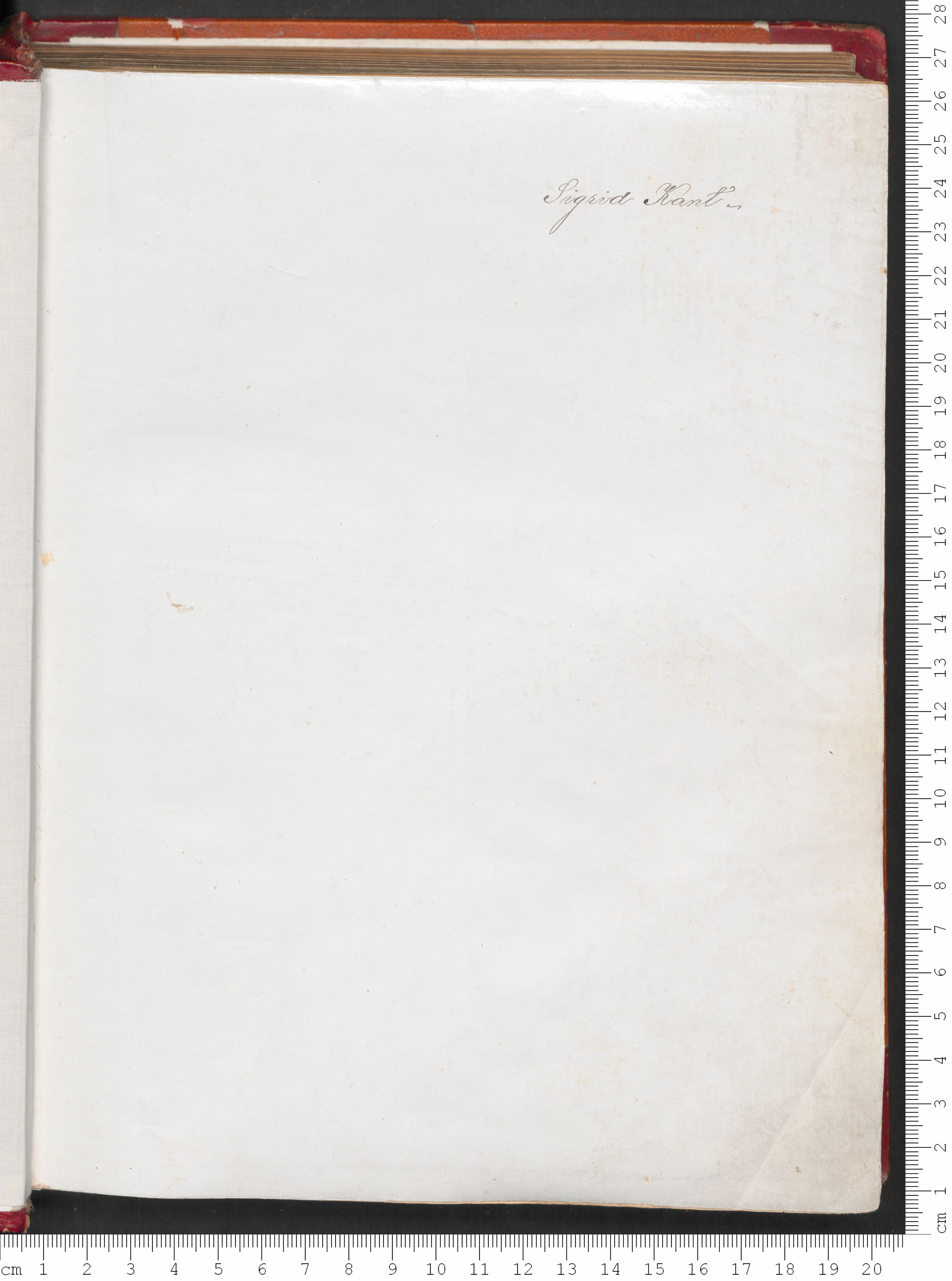
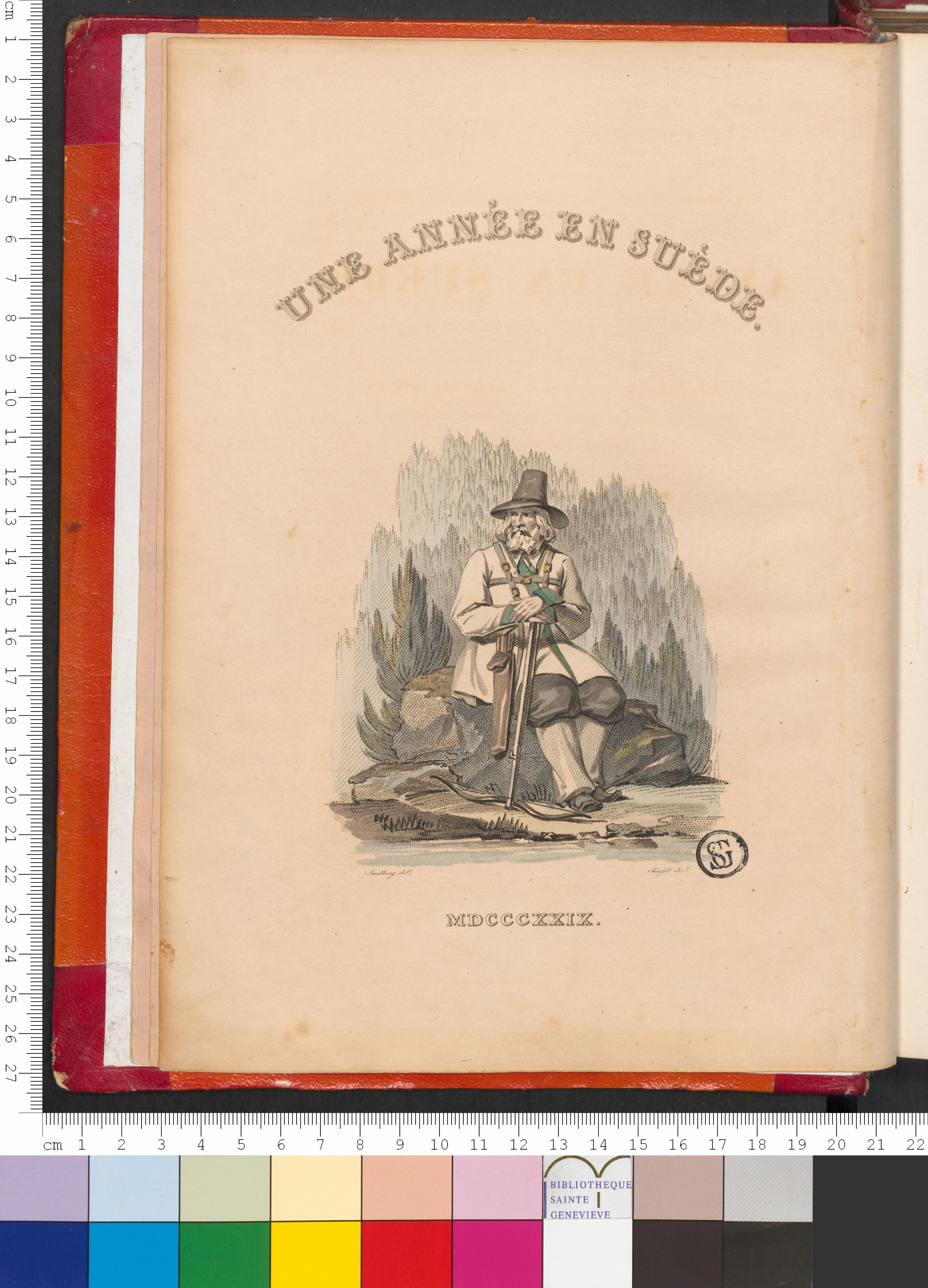

UNE ANNÉE
EN SUEDE.




UNE
ANNÉE EN SUÈDE.




Sigrid Kant


UNE ANNÉE EN SUÈDE.
Sandberg del.
Forssell dir.
MDCCCXXIX.
BIBLIOTHEQUE SAINTE GENEVIEVE

UNE
ANNÉE EN SUÈDE.

OU

TABLEAUX DES COSTUMES, MOEURS ET USAGES DES PAYSANS DE LA SUÈDE, SUIVIS DES SITES ET MONUMENS HISTORIQUES LES PLUS REMARQUABLES.

PUBLIÉ PAR

C. FORSSELL,

PREMIER GRAVEUR DU ROI, MEMBRE DE PLUSIEURS ACADÉMIES.

TEXTE EXPLICATIF.

STOCKHOLM. DE L'IMPRIMERIE DE L. J. HJERTA.

1836.

À SA MAJESTÉ LE ROI DE SUÈDE ET DE NORVÈGE.

SIRE!

Rappelé dans ma patrie par Votre Royale protection, j'ai entrepris de perpétuer les souvenirs de nos monumens historiques et de tracer les portraits de ces enfans dont le loyal dévouement a trouvé dans le coeur de Votre Majesté les sentimens d'une affection toute paternelle.

Daignez, Sire, accueillir avec bonté ces traditions nationales et ces représentans d'une grande famille, fière de Vous avoir confié ses destinées.

C'est avec la plus respectueuse confiance que je renouvelle à Votre Majesté l'hommage de ma fidélité comme sujet et de mon dévouement comme citoyen.

C. FORSSELL.

INTRODUCTION.

S'il est un moyen sûr de connaître le caractère d'une nation, c'est d'en observer les individus dans leur vie privée. Là, libres de toute contrainte, dominés par leur naturel, vous les retrouvez toujours eux-mêmes, soit qu'il se livrent à leurs travaux journaliers, soit qu'ils oublient leurs fatigues dans le repos. Au sein de leurs foyers, ils restent tels, que l'œil le moins exercé suffit pour distinguer les espèces.

Mais à mesure que la civilisation a promené son niveau sur un peuple, que l'éducation a donné sa physionomie uniforme aux hommes des classes élevées de la société, les traits primitifs s'altèrent graduellement, au point de nous en faire rechercher péniblement la trace; car dans cet ordre de choses, le fils n'hérite plus des vertus et des exemples de ses pères, mais de ceux de la société.

Toutefois, il est des hommes d'un naturel en quelque sorte rebelle au temps; stationnaires dans leurs habitudes et immobiles au milieu du mouvement, comme ces rochers dont les mers orageuses battent inutilement les bords. Pour de tels individus, les souvenirs et la transmission des habitudes et des usages antiques sont plus qu'un héritage: c'est une religion nationale, dont les autels domestiques sont sous la sauvegarde de toutes les familles. Chaque génération confie à la génération qui la suit ses rits sacrés et ses symboles mystérieux. Aussi, à toutes les époques, vous retrouvez les mêmes sentimens d'orgueil et d'admiration pour des monumens qui révèlent les glorieuses destinées d'illustres ayeux.

2

Mais c'est surtout parmi les peuples des provinces du royaume de Suède que ces sentimens sont empreints d'un caractère particulier d'énergie et d'enthousiasme. Jetté sur un sol, théâtre du combat perpétuel des élémens; constamment environné de debris gigantesques, l'homme est sans cesse rappelé au sentiment de la fragilité de son être; et le besoin de survivre à lui même, lui fait en présence de ces éternels tableaux de la nature, embrasser avec persévérance les traditions des siècles passés.

L'étude des mœurs des anciens Scandinaves a été l'objet des travaux des savants et des antiquaires. La vérité qu'ils s'efforçaient de chercher, j'ai essayé de la rendre sensible pour nous et de la fixer pour la postérité, en l'éclairant par une représentation fidèle de ce peuple, dont les traditions fabuleuses ne sont autres que des récits historiques de la vie de ses ancêtres. Ignorées de la civilisation, les provinces reculées de la Suède nous montrent les Scandinaves des temps héroïques; là vous entendez encore quelques sons de cette langue si ancienne qu'à peine en reste-t-il quelques traces. Là le simple paysan, sous son costume héréditaire, vous offre dans sa manière de vivre comme dans ses jeux, les moeurs antiques de ses pères. C'est là que vous retrouvez ce respect des anciens temps pour la chaumière paternelle; cette vénération si touchante qui entoure d'une sorte de culte les armes, les vètemens et même les instruments de travail, qui servirent jadis aux ancêtres de la famille.

Avec de telles traditions, il étoit bien difficile que le caractère national s'effaçât entièrement; aussi la Suède est-elle la contrée la plus riche en souvenirs historiques, et l'étude du peuple suèdois, de ses habitudes, de ses traditions, assure quelque dédommagement à l'observateur, trop souvent attristé par le tableau d'une démoralisation

sociale, qu'il ne retrouvera pas du moins dans les régions qu'il va parcourir.

Cet ouvrage commencera par la description des paysans de la Dalécarlie, patrie de la liberté Scandinave et dont les forêts dans le moment du danger, ont si souvent fourni des défenseurs à la Suède. Les paroisses de Thorsång, Leksand, Rättvik, Mora et Elfdalen sont les premières qui s'offrent dans le plan que nous nous sommes proposés de parcourir.

LA DALÉCARLIE.

ORNÄS.

Dans la partie méridionale de la Dalécarlie, paroisse de Thorsång, à environ 22 milles de Stockholm, sur les bords éléves du promontoire qui s'avance dans le lac Runn, est située cette terre seigneuriale devenue célèbre par les événemens remarquables de la jeunesse de Gustave Wasa.

Un soir des premiers jours du mois de novembre 1520, le riche et puissant Arendt Pehrson (Örnflycht), propriétaire d'Ornäs, assis dans la pièce principale de la maison au haut bout de la longue table de chêne, s'entretenait à voix basse avec sa femme Barbro Stigsdotter (fille de Stig) de la famille de Svinhufvud. Au clair de la vive lumière qui se répandait du vaste foyer, où se consumaient d'énormes branches d'arbres, des garçons de la ferme vaquaient à des travaux divers; les uns tressaient des filets pour la pêche, d'autres façonnaient le chêne et le bouleau en outils nécessaires à la culture; plusieurs filles de service étaient occupées à filer ou à coudre; audessus et sur les côtés de la porte on voyait suspendus des arcs, des carquois, des piques, des massues armées de pointes de fer, et plus bas, des haches appuyées contre la cloison.

Arendt confiait à sa femme les terribles nouvelles de Stockholm qu'il venait d'apprendre par Brun Bengtson de Sätra *); ce dernier, neveu de Barbro, était intendant du Roi Christiern dans le district des

*) Sätra, alors domaine royal et maintenant la ville de Säter. Auprès de la ville et de la belle montagne dite Bispberget est la vallée Sätersdalen, si riche en beautés pittoresques.



ORNÅS.

mines et en Dalécarlie. Arendt racontait à sa femme, que sur l'accusation de l'archévêque Trolle, le Roi, lors de son couronnement, venait de faire décapiter sur la place de Stockholm, au delà de 90 personnes ecclésiastiques et séculières, appartenant presque toutes aux premières familles du royaume, et que maintenant il faisait chercher partout les parens et amis de Sture échappés à sa vengeance; que l'ordre était venu en Dalécarlie de chercher et d'arrêter le jeune Gustave Eriksson, qu'on croyait s'y être réfugié, depuis qu'il avait disparu de sa terre patrimoniale de Räfsnäs en Sudermannie, et que Christiern accordait une forte récompense à celui qui pourrait le découvrir et le livrer vif ou mort.

La femme d'Arendt, les mains jointes, le coeur palpitant de crainte, écoutait encore le récit que son mari venait de terminer, lorsque la porte de la chambre s'ouvre; un homme d'environ trente ans, la hache sur l'épaule, entre d'un pas ferme et assuré. Il était vêtu à la manière des journaliers de ces contrées, le chapeau rond, le justaucorps court, et les cheveux coupés en rond autour du col. Ce costume contrastait singulièrement avec le regard imposant et le maintien noble de l'inconnu. Arendt en fut frappé et cherchait à se remettre des traits qui lui semblaient connus, lorsque l'étranger, qui venait de poser sa hache à côté de la porte, s'approcha et lui demanda un entretien particulier. Arendt se leva aussitôt et ils passèrent tous deux dans une pièce voisine. Là l'étranger lui découvre, qu'il est ce Gustave Wasa que Christiern fait poursuivre; il lui rappelle le tems heureux qu'ils ont passé ensemble à l'académie d'Upsala et leurs exploits communs sous les drapeaux de Sten Sture le jeune; maintenant il venait lui demander asile, reclamer les droits de l'amitié, de l'hospitalité, et l'exhorter à faire cause commune avec lui pour le salut de la patrie. Gustave ajouta: que son père et son beau-frère étant tombés sous la hache du bourreau,

il s'était vu forcé, malgré le sauf-conduit que Christine Gyllenstjerna avait obtenu pour lui, lors de la reddition de Stockholm, de se cacher sous le déguisement qu'il portait. Arendt parût l'écouter avec intérêt; il le sonda sur ses desseins, feignit de les goûter et lui promit toute l'assistance qu'il pourrait lui procurer. Il lui fit ensuite traverser la cour et le conduisit au bâtiment principal, où après avoir monté l'escalier tournant, il lui indiqua, au bout d'un long corridor, une chambre dite Fatburen, où il le pria de se reposer tranquillement, pendant qu'il irait prendre l'avis de ses voisins.

Les desseins d'Arendt étaient cependant tout autres que de servir Gustave; le prix que Christiern avait mis à la tête du jeune Wasa et la reconnaissance du Roi envers celui qui le livrerait, éveillaient à la fois son avarice et son ambition. Il se rendit d'abord chez son voisin Måns Nilsson (Svinhufvud), lui découvrit la précieuse proie que la fortune avait fait tomber entre ses mains et l'usage qu'il pensait en faire; mais cet homme honnête exprima son horreur pour cette violation des lois de l'hospitalité, sacrées dans tout le nord, et lui conseilla de renoncer à un pareil projet. Arendt le quitta mécontent et sans s'arrêter il traversa la cour d'Ornäs, pour se rendre à Sätra, ou il espérait trouver plus de conformité d'opinions chez Brun Bengtsson.

En effet ce dernier se disposa de suite à le suivre avec des hommes armés pour s'emparer de Gustave. Mais la sécurité qu'ils supposaient à leur victime et leur joie anticipée de la récompense qu'ils allaient recueillir, leur fit passer le reste de la soirée et une partie de la nuit à boire; enfin ils ne se mirent en route que le lendemain matin. Environné de trahisons, Gustave reposait alors sans inquiétude, mais l'ange tutélaire de la Suède veillait à ses côtés. La femme d'Arendt, quoiqu'issue d'une famille entièrement devouée à

Christiern et au Danemarc, prit pitié du noble suédois persécuté. Elle avoit vu son mari mettre beaucoup d'empressement à se rendre à Sätra, et connaissant bien son caractère, elle devina ses intentions. Elle ordonna donc de suite à un domestique, sur la fidélité duquel elle pouvait compter, d'atteler un bon cheval à un traîneau et de le tenir prêt de grand matin, du côté extérieur de la maison où reposait l'étranger. Elle alla réveiller Gustave, lui découvrit le danger qui le menaçait, le moyen de salut qu'elle lui avait préparé, et lui conseilla de se réfugier du côte du nord à Sverdsjö chez un prêtre nommé Jon, homme connu par sa probité. Gustave, touché de sa générosité se prépara aussitôt à fuir; il restait cependant encore la difficulté de descendre de l'étage supérieur; sa libératrice craignait pour lui qu'en descendant du côté de la cour ou était l'escalier, il ne fût apperçu par quelqu'un de la maison, mais enfin à l'aide d'un long essuie-main *) le jeune Wasa parvint à se glisser heureusement en bas, ou l'attendait le traîneau.

A peine fut il en sûreté, qu' Arendt Pehrsson et l'intendant royal se précipitèrent dans la cour, accompagnés de vingt hommes armés; la rage et le désespoir s'emparèrent d'eux quand ils virent que leur proie leur était échappée. Barbro les assura que depuis la veille on n'avait plus vu l'étranger et qu'elle ne savait pas ce qu'il était devenu. La tradition nous dit que, depuis ce moment, Arendt ne voulut plus vivre avec sa femme.

La maison d'Ornäs a été conservée avec soin jusqu'à nos jours; la planche 4 en montre la façade du côté de la cour. Elle est bâtie en poutres non équarries, l'étage supérieur dépasse le rez-de-chaussé

*) On voit encore dans les habitations du nord de la Suède de ces essuie-mains, et leur longueur est une espèce de luxe parmi les paysans.

des deux côtés; cette manière de bâtir, qui rend une maison propre à être défendue en cas d'attaque, semble indiquer la nécessité, où l'on était dans, ces temps reculés, de se mettre à l'abri des atteintes de vengeances privées. L'escalier élevé mène à un passage qui longe le côté extérieur de l'étage supérieur; à son extrémité septentrionale est située la chambre appellée FATBURN *) où Gustave passa une partie de la nuit. On y voit encore le lit dans lequel il reposa; les propriétaires d'Ornäs ont ensuite réuni dans cette même chambre tous les souvenirs qu'ils ont pù recueillir du séjour de Gustave en Dalécarlie: dans un des angles se trouve placé sous un dais, la statue en bois de ce grand homme, une main posée sur la prémière bible publiée par ses soins en Suède, (en l'an 1541); elle est entourée de plusieurs objets qui lui ont appartenu: une montre en laiton, un fusil à roue marqué G. S. G. R., des gantelets, des armes et des vases dont on se servait alors pour boire. Le voyageur voit aussi avec plaisir le portrait de la libératrice de Gustave. Près de la porte sont quelques statues en bois grossièrement sculptées, mais revêtues du costume de ces temps et armées de même; elles représentent ces braves Dalécarliens qui s'associèrent aux destinées de Gustave. Ces espèces de gardes-du-corps, symboles de la fidélité que les paysans suédois ont toujours vouée à leurs Rois, semblent vouloir indiquer les faibles moyens, nécessaires à des coeurs restés libres au milieu de l'esclavage, pour secouer le joug de la tyrannie.

Parmi

---

*) FATBUR, de l'ancien mot Suédois FAT, qui signifie barils, habits et effets de prix. BUR, veut dire maison, et FATBUR, la chambre où le propriétaire tenait ses effets mobiliers les plus précieux: elle était toujours destinée à loger des étrangers. Cet usage s'est conservé dans quelques provinces septentrionales, et l'étranger auquel on accorde l'hospitalité, est logé dans la HERR-STUGAN, où les habits de dimanche, l'argenterie et le linge sont conservés, dans des armoires peintes de couleurs tranchantes.



LEKSAND.

I.

Parmi ces statues se trouve celle d'Engelbrecht de Mora, qui fut envoyé à Gustave par les Dalécarliens, lorsque le refus des secours qu'il leur avait demandés, lui ayant fait perdre l'espoir de sauver sa patrie, l'avait décidé à la quitter: déjà il était arrivé à Lima et se disposait à passer en Norvège, quand Engelbrecht, monté sur de longs patins lapons, l'atteignit, lui annonca les regrets des Dalécarliens, et le ramena parmi eux. Il se distingua ensuite par une bravoure et une fidélité à toute épreuve.

La vignette représente ce même Engelbrecht, assis sur un bloc de rocher au milieu d'un paysage septentrional, et dans le costume dont sa statue à Ornäs est revêtue. Il faisait partie des seizes Dalécarliens que Gustave Wasa choisit ensuite pour ses gardes.

LEKSAND.

Avant de parler des moeurs et des usages particuliers des habitans de la paroisse de Leksand, nous allons faire quelques remarques sur la Dalécarlie en général.

La province de Dalécarlie se compose des pays qui bordent les deux larges bras du Dalelfven, qui prennent leur source dans les montagnes de la Norvège, et se dirigent ensuite, l'un vers l'est et

l'autre vers l'ouest. Ces deux rivières, séparées par un pays montagneux et couvert de forêts, viennent enfin se réunir à Djurås (paroisse de Gagnäf), et leur réunion forme le large fleuve du Dalelfven. Les deux parties qu'elles séparent s'appelent, l'une la Dalécarlie orientale et l'autre occidentale.

Leksand est situé dans la Dalécarlie orientale, qui, composée de plaines très-considérables, dans lesquelles se trouvent les lacs Orsa et Siljan, jouit, quoique plus rapprochée du Nord que la Dalécarlie occidentale, d'un climat plus doux.

La Dalécarlie occidentale, beaucoup plus élevée, composée de vallées étroites et plus voisines de la chaîne de montagnes qui sépare la Norvège de la Suède, souffre d'une température excessivement rude; au printems ou en automne, les frimats d'une seule nuit détruisent souvent dans le champ du laboureur le fruit d'un travail pénible; cependant ces habitans sont d'un caractère bien plus gai et plus liant, que ceux de la Dalécarlie orientale. Leurs moeurs ont beaucoup de rapport avec celles des norvégiens. Leurs jeux sont très animés. Ils dansent la jolie polonaise norvégienne, appelée HALLINGDANSEN, avec toute la souplesse et l'agilité qu'elle exige. Le dalécarlien de la partie orientale est, au contraire, d'un caractère sérieux et lourd. La grande différence qui existe, même entre les habitans de paroisses limitrophes, telle qu'entre ceux de Rättvik et ceux de Mora, tant dans le costume que dans le physique et le moral, ferait croire que ce pays fut jadis peuplé par des familles nomades, différentes entre elles; cependant nos annales n'en font aucune mention. L'habitude du dalécarlien, de choisir sa compagne dans le village, ou au moins dans la paroisse où il est né, contribue à maintenir cette différence remarquable. Les paroisses de ces contrées sont composées de plusieurs villages, généralement

grands et très-peuplés; leurs jeunes habitans ne permettent guère à un étranger d'y chercher une épouse, s'il n'a pas su obtenir leur consentement, en les régalant d'une manière convenable.

Le dalécarlien réunit la franchise, la probité et l'intelligence, à une gravité qui distingue l'homme indépendant. Ses réponses spirituelles contrastent souvent singulièrement avec son extérieur rude. Content de ses propres droits, il n'envie jamais les privilèges des autres. Il supporte plutôt l'insulte la plus vive que la moquerie froide. Le paysan de ces contrées est presque toujours lui-même propriétaire de la terre qu'il cultive, et quelque faible que soit son patrimoine, il lui donne pourtant ce caractère fier et décidé, qui perce dans toutes ses actions. A sa mort, son bien se partage entre ses enfans mâles; il en résulte souvent des lots si faibles, que le nouveau propriétaire, ne pouvant tirer son existence de l'agriculture, est obligé d'y ajouter quelqu'autre branche d'industrie; mais tel est son attachement au patrimoine héréditaire, qu'il préfère en posséder la moindre partie, plutôt que de la vendre, même au-delà de sa valeur; il est par conséquent rare qu'il s'en défasse sans y être forcé. Le dalécarlien tutoye tout le monde; cependant il n'y a pas de province en Suède, où les autorités soyent plus respectées. Quand le gouverneur de la province ou le juge d'arrondissement sont attendus dans quelque village, pour y exercer leurs fonctions, et que la nuit les surprend en route, souvent un nombre considérable d'hommes, portant des flambeaux allumés, viennent à leur rencontre pour les éclairer le reste du chemin. Cette marque d'attention est purement volontaire. — Le dalécarlien montre beaucoup de présence d'esprit dans les circonstances graves et imprévues; habitué à lutter contre les effets d'un climat dur et d'un sol ingrat, il apprend de bonne heure à bien combiner les ressources de son

activité. Il fait lui même ses ustensiles de ménage et d'agriculture, non seulement pour son propre usage, mais aussi pour en vendre, afin de suppléer par ce produit à une chétive récolte *). Les paysans de la paroisse de Mora font des pendules dont le débit est considérable; cette branche d'industrie fait surtout vivre les habitans des deux villages d'Östnäs et d'Öna, composés d'environ 70 familles; les cadrans peints en blanc, et leurs chiffres bien dessinés, sont l'ouvrage des jeunes filles; d'autres paroisses confectionnent des armoires, des tonneaux, des rouets, des paniers, etc. — et les paysans des environs de Hedemora forgent des faulx, des grilles et des poëles en fer. L'habitant d'Elfdal est surtout très-habile: il fait des peignes à tisser fort estimés dans toute la Suède et même dans l'étranger, et les ouvriers de la manufacture de porphyre ne sont, pour la plûpart, que ces paysans, qui dans les intervalles cultivent leur terre.

La Dalécarlie jouirait donc d'une douce aisance, bien qu'elle soit trop peuplée pour son sol aride, si trop souvent ses champs ensemencés ne restaient pas stériles; alors, plongés dans une affreuse disette, les dalécarliens se nourrissent d'un pain fait d'écorce d'arbre. Dans leur détresse, ces gens courageux attendent patiemment l'assistance du gouvernement, et quand ils en obtiennent des secours en bled à des conditions modiques, ils s'estiment heureux, mais n'en profitent pourtant

qu'avec

---

*) "Lorsque M:r le Comte D'Avaux, Ambassadeur de France du temps de la Reine "Christine, fit un voyage en Dalécarlie, il fut étonné de trouver à Tuna, paroisse "composée alors de 1400 habitans, le même paysan faire le métier de forgeron, de "charpentier, de cordonnier, de tailleur, &c, A son retour à Stockholm, il disait "en plaisantant, qu'il avait vu en Dalécarlie une paroisse composée de 1400 forgerons, "1400 tailleurs, cordonniers, charpentiers, maçons &c." (Voyez: Souvenirs de Tuna par Sahlstedt, pag. 112.)

qu'avec beaucoup de circonspection, afin que des dettes accumulées ne viennent pas empirer leur situation malheureuse.

Le Gouverneur Järta, dans son excellent rapport sur la province de Dalécarlie *) dit, que la distribution de 65 tonneaux de seigle et d'orge, a suffi pour nourrir pendant 3 mois une paroisse composée de 900 personnes. C'est surtout dans ces années de détresse, que l'on voit ces pauvres gens arriver par centaines dans nos provinces méridionales, pour chercher de l'ouvrage. Leurs excursions annuelles se fort ordinairement aux premiers jours du printemps, et en attendant, on laisse le soin de la terre au vieux père, à l'épouse ou à quelque voisin; en automne, ils retournent dans leur foyers. Le dalécarlien est extrêmement frugal; le pain et le gruau sont sa principale nourriture; trois ou quatre sardines et quelques pommes de terre sont pour lui un diner délicieux. L'eau-de-vie et le beurre ne se trouvent guère que dans les maisons des riches, et ce n'est que pour les jours de fête qu'il brasse la bierre nommée HÖGTIDSDRICKA (bierre de fête). En Dalécarlie, comme dans tout le nord du royaume, on mange une espèce de pain appelé TUNNBRÖD, façonné en grandes galettes très minces, et plié après avoir été passé au four; ce pain se fait ordinairement d'orge ou d'avoine, quelquefois, surtout à Rättvik, de farine de pois; mais les habitans des paroisses pauvres sont toujours obligés d'y mêler une portion de farine d'écorce d'arbre. Le dalécarlien observe encore aujourd'hui, religieusement, l'ancienne hospitalité du Nord; il partage de bon coeur sa faible provision avec l'étranger, et regarde comme une malhonnêteté de demander son nom avant qu'il

5

*) Imprimé à Fahlun 1823. Nous devons particulièrement, à cet intéressant ouvrage, bien des renseignemens sur cette province.

n'ait mangé. Il a conservé cet usage, du temps où les lois de l'hospitalité prescrivaient le devoir de protéger tout individû qu'il recevait chez soi, sans même en excepter l'ennemi, et craignant de découvrir quelque fois un nom odieux, il préférait de ne pas le connaître. Le paysan de Särna, dans la Dalécarlie occidentale, avait anciennement l'habitude, lorsqu'il quittait sa maison avec tout son monde, pour aller habiter les cabanes établies dans les forêts sauvages, où il conduisait paître ses troupeaux, d'indiquer sur une tablette suspendue à côte de la porte, l'endroit où il avait caché la clef du garde-manger, afin que le voyageur pût, même pendant son absence, trouver des rafraîchissemens et du repos *).

La garde-robe d'un ménage dalécarlien est un objet assez coûteux. Elle compose une partie considérable de la valeur du mobilier; car les costumes sont différens, non-seulement dans toutes les paroisses, mais varient encore dans chacune, selon l'importance des solennités; il en résulte qu'on voit souvent dans une maison, les quatre murs d'une pièce considérable garnis d'habits, la plûpart cependant faits d'étoffes fabriques par les paysannes elles-mêmes. Les femmes de Leksand et celles de Mora portent des jupons noirs et plissés; le nombre de ces plis indique l'état de leur fortune.

Les figures des 4 planches des paysans de Leksand sont autant de portraits, dessinés avec fidélité.

Planche 2. Leksand I. Deux personnes en habit d'hiver, tels qu'on les voit arriver, vers la fin de cette saison, dans nos provinces

---

*) Ce beau trait se trouve dans le voyage de Hylphers en Dalécarlie, mais l'auteur y ajoute: Ces braves gens sont maintenant plus prudents.



LEKSAND.

II.



LEKSAND.
III.



LEKSAND.

IV.

méridionales, pour chercher de l'ouvrage. L'homme est vêtu d'une pelisse de peau de mouton, de culottes de peau, de bas de laine blancs; il porte la cravatte rouge et le chapeau rond à larges bords, entouré d'un cordon de coton blanc, quelquefois mêlé de points noirs, et qui se termine par des glands ronds. Il s'appuye sur son bâton, long de trois pieds de Suède, qui lui sert en même temps pour calculer l'étendue de ses entreprises, soit pour élever des murs de pierre, ou pour creuser des fossés. Il porte sur le dos la besace, appelé dans sa langue Maschen, et par-dessus son habit de dimanche, doublé en rouge. La femme que l'on reconnaît à son jupon plissé de laine noire, a dessus sa camisole de peau, une autre plus courte, en gros drap noir, qui laisse voir la fourrure de la première appelée Paffs; ce détail de son costume est de rigueur; son bonnet est celui dont toutes ces femmes se servent pendant l'hiver.

Planche 3. Leksand II. Une famille en costume ordinaire de dimanche. L'habit du paysan de Leksand, ordinairement noir, lui serre le corps, tandis que ceux des habitans de Rättvik et de Mora sont larges et d'une coupe droite. Il attache ses bas au-dessous des genoux, avec des rubans bleus noués du côté extérieur de la jambe, et dont les deux bouts sont ornés de glands rouges; leurs souliers sont noués avec de pareils rubans sous une espèce de rebord, appelé Plösen.

Planche 5. Leksand III. C'est l'homme dans son costume de travail; il se repose un instant sur sa bêche, à côté du fossé qu'il est occupé à creuser: cette expression de force et de fierté appartient au vrai Dalécarlien.

Planche 6. Leksand IV. Ils sont ici en grand costume d'été; l'habit de fête que porte l'homme, est bleu, avec des lisérés rouges

et des ornemens brodés en soie blanche ou jaune sur l'épaule et près de la dernière agraffe; les deux bouts de sa longue cravatte blanche doivent passer dessous le gilet également bleu, boutonné jusqu'en haut. Le corset de la femme laisse voir les larges manches de sa chemise, qui descendent jusqu'à la main; son fichu est attaché avec une espèce de boucle en cuivre jaune; elle tient dans ses mains son livre de pseaumes, enveloppé d'un mouchoir à carreaux bleus, appelé Boklappen (mouchoir de livre); sa poche, brodée en soie de couleurs tranchantes, s'entrevoit par dessous son tablier; son bonnet garni de dentelles paraît couvrir toute la tête, et indique qu'elle est mariée. Les jeunes filles portent bien aussi une espèce de bonnet blanc, mais il est ouvert par derrière pour laisser voir la belle tresse de cheveux qu'ornent des rubans de couleurs brillantes; ce bonnet s'appele Timb. Il faut beaucoup de temps à une fille pour arranger sa coëffure, quand elle veut aller à l'église. La différence du bonnet distingue généralement la femme mariée de celle qui ne l'est pas, non seulement en Dalécarlie, mais dans plusieurs parties de la Suède, et même dans d'autres pays *). La couleur de leur tablier, appelé Magd, est significative, et varie selon les saisons et les solennités. Il est ordinairement vert ou bleu, quelquefois rayé; les femmes en deuil le portent jaune **). L'étoffe de leur tablier et de leur corset, est une espèce de cadis, fabriqué par elles-mêmes; les riches cepen-

dant

*) Walter Scott dit, dans une des notes de son poëme The Lady of the Lake, qu'en Ecosse, lorsqu'une jeune fille se marie, elle supprime sa tresse de cheveux ornée de rubans, Snood, pour se couvrir la tête d'un morceau d'étoffe appelé Toys. On retrouve dans la Dalécarlie beaucoup de rapport avec les moeurs écossaises dont cet écrivain célèbre nous a tracé de si vives peintures.

**) Il est remarquable que le jaune est aussi la couleur de deuil des Chinois.

se distinguent quelquefois par un corset de soie. Les femmes attachent souvent le couteau à leur côté, comme les hommes. On voit sur le second plan de cette planche, leur carriole d'église, avec un petit strapontin sur le devant, pour les enfans.

Avant de quitter les habitans de cette paroisse, nous allons donner quelques détails sur leur manière de célébrer quelques unes de leurs principales fêtes. Noël est ici comme dans toute la Suède, la plus grande de ces solennités; on le célèbre par quantité de jeux et de divertissemens dont plusieurs rappellent leur origine payenne. C'était pendant la plus longue nuit de l'année, la Nuit-Mère, que nos ancêtres se réjouissaient de la naissance du nouveau soleil Balder. Haquin, pupille d'Adelstan, Roi de Norvège, recula cette solennité de quelques jours, pour la transformer en fête de la naissance du Christ, que l'église, dans les premiers siècles, célébrait le 6 Janvier; mais comme les divertissemens de noël sont à peu près les mêmes dans d'autres provinces du royaume, nous en parlerons ailleurs, pour tracer le tableau des cérémonies d'une noce dans la paroisse de Leksand.

Le samedi soir, veille du jour de la cérémonie nuptiale, les invités, quelquefois au nombre de 300, se rassemblent dans la maison où la noce doit avoir lieu. Leur premier soin est d'y déposer les provisions qu'ils ont apportées dans leurs voitures pour contribuer de leur part au festin; ces provisions se composent ordinairement de beurre, de fromage, de jambon etc. Tous les conviés devraient ensuite y être logés, mais comme la maison ne pourrait pas les contenir, les voisins en reçoivent une bonne partie chez eux. La fiancée se rend alors (surtout si le lieu fixé pour la noce se trouve éloigné de l'église) au domicile du vicaire, pour qu'elle fasse sa toilette le lendemain de

bonne heure, afin d'être prête à recevoir son futur qui doit y arriver à cheval avec tout son cortège. C'est là que se règle l'ordre de la procession pour se rendre à l'église. Le bedeau, une baguette ou un fouet à la main s'avance le premier, suivi des musiciens; vient ensuite le fiancé en grand costume, ayant à côté de lui un des parents les plus notables ou quelquefois le soldat du quartier, appellé Brudsven ou Reduman, et suivi des Chevaliers de noce. Après eux on voit défiler les Filles de noce au nombre de 8 à 10. Elles sont vêtues d'un jupon vert, d'une camisole noire et portent autour du cou plusieurs rangs de perles de verre, et à leurs doigts une profusion de bagues de vermeil ornées de breloques. Elles sont coëffées sans Timb; de la longue tresse de cheveux, attachée autour du sommet de leur tête, descendent quantité de rubans de soie de différentes couleurs dont souvent les bords sont brodés en or ou en argent. Enfin paraît la fiancée conduite par une femme mariée, choisie pour l'ordinaire parmi ses plus proches parentes. Sa tête est surmontée d'une couronne de vermeil, ornée de breloques et de feuilles du même métal, le tout appartenant à l'eglise. Ses cheveux bouclés, *) entremêlés de rubans, flottent autour de son cou, entouré, comme celui de ses compagnes, de plusieurs rangs de perles de verre et d'autres ornements; des gants brodés et un fichu enrichi de tout ce que la fantaisie a pu produire de brillant, attaché à une antique robe de satin noir, complètent ce singulier costume. Les musiciens s'arrêtent devant l'église, et le prêtre donne la bénédiction aux époux avant le service divin, après lequel tout le cortège se rend à la maison où la noce doit être célébrée. La mère de l'un des nouveaux mariés, et

---

*) Quelquefois elle se sert, au lieu de ses propres cheveux, d'une perruque de lin, pour représenter des cheveux couleur d'or.

la femme chargée du soin de la cuisine (REDEIAN) les reçoivent sur le perron, la première conduit les convives dans les salles, où sont dressées les tables pour le festin, la seconde mène la jeune mariée dans la cuisine pour lui faire goûter les mets qu'elle vient d'apprêter, usage qui se rattache probablement à quelque ancienne superstition. La jeune épouse s'assied à table entre son mari et le curé de l'endroit; le soldat du quartier obtient toujours, en faveur de son état, une place distinguée. Vers la fin du repas, et après un discours prononcé par le curé en l'honneur du nouveau couple, la jeune épouse se lève, suivi du REDUMAN et d'un musicien, fait le tour des tables, présente à chacun des convives une coupe d'argent, appelé SKÄNKKOSA, remplie de bierre forte ou de quelqu' autre boisson estimée. Le convive à qui la coupe est présente, la vide et place son offrande sur l'assiette que porte le REDUMAN; ou bien il dit à celui-ci de quelle manière il contribuera à l'établissement des jeunes gens; à chaque don le REDUMAN proclame à haute voix la nature et la valeur de l'offrande. Pendant cette tournée appellée SKÄNKA, le musicien joue un air particulier connu sous le nom de SKÄNKLÅTEN *). La jeune femme dit quelquefois en présentant la coupe: "que le bon Dieu vous garde en paix, c'est ma santé et celle de mon DANNEMAN **), cependant ce toast n'est pas généralement en usage. Cette cérémonie terminée, le curé ouvre le bal avec la jeune épouse; leur danse est une espèce de valse lente et grave; chaque couple tourne sur sa place en variant, d'un pas grave, à deux légers; vers la nuit la nouvelle mariée est

---

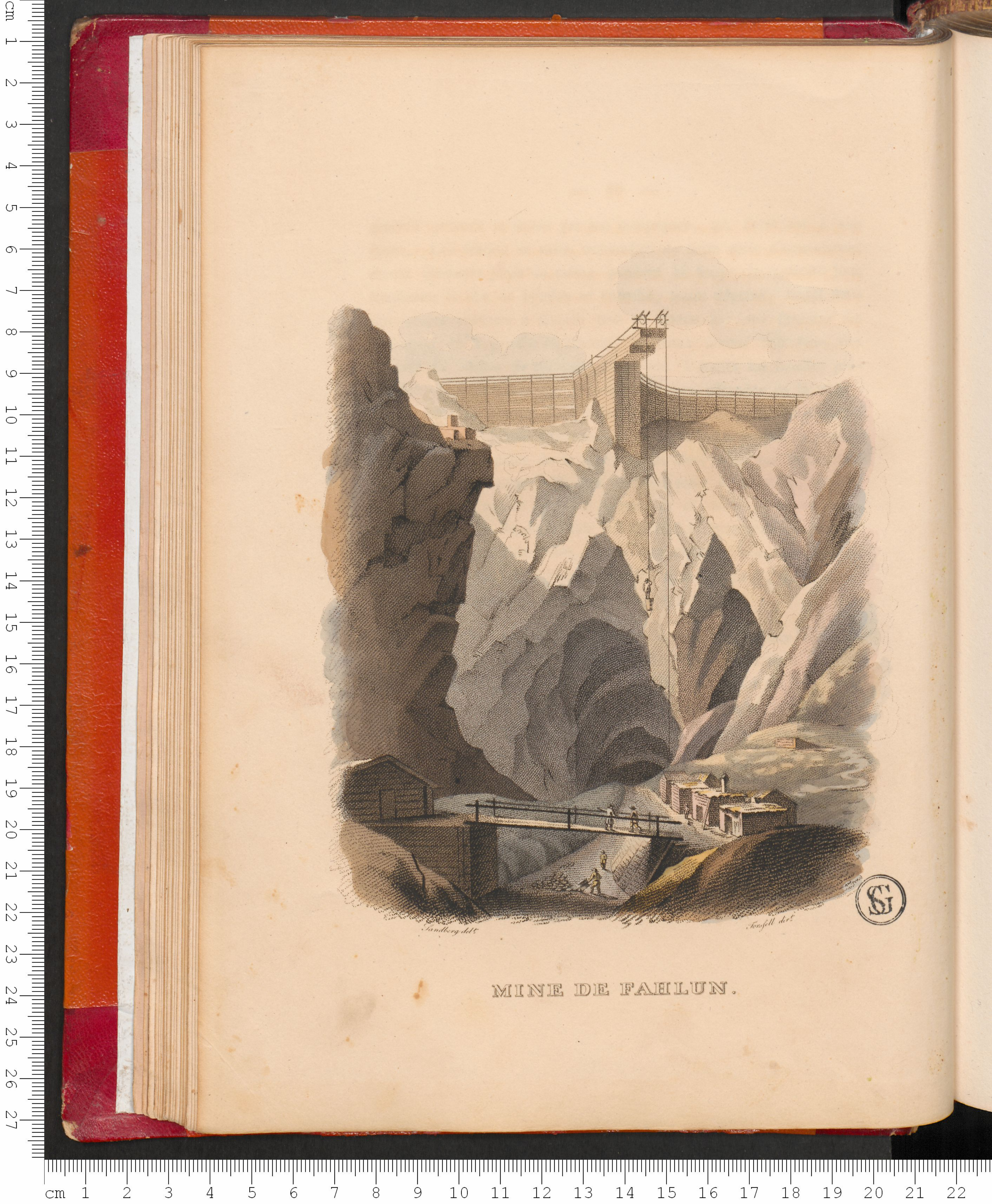
*) SKÄNKA veut dire: faire un cadeau, et SKÄNKLÅTEN le son d'un cadeau. La quête se fait quelquefois aussi pour d'autres, par exemple pour la BRUDSÄTRA, le musicien etc.

**) DANNEMAN, paysan libre, propriétaire du sol qu'il cultive.

enlevée pendant la danse par ses compagnes, qui l'amènent à son époux. Les festins de noce, entremêlés de toute sorte d'amusemens, durent plusieurs jours de suite; pendant ce temps le musicien joue d'ordinaire le rôle de bouffon et cherche, tantôt déguisé, tantôt dans son propre costume, à divertir tout le monde par ses farces. Le lendemain de la grande cérémonie, la jeune femme doit faire des cadeaux de rubans, de mitaines, de fil etc. à toutes les familles présentes. Ces cadeaux sont proportionnés aux offrandes de la veille; durant cette distribution les jeunes gens vont dans les bois abattre un sapin d'une hauteur considérable qu'ils traînent jusqu'à la maison pour l'élever au milieu de la cour; là ils sont reçus par l'époux qui les régale d'eau-de-vie. Un des derniers soirs de la noce, celui-ci est à son tour enlevé par ses camarades et amené vers sa jeune épouse. Quand la fin de la fête est arrivée, le garçon de cuisine entre dans la salle, l'air triste, tenant une marmite vide, ou bien un robinet, pour faire voir l'etat pitoyable de la cuisine et de la cave; alors tous les convives se retirent chez eux.

La manière originale de clore les assises territoriales tenues à Leksand, mérite aussi d'être citée. Le juge doit à cette occasion régaler tous les membres du tribunal. Rangés autour de leur table comme à l'ordinaire, chacun une coupe en bois remplie de bière forte devant lui, cette cour grave ce transforme en société de buveurs, présidée par M:r le juge lui-même. Chacun des membres à son tour accompagné de toutes les personnes présentes, entonne un verset qu'il vient de choisir dans son livre d'église. Cette cérémonie terminée, l'aîné des jurés prononce un discours, composé par lui-même, ordinairement sur un texte religieux, qui sert en même temps de

préambule



MINE DE FAHLUN.

à la santé du Roi, que l'on boit au son d'un ou de plusieurs violons, ensuite l'orateur propose des toasts pour toutes les autres personnes de la famille royale, pour le gouverneur de la province, le juge de l'arrondissement, le clergé de la paroisse, et enfin pour tous ses confrères.

MINE DE FAHLUN.

Nous quitterons un instant les bords pittoresques du lac Siljan pour nous occuper de la planche 8. Elle représente une coupe de la grande fosse appellée Stöten, au fond de laquelle se trouve maintenant l'ouverture de la mine. Cette fosse, qui a environ 40 toises de profondeur sur 100 de largeur, a été formée par un éboulement épouvantable qui eut lieu en 1687, lorsque, par défaut de prudence en faisant sauter une mine, les refends des trois descentes particulières qui existaient alors, s'écroulèrent, accident qui interrompit le travail pour longtemps.

Les annales de ce temps nous rapportent que Lybecker, inspecteur des mines, craignant d'après certains présages connus des mineurs expérimentés, qu'il n'y eût bientôt un éboulement, avait ordonné d'interrompre les travaux et d'abandonner la mine; mais quelques jours s'étant écoulés sans accident, les ouvriers commencèrent à

murmurer contre un ordre qui les privait du salaire de leurs travaux. Néanmoins Lybecker persistait dans sa défense; alors leur mutinerie se changea en révolte ouverte. Décidés à reprendre, malgré lui, leurs occupations, ils s'étaient déja rassemblés sur les lieux avec leurs instrumens, et se disposaient à descendre dans la mine, lorsqu'elle s'éboula sous eux; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à les sauver.

L'étendue de l'ouvrage ne nous permet pas de donner ici une description détaillée de cette antique mine, dont les veines de cuivre, autrefois si riches, sont sur le point d'être épuisées *). Nous nous bornerons aux notions suivantes.

La mine de Fahlun a près de 200 toises de profondeur. On y descend d'un côté par des souterrains obliques dans lesquels sont établis des escaliers de bois assez commodes jusqu'aux trente dernières toises, mais de-là il ne se trouve que des échelles d'une pente rapide **). Les ouvriers font souvent ce voyage dans un tonneau qu'en certains endroits ils sont obligés d'éloigner du mur afin d'éviter de s'accrocher aux parties saillantes. Il n'est pas rare de voir leurs femmes, debout sur le bord de ce même tonneau, le bras passé autour de la corde, et tricoter tranquillement en descendant dans cet abîme effroyable. Vers le milieu de la descente on a pratiqué deux grandes pièces appelées l'ancienne et la nouvelle salle de conseil.

---

*) Sous le regne de Gustave II Adolphe, le produit annuel de la mine de Fahlun était environ de 2,732,000 kilogrammes, sous celui de Charles XI de 1,366,000 à 2,186,000; aujourd'hui elle ne rend que 594,000 kilogrammes de cuivre.

**) On a remarqué qu'il se trouve plus de bois de charpente, employé dans l'intérieur de cette mine, qu'il n'en a fallu pour bâtir la ville de Fahlun, dont cependant toutes les maisons sont en bois.

Gustave III en visitant la première, traça à la craie sur le rocher ces mots: GUSTAVE LE 20 SEPTEMBRE 1788, lesquels furent ensuite fidèlement sculptés dans la pierre.

Il est impossible de dépeindre l'impression que l'on éprouve en parcourant ce monde souterrain. Le profond silence qui règne sous ces voûtes ténébreuses, est de temps en temps interrompu par le cri de quelque machine à élever l'eau ou le minerai, par le bruissement des eaux souterraines qui se précipitent dans l'abîme, ou par le chant des ouvriers dont on n'apperçoit que les torches, qui dans ces lieux ressemblent à des feux-follets dans une nuit obscure. Quelquefois le bruit causé par l'explosion d'une mine roule lentement dans ces galeries; ou lorsqu'elle éclate à une assez grande distance pour n'être pas entendue, un tremblement à peine sensible, parcourt les voûtes qui se croisent autour du voyageur. D'autres fois il entend près de lui un craquement sinistre, comme si un morceau de roche se détachait de son emboitement éternel. Tout enfin, dans ce gouffre immense, nous fait sentir qu'un grand espace nous sépare des regions éclairées par le soleil et semble nous avertir que nous approchons du centre de la terre, de ce lieu où jamais le silence de la nuit ne fut troublé, tandis qu'à la surface, les empires, les républiques s'écroulent et les générations disparaissent comme des gouttes d'eau dans le vaste océan.

En 1799 on fit dans cette mine une découverte fort remarquable. En ouvrant une nouvelle galerie entre deux sols de mine, dans un endroit que de mémoire d'homme on n'avait visité, quelques ouvriers trouvèrent, à une profondeur d'environ 80 toises, le cadavre d'un jeune homme. L'eau vitriolique et les alcalis l'avaient pétrifié, sans

lui faire perdre aucune des formes de la jeunesse. On le porta à l'air. Tout le monde se rassembla pour considérer cette espèce de momie, mais personne ne savait qui ce pouvait être. On en était la, lorsqu'à travers les curieux s'avança d'un pas chancelant une vieille femme. Au premier coup-d'œil elle fondit en larmes, reconnaissant en lui son fiancé qui avait disparu depuis 50 ans, sans qu'on eût jamais su ce qu'il etait devenu. Probablement qu'étant descendu seul dans la mine, il s'y noya, et qu'un éboulement boucha plus tard l'entrée du lieu où il se trouvait, Les années avaient sillonné le visage de cette femme des rides de la vieillesse, tandis que son amant, sorti du tombeau, s'offrait à sa vue parfaitement conservé et avec tous les traits de la jeunesse. On laissa encore quelque temps ce corps exposé près de la mine, mais lorsqu'enfin il commençait à tomber en poussière, on l'enterra avec beaucoup de cérémonie dans la vieille église du district des mines.

RÄTTVIK.

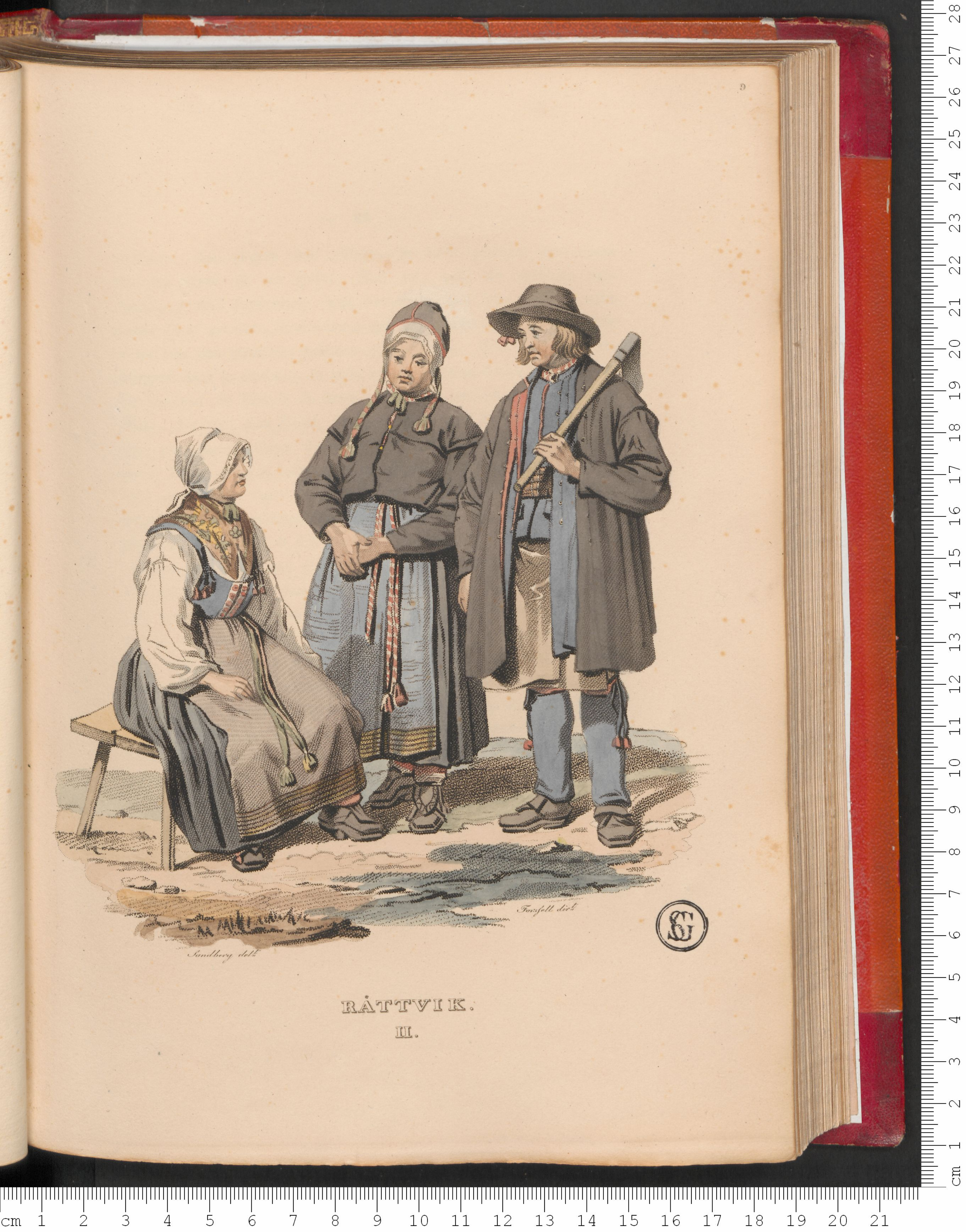
Sur le rivage au nord-est du lac Siljan, à une heure de marche environ de l'église de Leksand située sur un promontoire de ce lac, se trouve la paroisse de Rättvik. Elle embrasse une grande baie bordée de champs bien cultivés, de charmants bosquets et de riantes

collines.



RÄTTVIK.

I.



RÅTTVIK.
II.

collines. La plûpart des villages de cette paroisse sont épars sur les rives de ce golfe. Son sol, mêlé de matières calcaires, y rend l'agriculture plus florissante que dans aucune autre partie de la province, circonstance qui fait présumer que cette contrée a été une des premières habitées et défrichées. Une différence très marquée dans le costume, la taille et le caractère, distingue tout-à-fait les habitans de Rättvik de leurs voisins, et surtout des habitans de Mora. Le teint plus foncé, la figure plus large du paysan de Rättvik, ne laissent aucun doute qu'il ne tire son origine d'une autre race. Il est maigre, osseux et en général d'une taille au-dessus de celle des autres dalécarliens. Le costume des deux sexes offrait autrefois des singularités frappantes mais qui se sont peu à peu effacées; néanmoins, il diffère encore beaucoup de celui des paroisses voisines, et indique une plus haute antiquité. Les paysans de Rättvik ont conservé les bas larges et retombant un peu sur les souliers, trait caractéristique de costume des guerriers Goths représentés ainsi sur la colonne Trajane. L'habit ordinaire des hommes est de gros drap noir, celui des jours solennels est bleu, une large ceinture attachée par 4 à 5 boucles, fait partie de leur vêtement de travail. Les hommes portent toujours des bas bleus; les femmes des bas rouges, dont la partie inférieure est quelquefois blanche. La coëffure de ces dernières se compose: d'abord du Timb, porté par toutes les Dalécarliennes avant leur mariage, puis d'un bonnet de drap noir bordé d'un liséré rouge comme celui des laponnes et des finoises; le bonnet des jours de fête est de soie. Le tablier noir est leur marque de deuil.

Les paysans de Rättvik, quoique d'une taille élancée, ont rarement de beaux traits. Les femmes au contraire sont ordinairement

belles et se distinguent par leurs avantages extérieurs de celles des autres contrées de la Dalécarlie orientale. La Pl. 7. Rättvik I, représente une de ces jeunes beautés parée de ses habits de fête, se rendant à l'église. Elle porte sous le bras son livre de pseaumes enveloppé dans un mouchoir. Son corset de cadis rouge est noué en avant des épaules par des rubans attachés à une épaulière de la même étoffe.

Le costume de cette jeune fille, celui des habitans de Rättvik en général, (voyez la Pl. 9. Rättvik II), leurs moeurs et leurs usages nous rappelent un ancien poëme Islandais, connu sous le nom de Rigsmaal, dont nous n'avons malheureusement qu'un fragment. Ce reste précieux contient une peinture des premiers habitans du nord, dans laquelle on retrouve encore les traces des habitudes et des usages de la vie privée, tels qu'ils existent encore aujurd'hui chez les paysans de Rättvik et des autres contrées de la Dalécarlie et de la Norrlande. Nous allons en citer quelques strophes, afin de procurer à nos lecteurs le plaisir d'établir eux-mêmes cette comparaison. Elles nous retracent, sous le voile de l'allégorie, l'origine des diverses classes d'hommes qui, dans les temps les plus reculés du paganisme, s'établirent dans nos vallées. Ces classes sont au nombre de trois, les Esclaves (le peuple soumis et opprimé), les Paysans, propriétaires libres de leurs terres, et les Jarls, ou descendans des Rois (les seigneurs).

Le Dieu Hejmdal sous le nom de Rig, les visite et commence par la première, celle des esclaves; c'est une race laide et bazanée; ils ont la peau ridée, le dos courbé, et leurs talons larges et calleux annoncent qu'ils sont assujetis aux travaux les plus rudes et les plus abjects. Ils traînent les fardeaux, fument les terres, gardent les troupeaux de cochons, creusent les canaux dans les marais etc.,

tableau qui semble indiquer que les aborigènes de la scandinavie de race Laponne ou Jotisque avaient été soumis par les Goths qui vinrent s'établir dans le pays, ou qu'ils leur ont volontairement vendu leur liberté. Ensuite Rig arrive à l'habitation du paysan libre: voici le contenu littéral de sa chanson:

Il vient à une maison
La porte est entr'ouverte
Le feu allumé sur l'aire
Les gens y étaient
Occupés à travailler.

L'homme façonnait
Le bois pour un ensouple,
Sa barbe était peignée
Ses cheveux arrangés sur le front,
Sa chemise était étroite
La boucle au col.

Y était assise sa femme,
Elle tournait le fuseau;
Cousait des habits;
Ruban autour de la tête,
Ornement sur la poitrine,
Mouchoir autour du cou,
Broderie sur les épaules.

Il y est dit du fils qu'elle eut ensuite de Rig, qu'il fut:

Emmailloté dans la toile
Puis ondoyé
Et appellé Karl,
Rouge et florissant
Les yeux brillants.

Il commençait à grandir
Et à prospérer,
Il apprenait à dompter des boeufs
A faire des charrues,
A construire des maisons,
A forger des clous,
A faire des cardes,
Et à conduire la charrue.

On lui amena pour épouse la Nyckelbehängda *) Snör (l'adroite).

*) Nyckelbehängda (garnie de clefs.) Dans nos provinces, les maîtresses de maison portent encore le trousseau de clefs accroché à leur ceinture et font voir par là qu'elles se chargent elles-mêmes des soins de leur ménage.

Elle fut placée sous le Pell *). Ils échangèrent les bagues et s'établirent ensemble; c'est d'eux que descend toute la race des paysans libres.

Dans sa troisième tournée, Rig visite enfin la maison d'un Jarl. La porte placée du côté méridional, était entr'ouverte et ornée d'un anneau. Il entre dans la salle: le plancher était parsemé de verdure **). Les habitans de la maison s'y trouvaient réunis, se livrant à des occupations plus agréables que pénibles. Le maître pliait des arcs, tordait des cordes, polissait des flèches; la femme étendait du linge, empesait des manches, et montait des coëffures; sa poitrine était couverte de bijoux, elle portrait le jupon de soie et du linge passé au bleu; son cou était plus blanc, sa poitrine plus éclatante que la neige. Elle couvrait la table de la nappe blanche marquée de son chiffre; elle y plaçait des pains blancs et minces, des plats garnis d'argent, chargés d'oiseaux rôtis, de lard et de fruits, des coupes et des pots remplis de vin. Le fils qu'elle mit au monde fut emmailloté dans la soie; il fut ondoyé ***) et appelé Jarl. Ses cheveux étaient blonds, ses joues vermeilles, ses yeux perçants comme ceux d'un jeune serpent. Il grandisait, soulevait le bouclier, tordait des cordes

d'arc

---

*) Pell, ancien mot qui signifie toile fine. De là le voile orné de fleurs et de rubans que les chevaliers de noce tiennent suspendu en guise de dais snr la tête de la jeune épouse, pendant la célébration du mariage, usage généralement conservé dans nos campagnes.

**) Dans nos provinces on voit encore le plancher parsemé de branches de sapin ou de genièvre, ou en hiver, de paille.

***) Il y avait aussi dans le paganisme une espèce de baptême. Lorsqu'on ondoyait l'enfant, une personne choisie, lui donnait un nom, ce qui l'obligeait quelquefois à faire des cadeanx de baptême. (Voyez la chronique de Halfdan Svarte chap. 7, et celle de Harald Hårfager chap. 21 et 40).



MORA.
I.

d'arc, polissait des flèches, montait à cheval, maniait l'epée et s'exerçait à nager. Rig lui enseigna l'art de tracer des runes et le reconnut pour son fils: Il traversa les montagnes les plus hautes, arriva dans de sombres contrées, excita à la guerre, gagna des royaumes et distribua des terres et des richesses. Il eut pour épouse la blonde svelte et joyeuse Erna, (la résolue,) fille de Herser. Les noms de leurs enfans sont tous significatifs, le cadet fut Konr (Roi).

MORA.

Nous approchons maintenant du centre de la Dalécarlie, de cette contrée qui jadis fut le berceau de la Suède. C'est là où le grand Gustave, fondateur de notre indépendance, sut relever le courage presqu'abattu des habitans de ce malheureux pays, que les coups meurtriers du cruel Christiern avaient arrosé du sang de ses plus nobles défenseurs.

Gustave arriva à Mora vers noël 1520, toujours poursuivi par les émissaires de Christiern. Il fut accueilli au presbytère par le curé Jacob Pehrsson, qui n'osant pas le garder chez lui, le conduisit à Utmeland, village voisin, où Gustave resta caché dans la cave du

paysan Tomt Mats Larsson *). Les émissaires danois vinrent bientôt l'y chercher. La femme de Tomt Larsson était occupée à brasser la bière de noël près de la cave, lorsqu'elle vit venir les soldats de Christiern. Aussitôt elle poussa une cuve sur la trappe qui en formait l'entrée, et parvint ainsi à rendre inutiles toutes leurs recherches. Le jeune Wasa resta caché presque jusqu'aux fêtes de Noël; alors il se présenta sur la place devant l'église pour haranguer les habitans rassemblés à l'issue du service divin. Sa voix élevée et sonore retentissait fortement et le vent du nord portait au loin ses paroles énergiques **). Il retraça à ces hommes agrestes et généreux les malheurs de la patrie asservie sous le joug d'un tyran sanguinaire; il leur rappela les exploits de leurs ancêtres sous la conduite d'Engelbrecht et des Sture; il les exhorta à se joindre à lui pour sauver la Suède, et termina son discours, en prononçant ces belles paroles: "Le courage de mes ancêtres, mon épée et mon sang, seuls biens "que le tyran m'a laissés, appartiennent à la patrie, et sa cause est "la mienne."

Ce discours ne produisit pas tout de suite l'effet dont Gustave s'était flatté; cependant il lui concilia plusieurs partisans secrets. La disposition des esprits se développa bientôt; Rasmus Jute, habitant de Mora, tua peu de temps après un Intendant Danois envoyé pour arrêter Gustave. Plus tard, quand les paysans, rassemblés un jour sur la place devant l'église, virent une centaine de cavaliers passer sur la glace du lac Siljan et s'approcher du rivage, ils coururent

*) On montre encore aujourd'hui la cave qui servit de retraite à Gustave et la maison même s'appelle Tomt-gården du nom de son ancien propriétaire.

**) Toutes les fois que Gustave exhortait les Dalécarliens, le vent soufflait du nord ce qui les encourageait singulièrement à soutenir sa cause, ce vent étant regardé comme un présage favorable aux grandes entreprises.

sonner le tocsin, comme il est d'usage dans ces campagnes, quand on est menacé de quelque grand danger. Le vent en porta le son aux villages voisins et l'on vit bientôt accourir du haut des montagnes, des bandes de paysans armés. Le presbytère où les Danois s'étaient réfugiés, fut assailli, on en brisa les portes et ils n'échappèrent à la mort qu'en jurant de ne rien entreprendre contre Gustave.

Nous avons déjà dit comment ce jeune héros, ne pouvant déterminer les communes à prendre une résolution unanime, s'était mis en route pour se refugier en Norvège; comment il fut atteint à Lima et ramené par les patineurs qu'on avait envoyés après lui. Il trouva les communes rassemblées pour le recevoir au presbytère de Mora. Dans une plaine voisine, Gustave reçut, en qualité de Capitaine du royaume, leur serment de fidélité et d'obéissance, et il y distribua les premières flèches, arcs et massues garnies de clous, aux trois cents braves qui, sous sa conduite, étaient appelés à sauver la patrie. Ce fut contre Christiern, souverain de trois royaumes et allié aux plus grands princes de l'Europe, contre ce Roi dont la puissance était appuyée par des armées nombreuses et bien exercées, par des flottes, des places fortes et des citadelles, que s'avançait, des plaines de Mora, cette petite troupe de paysans indisciplinés, qui devait bientôt donner au monde un nouvel exemple de ce que peut un peuple, quand, électrisé par l'amour de la liberté, il se lève pour secouer un joug tyrannique et recouvrer ses droits méconnus *). On ne sait pas préci-

*) L'évêque Danois Jöns Baldenacke, à la tête d'un corps de 6,000 hommes, rencontra les Dalécarliens au passage de BRUNBÄCK. On lui dit qu'au besoin, ce peuple pouvait vivre de pain d'écorce d'arbre et d'eau. Saisi d'étonnement il s'écria: le diable ne soumetterait pas des gens qui se nourrissent d'écorce et ne boivent que de l'eau. Retirons-nous promtement mes amis. Il raisonnait juste: un peuple capable de supporter de pareilles privations doit être invincible.

sément quel fut l'endroit d'où Gustave adressa la parole aux communes rassemblées devant l'église; il est vraisemblable qu'il se tint sur une petite éminence, maintenant à demi affaissée, appelée Klockgropen; mais aucun monument ne désigne encore cette place. Plus près du rivage est l'emplacement d'où Gustave III, en 1788, harangua les Dalécarliens; il est marqué par une élévation entourée d'arbres, et d'une balustrade. Ce fut encore près de l'église de Mora que Charles XIV Jean, dernier sauveur de notre indépendance, reçut le salut des paroisses réunies de la Dalécarlie orientale. Les souvenirs qui se rattachent à ces lieux, leur donnent un prix inestimable pour tous les coeurs suédois.

Ce n'est pas seulement par ces souvenirs, c'est aussi par ses beautés naturelles que cette contrée mérite d'être remarquée. Elle est une des plus belles de la Suède. Les vastes plaines qui environnent l'église, bornées au nord par l'impétueux Dalelfven, au midi par les eaux claires et limpides du lac Siljan, sont couvertes de champs fertiles et de bocages charmants, qui offrent de toutes parts les sites les plus délicieux. Dans le lointain, on apperçoit l'église de Sollerön qui semble sortir du sein des eaux. Les cîmes des montagnes bleuâtres terminent l'horizon de ce tableau enchanteur.

Les planches 10 et 11 représentent les habitans de Mora et la pl. 12 leur église et ses environs.

Pl. 10. Mora I. Une jeune fille allant à l'église. On la reconnait à son Timb et à sa colerette fine et empesée, dont cependant elle ne fait usage que dans les occasions solennelles.

Pl. 11. Mora II. Homme et femme s'entretenant ensemble. Ce caractère résolu, indépendant et plein de force appartient parti-

culièrement



MORA.

II.



MORA.

culièrement à ce peuple. Le paysan de Mora est en général fortement constitué; il a le front élevé, le regard franc et ouvert. Quand au costume, il se distingue par son habit blanc à la taille carrée, par ses cheveux qu'il laisse naturellement flotter autour de son cou, et par ses bas blancs doublés au talon d'un morceau de drap bleu. La camisole des femmes, également blanche, est large de taille, à peu près comme l'habit des hommes; elles portent des bas rouges, mais blancs autour du pied. La chemise d'une femme de Mora doit toujours dépasser son jupon d'environ deux pouces.

Pl. 12. Mora. On entrevoit à droite, à côté des arbres élancés, le Dalelfven; la maison qui cache une partie de l'église, est le presbytère; à gauche se présente le lac Siljan, et sur le promontoire couvert d'arbres touffus, devant l'église, est le lieu célèbre dont nos annales garderont un éternel et glorieux souvenir.

Les habitans de Mora conservent encore dans leurs moeurs et dans leur manière de vivre, beaucoup de simplicité et de pureté. C'est ici, et dans les paroisses voisines d'Elfdal et d'Orsa, que ce que nous avons dit des qualités estimables des Dalécarliens en général, souffre le moins d'exceptions. Il est vrai que leurs émigrations annuelles, nécessitées par l'excès de leur population*), disséminée sur un sol aride, ont quelquefois éxercé une influence fâcheuse sur les dispositions morales et le caractère de ceux qui reviennent dans leur pays. Cependant on retrouve encore la loyauté et les vertus des temps anti-

*) En 1821, la poroisse de Mora comptait au delà de 7000 habitans; il en sort annuellement environ 2000 persounes pour chercher de l'ouvrage dans nos provinces méridionales.

ques chez la plûpart des habitans de cette partie de la province. Le commerce entre les deux sexes est eutrêmement libre; il est cependant rare que les moeurs souffrent de cette intimité, et, quoique les nuits d'honneur soient encore en usage dans ces contrées, on n'a presque jamais entendu parler d'un ménage dalécarlien, corrompu par quelque déréglement de moeurs. A Mora, Leksand et dans quelques autres paroisses, les garçons et les filles se réunissent le soir, deux fois par semaine pendant tout l'hiver, sans que les parens assistent à cette sorte de soirées. Ces réunions se tiennent ordinairement dans une grange et se prolongent souvent bien avant dans la nuit. Leur salon est éclairé par des lattes de sapin, allumées sur un tronc d'arbre garni de tôle, les filles s'occupent à tricoter et à tisser des cordons pour leurs admirateurs, qui, en récompense les amusent par leur babil enjoué. — Il paraît évident que la paroisse de Mora fut de toutes celles de la Dalécarlie la première habitée; que les colons qui l'ont peuplée, sont venus de l'est et qu'ils se sont ensuite répandus dans les paroisses d'Elfdal et de Vänja, tandisque les habitans de Särna, et ceux des autres paroisses au nord de la Dalécarlie occidentale, sont vraisemblablement d'origine Norrmanne. Les paysans de Mora ont leurs vacheries dans les immenses forêts, qui, au nord et à l'est, entourent leurs plaines cultivées. A la manière des peuples nomades, ils abandonnent, au commencement de l'été, les villages pour se retirer avec leurs troupeaux dans ces étables, qui répondent à peu près aux chalets de la suisse. Ils préfèrent les endroits les plus isolés des forêts pour ces établissements, que l'on trouve ordinairement entourés de pièces de terre labourée, et de ces prairies qu'ils n'entretiennent que par les travaux les plus pénibles et les plus soutenus. La garde des troupeaux est confiée à de jeunes filles, qui, parcourant ces contrées montueuses et désertes, font retentir dans leurs cornets ou leurs



ELFDAL.

trompes *), ces mélodies simples et mélancoliques que les Dalécarliens ont conservées de l'antique chant du nord. La planche de musique contient deux de ces mélodies, dont la première est très probablement du douzième siècle. Les paysans de Mora connaissent généralement les caractères runiques; les monogrammes que l'on voit entaillés sur leurs instrumens d'agriculture et sur leurs ustensiles de ménage, sont pour la plûpart, tracés en caractères runiques. Le bâton runique leur sert encore de calendrier perpétuel. Leur langue particulière a beaucoup de rapport avec la langue NORRÄNA, jadis celle de tous les Scandinaves. Le suédois est cependant, de nos jours, la langue du pays.

ELFDALN.

Cette paroisse, entourée et même coupée par de hautes montagnes, est située à environ quatre milles au nord de Mora. Les habitans de

*) Leur cornet est une simple corne de bœuf où l'on a pratiqué trois à quatre trous pour moduler les tons. On voit souvent sur ces cornets des lettres entaillées, que l'on croit d'abord être le nom de la jeune fille à qui il appartient; mais c'est celui de quelque amie d'enfance, dont elle veut se rappeler continuellement le souvenir. La trompe, faite de minces lattes de sapin, bien jointes ensemble, et entourée d'écorce de bouleau, ressemble à la trompette antique; comme le son en est très-fort, elles servent à chasser les ours et les loups. Cependant ce moyen ne suffit pas toujours, et ces jeunes filles sont obligées de tirer de temps à autre un coup de fusil, surtout pendant la nuit, pour écarter ces animaux destructeurs.

ces deux paroisses se ressemblent beaucoup; cependant certaines habitudes, ainsi que le costume des paysans d'Elfdaln, font présumer qu'anciennement ils se sont mêlés avec des colons finois, dont il existe encore quelques familles dans les vastes forêts de Mora *). Autrefois ils se servaient généralement du bonnet finois, qui, dans le nord, distingue ordinairement le chasseur et l'habitaut des forêts du cultivateur, qui préfère le chapeau à larges bords pour se préserver du soleil. Ils portent encore des bottines qui se froncent autour de la jambe et à semelles minces. Au reste leur costume est à peu près celui de tous les paysans suédois; (voyez la Pl. 13 Elfdaln).

Leur industrie se bornait anciennement à la chasse, à la pêche, au soin des troupeaux, à la fabrication de quelques ouvrages de manufacture, et à l'exploitation du fer tiré des marais. De nos jours, les habitans d'Elfdaln ont commencé à s'occuper plus sérieusement de l'agriculture; mais un sol difficile à cultiver, des nuits froides, et l'excessif morcellement des terres, y mettent de grands obstacles. Il ne se passe point d'année où ils ne soient obligés de manger du pain d'écorce. Lorsque le voyageur, étonné de voir à côté du chemin une longue file de jeunes pins dépouillés de leur écorce, en demande la raison au paysan qui le conduit, il n'entend pas sans frémir cette réponse: "Cest pour en faire du pain pour nous et pour nos enfans."

Heureusement les habitans de cette contrée ont trouvé une ressource contre la famine dans la fabrique de porphyre, établie parmi eux, entreprise comblée de bénédictions par le pauvre paysan d'Elfdaln,

---

*) Appelées par cette raison Les Finnmarchies. Il y a une chapelle dans l'église de Mora, qu'on nomme encore La chapelle des finois.



VASE DE PORPHYRE.

daln. Mais quoique les produits de cette fabrique aient obtenu le suffrage unanime de tous les étrangers qui ont visité la Suède, ce n'est que par les grands sacrifices du Roi, qui en est le propriétaire, qu'elle a pu se soutenir jusqu'à présent.

E. Närman, pasteur à Elfdal, de l'année 1715 à 1754, fut le premier qui fit attention au porphyre et donna des renseignemens à cet égard. Plus tard, Tilas, dans son histoire du règne minéral, et Cronstedt dans sa minéralogie en ont parlé; mais on ne commença à le travailler qu'en 1788; l'établissement était alors sous la direction d'une compagnie d'actionnaires. La fabrique est établie à $\frac{3}{8}$ de mille au nord de l'église d'Elfdal et à $\frac{1}{4}$ de mille à l'est de la grande route, presqu'au milieu des différentes carrières qui l'entourent jusqu'à une distance d'environ deux milles. Blidberg est la plus considérable de ces carrières; elle fournit les blocs les plus grands et les plus compacts. Le procédé du travail est des plus simples; toutes leurs machines ont été composées sur les lieux mêmes; le mécanisme ingénieux de la machine à polir, inventée par M:r Hagström, ancien directeur de l'établissement, mérite sourtout d'être observé. Il n'est pas rare de voir les paysans eux-mêmes inventer des machines pour faciliter leur travail.

Parmi quantité d'excellents ouvrages sortis de cette fabrique, nous citerons le Vase colossal, (voyez pl. 14), exécuté par ordre du Roi, d'après le modèle d'un vase antique de marbre, pour orner l'esplanade devant le joli château de Rosendahl *). La beauté rare du porphyre dont le fond, rouge clair, est parsemé de taches blanches, noires et vertes, le fini du travail, l'élégance des formes et la hardi-

*) Le château de Rosendahl est situé au parc, à environ $\frac{1}{4}$ de mille de Stockholm.

esse de la dimension *), ont excité, à juste titre, l'admiration de tous les étrangers qui sont venus visiter nos contrées. Les connaisseurs regrettent que le socle manque à cette magnifique pièce; l'on dit qu'il a été cassé en route, et qu'il n'a pas pu être remplacé.

Ceux qui ont visité les environs de la fabrique de porphyre d'Elfdal, seront étonnés de l'entreprise hardie de transporter cette pièce colossale, pesant neuf mille cinq cent vingt-six kilogrammes, par des chemins presqu' impraticables, où il y avait des montagnes à traverser et des dangers de tout genre à braver. Il était donc impossible de se servir de chevaux, et il fallait 150 quelquefois 200 hommes pour traîner ce colosse. Les Dalécarliens déployèrent à cette occasion toute l'activité mâle qui les caractérise. Les habitans se présentèrent volontairement partout où il passait pour en faciliter et accélérer le transport. Ce cortège, précédé de musique militaire et suivi des autorités municipales, avait plutôt l'air d'une marche triomphale que d'un transport pénible et dangereux. Enfin, après avoir passé environ cinq semaines en route pour faire 43 milles de Suède **), le vase arriva à Stockholm au mois de Novembre 1825.

---

*) Le vase de Rosendahl à neuf pieds de haut snr douze de diamètre, d'un bord à l'autre. Il est placé sur un piedestal de granit brut, haut de trois pieds. Cette coupe gigantesque peut tenir mille soixante-dix-sept Kannes de Suède.

**) Au delà de 100 lieues de France.



IERFSÖ.

I.



IERFSÖ.
II.

HELSINGIE.

JERFSÖ.

En quittant ces régions sauvages où l'habitant d'Elfdal passe ses jours au milieu des peines et de l'indigence, nous allons arriver à une autre contrée montagneuse, où la population de même que le pays, présentent un tableau plus agréable. La paroisse de Jerfsö, dont les pl. 15 et 16 font voir les habitans, est située dans la Helsingie septentrionale, à sept milles à l'ouest de Hudiksvall. Elle s'étend environ six milles carrés des deux côtés de Ljusnan, fleuve qui en ces lieux, grossit quelquefois au point qu'on croit voir un bras de mer. L'église et le presbytère sont situés sur une île, dont les bords, sans être rocailleux, dominent considérablement le fleuve. De cette île se déploye en amphitheâtre, une des plus riantes et des plus agréables perspectives qu'on puisse rencontrer dans le nord. Les rives fertiles en sont bien cultivées; de nombreux troupeaux les couvrent, et des maisons propres entourées de bosquets, s'y succèdent jusqu'aux pieds des montagnes, qu'on voit de loin se perdre dans l'horison.

Le savant voyageur Arndt estime les environs de Jerfsö dignes de rivaliser avec les plus délicieux endroits que l'on puisse voir, et Schubert, dans son voyage en Suède, compare les rives de Ljusnan aux plus beaux rivages du Rhin et du Weser.

L'on appele quelquefois l'habitant de la Helsingie Le Hollandais du nord. Cette dénomination peut être juste dans certains cas. Il possède le même esprit d'activité et d'industrie, le calme, la persévé-

rance et même l'amour de propreté, qui caractérise particulièrement le Hollandais; cependant, ceux qui auront l'occasion d'examiner le caractère de ces individus, découvriront bientôt la différence qui distingue le montagnard de l'habitant des plaines. — Malgré que la douceur soit prédominante dans le caractère de l'habitant de la Helsingie, il ne lui manque pas de vivacité ni même d'impétuosite, s'il se voit provoqué. En guerre, il déploye ce courage calme qui fait le vrai soldat. — Il reçoit l'étranger avec cette hospitalité franche et familière qui fut de tout temps l'héritage des enfans du nord. La bonne vieille quitte son rouet, et la jeune fille saute gaiement de son métier à tisser, pour accueillir le voyageur avec bienveillance.

On lui reproche quelquefois d'être fanfaron, vain et entêté; cependant il n'y a peut-être pas de province en Suède où les paysans soient plus civilisés; leur conversation décèle une urbanité, également éloignée d'une rudesse grossière et d'une politesse affectée. Presque tous savent écrire et compter, et il n'est pas rare de trouver dans leur demeure une petite bibliothèque, composée de livres historiques et religieux. L'on a pourtant observé, que les villages où le paysan s'occupe de commerce, tels que Bollnäs et Delsbo, diffèrent sensiblement de ce tableau; le peuple y est intéressé, présomptueux et entêté, le désir du gain a altéré son caractère primitif, doux, bon et paisible.

L'habitant de Jersö est l'élite des paysans de la Helsingie. Il est d'une stature élevée; ordinairement blond, ses yeux bleus sont vifs et sa pose exprime l'assurance des personnes aisées. Il se distingue, quant au moral, par la loyaute, la franchise et le caractère résolu des anciens paysans propriétaires de la Suède. On voit partout dans cette paroisse, l'ordre et la propreté. De nouveaux défrichements et partages de terrain, forment chaque année de nouveaux ménages,

de

de nouvelles habitations et enfin de nouveaux villages. La population s'y accroît avec une célérité étonnante; en 1749, Jerfsö n'avait que mille neuf cents quarante habitans, en 1780 déjà deux mille sept cent, en 1815, trois mille six cent-dix, et à présent, on y compte près de quatre mille habitans. L'aisance produit le luxe. Il s'annonce principalement en Helsingie, dans les bâtimens. On y voit partout des jolies maisons de bois à deux étages avec quantité de pièces dont la plûpart restent inhabitées, et souvent non arrangées, parceque, faute de bien calculer, les ressources ont été épuisées par la bâtisse même. L'usage exige que tous les membres de la famille, y compris les domestiques, disposent chaqu'un d'une chambre pour y conserver leurs habits qu'ils suspendent en parade le long des murs.

Le costume varie plus ou moins dans les paroisses de la Helsingie; mais à Jerfsö, il a conservé son ancienne forme de temps immémorial. Le paysan se sert du bonnet de Norrlande, de laine rouge, en place de chapeau. Son habit de fête, de drap noir, doit lui serrer le corps. Des basques froncées et des bords rouges autour des paremens, sont de rigeur. (Voyez Pl. 15, Jerfsö I). Pendant l'hiver, il porte dans ses voyages un bonnet de fourure et se serre le corps par une large ceinture de peau façonnée. Les femmes portent une espèce de tunique de la même façon un peu moins longue et extrêmement serrée autour du corps. En été, on les rencontre, allant à l'église, en corset qui laisse voir les larges manches de leurs chemises d'une toile très-fine. Pendant les jours ouvriers, les hommes sont habillés en veste, et les femmes en corsets fort échancrés autour des bras, et avec de longues basques (voyez Pl. 16, Jerfsö II). La paysanne de Jerfsö, se fait remarquer par son bonnet noir de velours ou de coton moiré ou bigarré, garni tout autour d'une



bande de toile fortement passée au bleu. Cette bande sert pour mieux cacher la chevelure, vertu essentielle de la coëffure décente d'une femme mariée. Les jeunes filles portent bien aussi ce bonnet; mais seulement aux jours de fête; les autres jours elles ont leurs cheveux tressés avec un ruban de laine, noué derriere la tête en rosette. Nous voyons des portraits de femmes notables, du quatorzième et du quinzième siècle, coëffées du même bonnet.

Sans négliger les arts agricoles, ni le soin des troupeaux, le paysan de la Helsingie fait de la culture du lin une branche d'industrie très considérable; le bourdonnement des rouets et le claquement des métiers à tisser, se font entendre dans toutes les maisons, et la fabrication de toile y occupe les hommes et les femmes *).

Jerfsö fournit le fil de lin le plus choisi à la fabrique de toile de Flors, où l'on fait du linge damassé égal en bonté et même en beauté au damas superbe d'Hollande. Autrefois la cour en faisait des commandes considérables.

La Helsingie fut peuplée plus tard que l'ancienne Svitiod. Des familles Suédoises s'établirent le long de la mer, et l'intérieur fut occupé par des Norvégiens. Les loix provinciales (Helsingelagen), de même que les caractères runiques de ce pays, indiquent une origine postérieure à celle des autres provinces de la Suède. Les aborigènes scandinaves, les lapons et les finois partagèrent le sort de tous ceux qui habitaient le côté septentrional de l'embouchure du Dalelf; ils furent refoulés dans ces contrées montagneuses, le long de Kölen oû restent encore leurs descendants. La Medelpadie seule

*) Il arriva souvent pendant la guerre de Finlande en 1788, qu'un soldat de Helsingie étant en quartier quelquepart, se mettait, son sabre sur les genoux, à un rouet et filait sa bobine. Quant le tambour l'appelait au combat, il se battait avec cette bravoure qui distingua toujours ce régiment.

en fait exception; ce pays avoit, du temps de paganisme, une vive communication avec Drontheim et porte des traces d'une haute antiquité.

Malgré que le christianisme ait chassé quantité d'anciennes idées superstitieuses, on en trouve beaucoup de restes parmi les paysans de Helsingie, surtout dans les paroisses de Färilla, Ljusdahl et Jerfsö. Les génies terrestres exercent çà et là leur ancienne puissance. Ondin joue dans les roseaux, la Dame des bois déroute le voyageur dans les forêts, les Alfes dansent dans les prés et le Lutin furette dans l'enceinte de l'habitation, sans qu'on puisse l'appercevoir. Nous essayerons d'exposer en peu de mots une suite de ces restes mythologiques qui se sont recélés dans l'imagination, si non dans la croyance du peuple de la Norrlande et même de certaines autres contrées de la Suède.

Les traditions populaires conservent bien quelques noms des divinités célestes de l'ancienne mythologie des Asars, et quoiqu'on ne se les représente pas comme existantes: Thor le plus ancien et le plus révéré des divinités du Nord *), monté sur son char de foudre, parcourt encore les cieux pendant l'orage. Le rouet de Freija brille au ciel pendant les nuits, dans la constellation d'Orion, et les Ska-

*) Il mérite d'être remarqué jusqu'à quel point ce Dieu fut vénéré dans tout le nord. Dans le temple d'Upsal, il occupait la place du milieu, c'est-à-dire la plus distinguée pendant les siècles héroiques, et lors de l'introduction du christianisme, les paysans firent tous leurs efforts pour engager les missionaires de reconnaître le Dieu Thor à côté de Jesus Christ. Dans l'Edda poétique il est dit: qu'il fut respecté par Loke lui-même (voyez Lokagläpsa). Thor avait plusieurs temples et fut longtemps adoré en Suède. Saxo gram. nous raconte que le prince Magnus de Danemark en fit racer un en l'année 1130, L'église de Thorsång, une des plus anciennes de la Dalécarlie, porte encore son nom et même son image taillée dans le mur de l'église. Les paysans le regardent aujourd'hui comme un pronostiqueur du temps.

niens appelent Odins jagt (chasse d'Odin) certains bourdonnemens dans l'air, probablement produits par les oiseaux de passage, parceque on ne les entend guère que pendant le mois de Novembre et de Decembre. Le souvenir de Balder s'est conservé dans une fleur (Anthemis cotula) que les paysans de Scanie appelent Balderbrå (sourcil de Balder). Nous pourions citer quantité de pareilles dénominations qui prouvent jusqu'à quel point la mythologie des Asars étoit anciennement répandue dans le Nord; mais ce n'est plus cette sphère qui domine aujourd'hui la superstition populaire. Toutes les images mythologiques des Asars ont disparu devant le flambeau de l'évangile: c'est dans l'interieur et audessus de la terre, que des divinités subalternes, en grande partie inconnues à cette mythologie et probablement plus anciennes qu'elle, continuent à vivre dans les idées du peuple. Pour en donner un apperçû suivi, nous allons les classifier en génies des montagnes, génies de la terre, et génies des eaux.

Les Montagnes sont toutes des châteaux magnifiques oû réside Bergkungen (Le Roi de la montagne) et la Reine dans une solennité silencieuce. Il arrive pourtant que le voyageur solitaire en y passant, entend des éclats de rire. Quelquefois pendant la nuit, surtout la veille du Noël, le Roi fait ouvrir les portes voûtées de ses salles, éclairées par un nombre infini de flambeaux, et soutenues par des colonnes d'or. Des nymphes joyeuses présentent en dansant de l'hydromèle dans des cornets qui brillent de trois cents couleurs. Si le passant y entre la montagne se referme, et il disparait pour toujours. Les chansons populaires, de même que des récits transmis de père en fils, nous racontent de pareils enlévemens.

Elfvor (les Alfes) demeurent dans la terre. Il y en a de deux espèces: les bienfaisans et les méchans. Les plus beaux appelés

Ljuflingar

Ljuflingar (les doux) demeurent dans des tertres, où réside aussi Elfkonungen (le roi des Alfes), haut seulement de quelques pouces, et Elfmodern (la mère des Alfes) avec toute leur cour et leur Harpoman (harpiste), dont on peut entendre le chant, si l'on écoute, l'oreille collé contre un tertre d'Alfes. Pendant les nuits d'été, ils ont leurs assemblées de danse dans les prairies et l'on voit le matin leurs traces dans l'herbe, froissée en cercles. Ils est dangereux de troubler ces bals nocturnes, ou comme l'on dit "de rencontrer Elfstim;" une maladie que les paysans appèlent Elfblåst (soufle des Alfes) en est la suite. Les Alfes invitent souvent des hommes chez eux et épousent même de leurs filles. Pour leurs accouchements ils implorent des secours humains qu'ils récompensent avec de l'or et des pierres précieuses. — Dvergar (Pygmées), une autre espèce de génies terrestres, demeurent dans des pierres colossales. Ils sont habiles dans les arts mécaniques et dans la magie. Souvent le soir, leurs filles attirent le passant chez elles, par les sons harmonieux de leur harpe. — Tomterna (les lutins) sont à peu près les dieux lares des Romains. Ce sont les génies tutélaires des maisons, et malgré qu'ils soient très petits, il est dangereux de les irriter. Ils sont capricieux: le succès de la construction d'une maison dépend de leur consentement. S'ils l'accordent, on les entend la nuit marteler et charpenter dans le nouveau bâtiment, et le jour, l'ouvrage avance facilement; dans le cas contraire, ils suscitent de continuels obstacles, font déjeter les poutres etc., enfin l'ouvrage se trouve contrecarré de mille façons. Ils attirent des richesses dans la maison, (Tomtelyckan), et récompensent les vertus domestiques. Une ancienne chanson populaire a conservé le nom de deux Tomtes: Jde (activité) et Fride (tranquillité d'âme). — Vetterne demeurent dans les arbres; c'est un

peuple cérémonieux. Ils font en foule leurs processions dans les forêts au milieu des VÅRDTRÄDEN *) (arbres à soigner) portant des flambeaux bleues. C'est un bonheur de trouver un de ces flambeaux; ils sont utiles à bien de choses. Quand on abat des arbres, ils restent sans domicile: et l'on entend leurs plaintes dans le pétillement du bois à brûler. SKOGSFRUN (la dame des bois), erre seule, sans mari dans les bocages, et séduit les jeunes gens par sa beauté. SKOGSRÅ autre fantôme des forêts, égare le voyageur par ses espiègleries et fait perdre la piste au chasseur.

L'eau posséde aussi ses divinités. NECKEN (Ondin) est le dieu du FLEUVE CHANTANT (le doux murmure des eaux). C'est de lui que les jeunes gens et les jeunes filles apprennent la musique, en lui faisant toutefois quelque offrande pour ses leçons. Bien de jeunes amans enchantés par les sons melancoliques de sa harpe, se sont jetés dans ses bras et ont disparu à jamais. Il aime à entendre la musique et sort alors à demi des ondes pour l'écouter. Une SAGA nous raconte qu'Ondin ayant un jour, par ses mélodies harmonieuses, attiré une belle fille, son amant se mit sur le rivage, et joua avec une inspiration si heureuse que pour le récompenser, le dieu la lui rendit. Le STRÖMKARL, autre dieu des fleuves, ne joue que dans le voisinage des cataractes. Son chant plein d'énergie et de force, a donné aux chansons qui portent ce caractère, le nom de STRÖMKARLASLAG. HAFSMANNEN et HAFSFRUN, (Le dieu marin et son épouse), habitent de magnifiques palais au fond de la mer, où paissent des troupeaux de brebis blanches comme la neige et oû il croît des arbres dont toutes les branches se recourbent vers le fond. Ce dieu enlève quelquefois la jeune fille qui se promène sur le rivage. Plusieurs

---

*) Arbres pleins de présage pour les hommes et qu'on ne doit pas toucher.

marins ont vu son épouse, assise sur un îlot, blanchir son linge; ou bien, peigner sa belle chevelure en se balancant sur les ondes.

Mais tout ce monde d'esprits que l'ancienne poësie nous présente sous des formes si romantiques, perdit son teint primitif par l'influence du catholicisme, qui revêtait d'un voile sombre toutes ces emblèmes de la liaison entre l'homme et la nature. Ces génies, souvent bienfaisans, se sont changés en démons, ennemis des hommes, qu'on devrait chasser à force d'exorcismes; et l'on distingue aisément une superstition plus récente qui confond nos dogmes réligieuses avec ceux du paganisme. Les héros de la mythologie des Asas, cédèrent leurs places aux saints: S:t Jean enleva à Balder et sa fête et ses fleurs; Thor fut renversé; le cheval d'Odin, effrayé par le son d'une cloche d'église, prit le mors aux dents, et un gourdin, contenant quelques lettres monacales, le fit fuir lui-même.

LAPONIE.

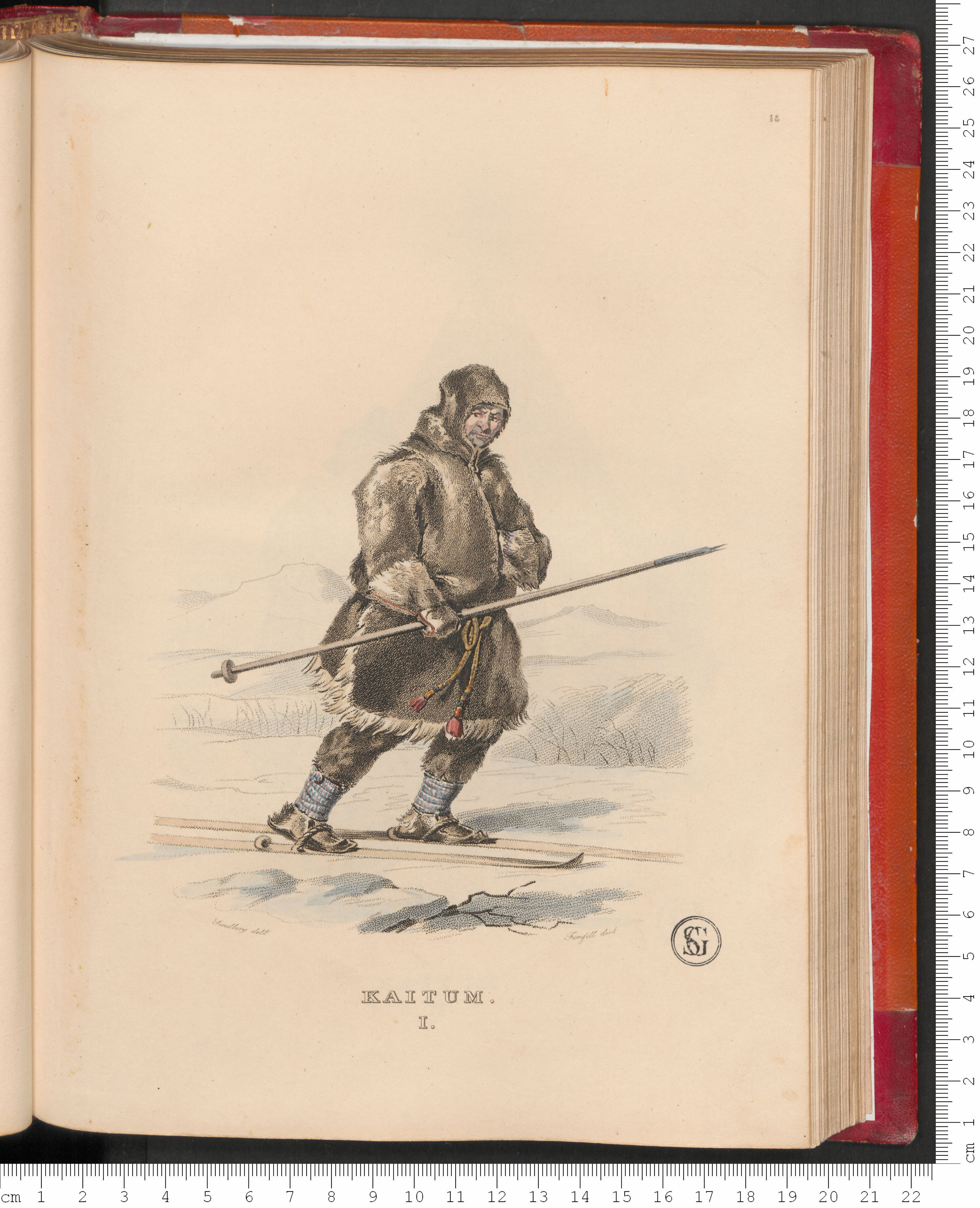
KAJTUM.

Nous arrivons maintenant dans la partie la plus septentrionale de la Suède, dans des foyers de neige éternelle, dans ces contrées où l'année ne compte pour ainsi dire, qu'un jour et une nuit, où le soleil d'été ne descend pas et où le ciel d'hiver brille de l'éclat des flambeaux inconnus à l'habitant des pays méridionaux. Nous allons visiter ces régions où nous voyons errer les peuplades répresentées dans les planches 17, 18 et 19. C'est une partie du canton de Luleå. Le terrain de 332 milles carrés de Suéde, y est divisé en deux paroisses: Jockmock et Gellivare, la première composée des villages de Sircas et de Turpun et la dermière, des deux Kajtum, le meridional et le septentrional. Ces villages ont pris leur dénomination d'autant de tribus portant les mêmes noms, qui différaient anciennement entre-elles quant aux moeurs, mais qu'aujourd'hui une civilisation naissante à rapprochées. La majeure partie des habitans sont des montagnards qui conservent la vie nomade de leurs ancêtres, en errant avec leurs troupeaux tantôt sur le territoire de leur village, tantôt dans les montagnes et sur les frontières de la Norvège. Les familles laponnes de la commune de Sjock s'en sont séparées et habitent les forêts; elles visitent rarement les montagnes. Leurs rennes peu nombreux, étant encore d'une race inferieure, ces familles sont en général pauvres.

Le



ACKIA.



KAITUM.
I.



KAITUM.
II.

Le nombre des Lapons montagnards diminue annuellement. D'une part ils sont repoussés par les colons, qui jouissent de grands avantages pour leurs défrichements; de l'autre à cause de l'adoucissement sensible de la température, dont la rigueur depuis quelques années ne paraît plus empêcher le soleil de fondre la surface de la neige, et qui glacée ensuite par le froid, forme une croûte impossible à percer pour les rennes. Obligés de se frayer un chemin eux mêmes à travers les neiges, pour chercher la mousse, ces pauvres animaux se voyent ainsi privés de leur unique nourriture. Une partie a donc modifié, une autre a entièrement abandonné la vie nomade; mais ce changement n'a pas amélioré leur sort. N'étant point habitués à des travaux sédentaires, ils deviennent pauvres et terminent souvent leur malheureuse existence dans une indigence extrême. Les montagnards au contraire, sont presque tous aisés et méprisent ceux des rivages et les pêcheurs.

Les Lapons des deux Kaitum ne se distinguent de ceux de Sircas et de Turpun que par une taille un peu plus élevée; du reste, ils se ressemblent tous par leurs cheveux noirs, par leurs petits yeux allongés et ordinairement bruns, par leurs fortes pommettes et leurs lèvres minces, par leurs petites mains et leurs petits pieds, enfin par une maigreur atonique, suite naturelle d'un physique affaibli par le climat. Le Lapon porte l'empreinte de la nature qui l'environne. L'abri insuffisant que lui présente sa cabane, l'empêche de grandir et le rend faible. L'on à observé que les colons finois, qui pendant la saison rigoureuse, chauffent leurs habitations, Pörten, à un degré considérable, n'ont point perdu ni de leur taille ni de leur vigueur, malgré qu'ils soient tout aussi voisins du pôle. La vie du Lapon est un mélange de la plus extrême activité et du plus haut dégré de

paresse, des plus grands efforts et de la mollesse la plus effeminée. Ses jouissances varient de la même manière. L'usage immodéré de l'eau-de-vie, qu'il aime avec foureur, achève de le dégrader au physique et au moral.

Cependant si la nature paraît avoir surchargé le pauvre Lapon de peines et de privations, elle lui donna en même temps un soutien qui lui fournit, non seulement sa nourriture et les moyens de résister contre la rigueur du climat, mais encore toutes les aisances dont il jouit, enfin: le Renne, cet animal bienfaisant qui surpasse tous ceux que nous connaissions, par l'influence salutaire qu'il exerce sur l'existence de l'homme boréal, constamment forcé de combattre les élémens rudes de ces tristes régions. Nous l'avons représente (Pl. 17), conduisant son maître dans l'Akja, en Lapon Kerres, à travers ces vastes champs de neige, d'une vitesse que Maupertuis compare au vol de l'oiseau. Ce traîneau ressemblant à la moitié d'un petit bateau dont la basse et large quille sert de glissoir, est construit en planches de bois de bouleau minces, jointes avec le plus grand soin. Il est traîné par une courroie, (Raktes) attachée au large collier de peau (Kesas) formant le harnois du renne qui se laisse diriger par une seule bride liée au licou qui entoure ses cornes près de la tête. En la jetant à droite ou à gauche du coureur, il obéit comme le cheval dressé au frein le plus compliqué. Cette manière de conduire, peu sûre aux yeux de l'étranger, a donné lieu au dire: que le Lapon, lorsque il voulait faire un voyage, chuchotait à l'oreille du renne quelle route il devait suivre et l'annimal obéissait. Le vigoureux coureur des Lapons fait 10 à 12 milles par jour dont 5 à 6 sans s'arrêter. Il peut soutenir cette fatigue pendant 2 à 3 jours de suite; mais si l'on le force au delà, il arrive qu'il tombe mort en route. Une peau couvre exactement le dessus de l'akja et ne laisse au voyageur que

l'ouverture nécessaire pour se placer, il la resserre après avec une corde, qu'il lie autour du corps pour s'attacher immédiatement au traîneau. Le bâton que nous le voyons manier, sert à prévenir qu'il ne verse pas en passant les montagnes et d'autres inégalités de terrain qu'il rencontre sur ces chemins non tracés et impraticables pour tout autre équipage.

C'est encore le renne qui fournit au Lapon tout son costume d'hiver jusqu'au fil dont il est cousu. Le bonnet cependant se fait quelquefois de gros drap. Sa pelisse, en langue laponne Muodda, de même que sa culotte, Poussa, est faite de peau de faon de renne; le Muodda est ordinairement bordé de peau de chèvre à longs poils. Dans ses courses lointaines et quand il fait excessivement froid, il met un second habit dessous le Muodda, appelé Sissmuodda dont la fourrure est tournée en dedans. Sa culotte descend au dessous des mollets et se lie avec des rubans bigarrés de laine, Voudtaka, qui passés plusieurs fois autour de la jambe, soutiennent en même temps la chaussure. Leurs bottines sont faites de la peau des jambes du renne; celles des hommes s'appelent Kallokah et diffèrent des bottines des femmes en ce qu'elles sont pourvues de semelles, faites d'un excellent cuir, que fournit la tête de l'animal, au lieu que celles des femmes, appelées Nutaka, n'ont point de semelles. On y met du foin préparé exprès pour cet usage, qui les rend fort chaudes. La Pl. 18, Kajtum I, réprésente un chasseur Lapon en plein costume d'hiver. Armé d'une lance et monté sur ses longs patins, il est probablement à la piste d'un renne sauvage, qui lui a enlevé des femelles de son troupeau, ou peut-être poursuit-il quelque loup, ennemi cruel de ses rennes. Ses patins, Andror, sur lesquelles il s'élance avec une rapidité telle, qu'il atteint le loup à la course, sont faits de planches, relevées un peu en avant, pour ne pas entrer dans la neige.

Ils ont environ 6 pieds de longueur sur 5 pouces de largeur, l'un un peu plus long que l'autre, et un peu arqués par dessous, pour que le poids de l'homme en s'y posant, ne les fasse pas courber plus que le niveau de la neige. Une bande d'osier formant demi-cercle, dans lequel il passe le pied, suffit pour les attacher. Sa lance montée en fer â double pointe, est garnie à l'autre bout d'une cale ronde, pour empêcher qu'elle s'enfonce dans la neige quand il s'en sert pour se soutenir dans ses courses perilleuses.

Le costume d'été du Lapon ne diffère guère, quant à la coupe, de celui d'hiver. Le bonnet, Kapir, en forme de pain de sucre, à peu près égal pour les deux sexes est fait de drap bleu, avec des passe-poils et un bord large de drap rouge, souvent décoré de galons d'argent. L'habit, Kapte, fait comme une chemise d'homme, est de drap bleu. Le collet vert, Kokka, ainsi que l'ouverture à la poitrine, et le bas de l'habit, sont bordés de drap rouge (voyez Pl. 19, Kajtum II). Au printemps et à l'automne quand la saison est plus froide, ils mettent dessous le Kapte, un second habit de peau de renne préparée en chamois, nommé Svaltjah. La culotte, Poussa, portée également par les hommes et par les femmes, est du même drap que l'habit, ou bien de la peau en chamois, mais s'appèle alors Kalsokah; elle s'attache au bas comme celle du costume d'hiver. Leurs bottines d'éte, faites de la même peau que la Kalsokah, sont commodes, légères et imperméables. Le Lapon ne fait aucun usage de linge. Il remplace le gilet par une espèce de chemisette de drap, sans col, doublée en dedans et solidement cousue tout autour. Cette pièce appelée en lapon Åtså-leppa, est pourvue sur un des côtés, d'une ouverture pour y passer la main, et lui sert, en même temps qu'elle lui couvre la poitrine, de poche pour y garder son argent et d'autres

objets

objets précieux. C'est sur le Åtså-leppa que les femmes exercent leur goût et leur talent de coudre. Il est décoré autour du cou, d'un bord de drap de quelque couleur brillante, artistement cousu et entouré de passe-poils de peau blanche. De ce bord, nous voyons descendre sur la poitrine, un morceau d'écarlate, coupé en demi-cercle et brodé de toutes sortes de figures en argent. Ce morceau est un des ornemens distinctifs d'un Lapon aisé. La ceinture, Auve, principale parure des Lapons, est faite de peau. Elle est large environ de deux pouces et couverte de quantités d'ornemens en vermeil, en argent ou en étain, suivant la fortune des porteurs. Plusieurs anneaux attachés à cette ceinture servent à y accrocher différens objets, tels que, pour l'homme son couteau et sa pipe, chacun dans son fourreau, plus une bourse faite de morceaux d'étoffes de couleurs variées, pour y garder son briquet, la pierre à feu et l'amadou; les femmes, tout aussi amateurs de fumer la pipe que les hommes, y ajoutent leur étui à aiguilles, leur ciseaux, des pelottes de fil fait de boyeaux de renne et quantité d'autres menus objets.

La seule différence remarquable entre le costume d'homme et de femme montagnards, consiste dans la manière de serrer leurs habits, le Kapte, autour du corps. Ils sont tous les deux de la même coupe; cependant celui de l'homme paraît bien plus court, parceque il le fait monter considérablement avant de se le ceindre, afin d'en former une espèce de valise, Puogna, où il met ses vivres, un gobelet, la bouteille d'eau-de-vie etc. tandisque la femme le laisse descendre naturellement et le serre au-dessous du sein.

Nous voyons de plus sur cette planche l'habitation frêle d'un Lapon montagnard. Il l'établit partout où ses rennes trouvent du pâturage, en choisissant cependant quelque endroit où les montagnes

le mettent à l'abri contre la violence des tempêtes. Cette cabane, d'environ 6 pieds de haut, avec une base de 16 à 18 pieds de diamètre, appelée en lapon Kota, est construite en forme d'une tente ronde. Des pieux, en se rapprochant vers le haut, forment une ouverture (cheminée) en lapon Reppen, pour laisser échapper la fumée. Ces pieux sont entourés d'un gros drap à peu pres comme une tente. Une petite porte très basse complète la construction de la Kota. Le foyer, Aran, se trouve au milieu du terrain intérieur, séparé par un cercle de pierres. Une chaîne de fer qui descend du Reppen sert à y accrocher la marmite quand ils veulent faire leur cuisine. Autour de ce foyer l'on voit les habitans assis les jambes croisées, le maître et la maîtresse vis-a-vis de la porte; à côté d'eux leurs enfans, et ensuite leurs domestiques. Des peaux de renne leur servent en même temps de sièges et de lits. Lorsque le pâturage aux environs est consommé, le montagnard charge sa cabane et tous ses ustensiles de ménage sur des rennes pour aller s'établir dans une autre contrée. Le lapon pêcheur choisit toujours le rivage où la pêche est abondante pour élever sa Kota qu'il ne couvre pas avec du drap, mais avec des écorces d'arbre et des branchages. Elle reste toujours sur pied et forme un point de vue bien attrayant pour le voyageur dans ces déserts.

La méfiance, résultat ordinaire de l'oppression, constitue le principal trait de caractère du lapon. De là vient son air embarrassé quand il voit un étranger, et son empressement pour cacher ses richesses. Il enterre quelquefois son argent. — Malgré que le lapon ne soit pas généralement querelleur, il s'élève de temps à autre des disputes sanglantes entre le colon et le montagnard, lorsque celui-ci, qui a passé l'été sur ses hautes alpes, descend vers l'hiver pour s'établir dans les forêts et trouve une maison bâtie par quelque colon

au lieu même où il comptait dresser sa tente. Plus souvent cependant, cet empiètement sur son ancien territoire lui est agréable, car le terrain désert de ces vastes forêts suffit bien au delà pour tous les deux, et chaque colonie présente un point d'appui à cette famille nomade, qui construit une cabane stable de bois, à côté de celle du colon, pour y conserver les meubles, ustensiles de ménage et autres objets précieux dont elle ne peut pas se charger pendant ses courses. Cette espèce de dépôt se trouve sous la sauvegarde du colon; le montagnard peut être sûr de retrouver tout là dedans à son retour, dans le même ordre qu'il l'a quitté.

On ne retrouve plus à présent que peu de traces de l'ancienne superstition payenne des Lapons. Ils n'adorent plus certaines pierres, Saite. Autrefois, ils faisaient des offrandes de cornes à ces divinités, mais aujourd'hui ils préfèrent de vendre ces cornes aux colons, qui en font une excellente colle, ou bien, de les échanger contre de l'eau-de-vie, pour laquelle ils ont une ardente passion, comme tous les sauvages. Les lapons ne dansent point. Leur chant est monotone et lamentable, sans aucune mélodie suivie, mais accompagné de gestes et de grimaces très expressifs. La hardiesse de l'ours, la voracité du loup et la finesse du renard en fournissent ordinairement le thême, qu'ils varient de différentes manières, en préludant chaque vers par l'imitation des hurlemens de ces animaux, souvent destructeurs de toute la richesse d'une famille montagnarde.

FJELLEN.

Pl. 20.

Les alpes scandinaves, composant la chaine des monts qui séparent la Suède de la Norvège, sont proprement appelés Fjellen; cependant on nomme Fjell toute montagne dont la hauteur dépasse la ligne de végétation des arbres. Cette planche représente une vallée sur le haut de ces alpes au milieu des nuages sombres, suspendus sur la tête du voyageur, et d'où il voit descendre en forme de lambeaux blancs, un brouillard très-épais, accompagné d'un sifflement continuel, comme s'il entendait de loin une immense quantité de fusées serpenter les airs. Ce phénomène se montre ordinairement quand le temps est parfaitement calme et pluvieux; le passage devient alors non-seulement sinistre mais dangereux; car on ne voit plus rien à cent pas. Le premier plan de ce paysage nous fait voir que nous sommes à la hauteur où même le bouleau-nain va bientôt expirer sous la rigueur du climat; un peu plus haut, toute trace de végétation cesse, et la neige éternelle commence à couronner les cîmes qui se perdent dans les nues.

Nous allons citer quelques passages de la description des contrées montagneuses de la Laponie, publiée par un de nos plus célèbres auteurs.

Quand on a dépassé la ligne de végétation du pin et du sapin, à 1300 pieds audessus du niveau de la mer, le bouleau seul produit un bois de basse futaie, son tronc toutu, ses branches roides et

noueuses



FIELLEN.

noueuses portent partout les traces de l'impétuosité des tempètes et quoique la pâle verdure de son feuillage fasse plaisir à l'oeil, il prouve en même temps la faiblesse de la végétation. — Bientôt ce bois devient si bas, que monté sur une motte de gazon, on peut porter la vue au-dessus de tous ces pygmées végétaux. En avançant vers les glaicères, les bois séclaircissent de plus en plus, pour laisser un libre passage aux rayons du soleil, dont l'effet bienfaisant fait pousser parmi d'autres végétaux des montagnes, quantité de mousse de renne, précieuse pour le troupeau du Lapon, qui dresse encore sa cabane ici, malgré qu'il ne soit plus éloigné, que de 800 pieds de la neige éternelle. A 2100 pieds de hauteur, l'eau ne fournit plus de poissons, mais le bouleau-nain conserve encore sa chétive existence. A 400 pieds plus haut, les coteaux sont couverts de lichens et de quelques autres plantes qui s'inclinent sous l'empire des frimats. Non loin de là, les neiges éternelles commencent à s'emparer du terrain, d'abord par taches, entre lesquelles on voit par-ci par-là quelque triste végétal percer la terre spongieuse jusqu'à la hauteur de 4300 pieds au-dessus de la mer, où toute végétation cesse. L'homme avide de s'instruire et le moineau blanc dépassent seuls cette ligne. Actuellement nous voyons s'élever ces énormes glaciers qui, hérissés de pyramides de glace, ressemblent à une mer irritée par la tempête, et rendue immobile par le froid, et dont le reflet éblouissant, Isblink, pendant un jour clair, trompe tellement l'oeil du voyageur, qu'il les croit fuir devant ses pas, quand il veut en approcher. Lorsque le soleil couchant jète ses rayons dorés sur ces pyramides, elles resplendissent comme des colonnes de feu qui s'élèvent de ces vallées profondes et ténébreuses. Sur les frontières méridionales du canton de Luleå, s'élève Sulitelma à 5541 pieds au-dessus du niveau de la

mer. Ce nom veut dire. Mont de fête, parceque autrefois les lapons offraient ici leurs sacrifices pour appaiser le dieu terrible des Fjellen. Sulitelma est la plus haute montagne de Suède, et célèbre par l'étendue et la profondeur de ses immenses masses de glace, qui forment un mur épais d'un demi-mille de longueur et haut de plusieurs centaines de pieds. Ce mur sert d'appui à des colonnes, à des pyramides, et posant lui-même sur des voûtes semblables à des gouffres, il est sillonné de fentes et de crevasses tellement profondes, que plus d'un lapon avec tout son troupeau y a trouvé son tombeau.

Cependant si le peintre de la nature est ébloui par ces prodiges sauvages du pays des lapons, il sera bien plus rempli d'admiration à la vue des tableaux majestueux que lui offre leur ciel. Les nuits d'été chaudes et claires, ne different du jour que par un silence plus profond, et à minuit le soleil répand encore ses rayons bienfaisants sur les vastes déserts de la Laponie. — L'aurore boréale, jetant des flots de lumière, tantôt en blanc, tantôt en jaune et tantôt flamboyant de mille couleurs, forme autour de cette campagne de neige, un arc étincellant d'une clarté que même l'imagination la plus exaltée ne saurait créer plus brillante. En hiver, la lune ne cède point son empire au soleil pendant des semaines entières. — Un des tableaux les plus sublimes que présente le ciel de la Laponie, c'est quand, après une nuit de pleine lune, lorsque le faible jour arrive et change le firmament en aurore, l'on voit cet astre brillant, entouré de milliards d'étoiles, étinceller comme à travers d'une gaze pourprée, jusqu'à ce que de nouveau environnés de la nuit, elles reprennent toute leur splendeur.



WINGÅKER.
I.

SUDERMANIE.

WINGÅKER.

Après avoir parcouru les régions polaires où les aborigènes Scandinaves errent dans leurs sauvages forêts, parmi des masses gigantesques des rochers et des abîmes sans fond, nous nous approchons de nouveau des latitudes moins septentrionales. Au centre de la Suède, dans la partie méridionale de cette vaste plaine, qui forme la moitié occidentale de la belle province de Sudermanie, sur les frontières de la Néricie et non loin du lac Hielmar, est situé le district de Wingåker, composé des deux paroisses de Westra Wingåker et d'Österåker. Ce district contient environ dix mille habitans, dont l'origine se perd dans les ténèbres des âges, et qui ont conservé leurs costumes, tels qu'ils leur furent transmis par leurs ancêtres de temps immémorial.

L'on a supposé que cette peuplade pourrait descendre de quelque colonie finoise, parceque plusieurs villages dans ces paroisses portent des noms finois. Cependant cette supposition est révoquée en doute par diverses raisons, dont nous citerons seulement les traits des paysans de Wingåker qui contrastent sensiblement avec ceux de la race finoise. Les habitans de Wingåker se font remarquer par leur taille élancée, par un bel ovale de visage, par un profil grec, et par une peau fine et blanche, ils ont les yeux ordinairement bleus et les cheveux foncés, souvent noirs; Leurs femmes sont quelquefois d'une

beauté remarquable. Le paysan de cette contrée, se marie ordinairement dans sa propre paroisse, il est donc à présumer qu'ils ont conservé leur traits primitifs, d'autant plus, qu'ils ne ressemblent ni à leurs voisins robustes de la Néricie ni à ceux de l'ostrogothie. Il nous paraît infiniment plus vraisemblable que Wingåker fut anciennement peuplé par ces fameux héros-pirates du Nord, connus sous le nom de WIKINGAR. La dénomination de cette colonie paraît dabord appuyer notre supposition *), et la rivière, peu considerable aujourdhui, qui traverse les plaines de Wingåker en se dirigeant vers Nyköping, formait dans ce temps, selon toute apparence, une communication ouverte avec la Baltique et fut navigable pour leurs grosses galères **). Enfin le dégoût de ces pirates pour la vie sédentaire semble s'être transmis par héritage aux habitans d'aujourdhui, car le paysan abandonne volontiers le soin de la culture à sa femme et à ses domestiques, pour se rendre avec son houblon, sa farine, sa toile et son gros drap de ménage à Stockholm, ou dans les districts des mines. Il sait bien que le profit qu'il retire de la vente de ses marchandises, ne répond nullement à la perte qu'il s'attire en negligeant sa terre; mais il faut qu'il voyage, parceque son père et son grand-père ont voyagé. Malheureusement cette vie vagabonde finit par corrompre les moeurs, et produire un tel dégoût pour les travaux agricoles, qu'il n'est pas rare de trouver des hommes de quarante à

cinquante

*) On conserve dans l'église de Wingåker un ciboire d'argent, avec l'inscription en style monachal WIKINGAKIR, et l'année 1422.

**) Pendant un été extrêmement sec; il y a environ soixante ans, l'on découvrit les restes d'un navire considérable dans un pré marécageux bordant la rivière de Wingåker. Un des vibords, étant assez conservé, fit voir que le navire avait été une galère à seize rames, beaucoup trop grande pour être maneuvrée dans la rivière actuelle.



Sandberg delt. Forssell dirt.

WINGÅKER.

II.

cinquante ans, pleins de santé, abandonner leur terre à leurs enfans, en se réservants seulement un Husmansdel, (part dans la propriété), ou bien une rente qu'ils mangent dans l'oisivité la plus complète.

Le costume des paysannes de Wingåker varie selon les diverses époques de la vie. La jeune fille, la fiancée, la femme mariée et la veuve se distinguent chacune par une parure différente. Nous en avons représenté les principaux changement dans les six planches suivantes.

Pl. 21, Wingåker I. Un jeune homme et une jeune fille dans leur costume des jours ouvriers. C'est le temps de la fenaison; alors les femmes sont toujours habillées en cotillon jaune. La coëffure distingue particulièrement cette fille de toutes celles des autres contrées de la Suède. Cette coëffure est faite de deux bourrelets de filasse de lin, revêtus de drap rouge, deux rangs de rubans servent à cacher entièrement la chevelure, que les femmes de Wingåker de tout âge et condition regardent comme indécent de laisser paraître.

Pl. 22, Wingåker II, représente le même couple dans un rapport plus tendre. Ils sont fiancés. L'homme porte l'habit de gros drap blanc qui distingue le paysan de Wingåker *). La fille est parée de son grand costume de fiancée, appelée costume d'Yfaxla. Des rubans de soie descendent de la coëffure sur le dos, quelques fichus de soie, présents de son futur, passés sous sa ceinture servent d'ornement. Mais ce qui la distingue particulièrement comme fiancée, c'est le Pungtrossen. Cette pièce est composée de plusieurs petites

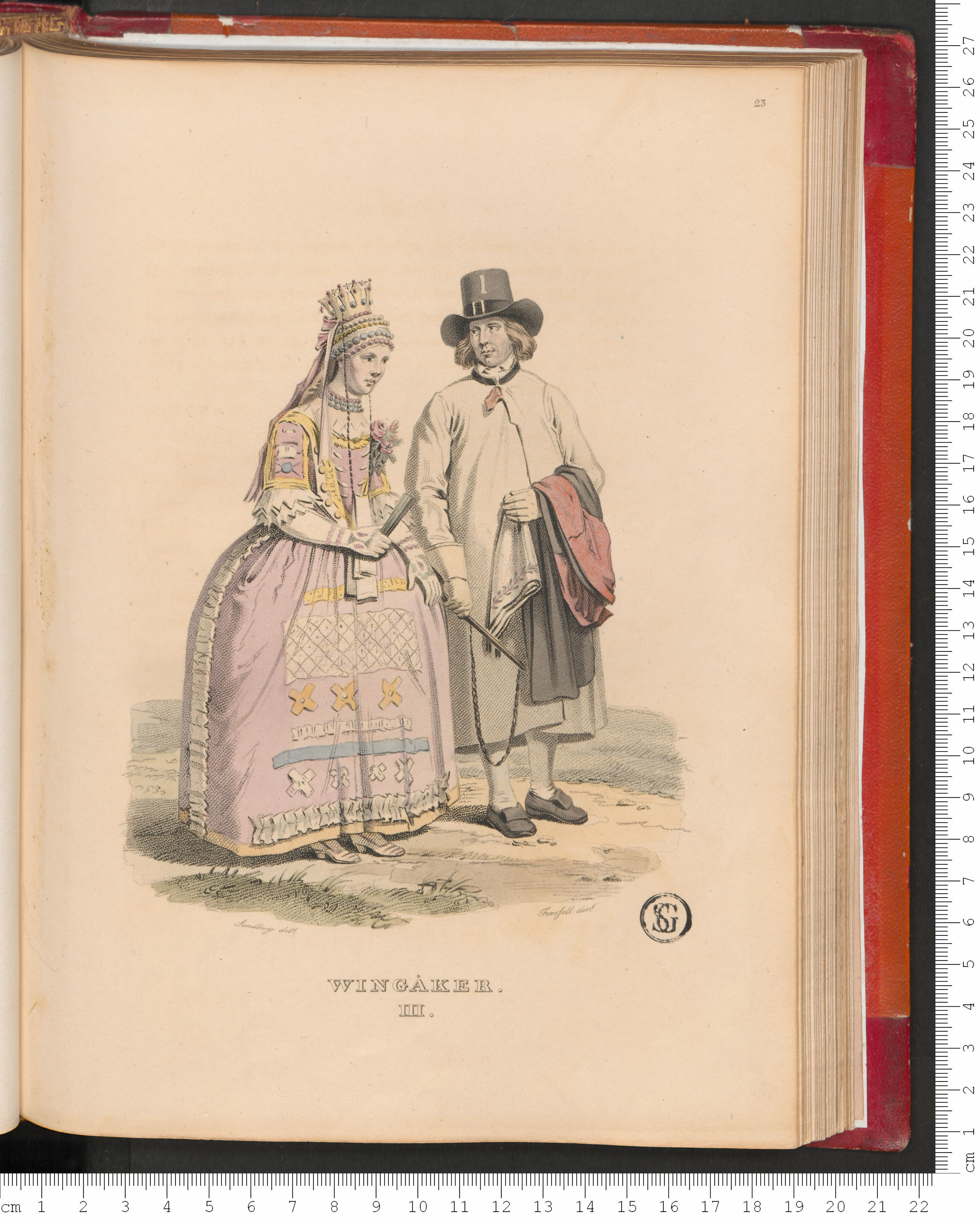
*) Selon nos anciennes traditions, l'habit blanc était le costume caractéristique des Wikingar; leur Rois portaient des manteaux blancs, bordés de pourpre pour marquer leur dignité. Les habitans de la côté de Blekinge portent encore des vestes blanches et ceux de Hävarö en Roslagen, anciennement un fameux repaire de pirates, se servent de même d'habits blancs, bordés de rouge ou de bleu clair.

bourses de cuir, brodées et ornées de houppes, et attachées de distance en distance à des cordons, qui retombent de la ceinture jusqu'aux pieds. Dans ces bourses, la fiancé conserve une petite cuillère d'argent, un couteau *) et une fourchette, un étui à aiguilles et autres bagatelles. Dans des tableaux Allemands du moyen âge, nous retrouvons ce même pungtrossen, formant partie du vêtement des dames de distinction.

Pl. 23, Wingåker III. Ici nos amans se rendent à l'église pour y recevoir la bénédiction nuptiale. La fiancée est revêtue de l'antique robe de soie en usage pendant cette cérémonie solennelle; plus cette robe est chargée d'ornemens et bigarrée de morceaux d'etoffe et de rubans, plus elle est magnifique. La couronne qu'elle porte est un signe d'innocence et de conduite irréprochable; les fleurs qui décorent son sein, présentent un symhole aussi simple que vrai de la plus belle époque de sa vie. A côté d'elle nous voyons son futur en costume de dimanche. Il se distingue cependant aujourd'hui par ses gants de peau de renne à grands rabats, qui rappèlent le temps de Charles XII, par le manteau noir doublé en rouge suspendu sur son bras et par le mouchoir brodé qu'il porte à la main. Après la cérémonie, ce mouchoir, cadeau de la fiancée, est renfermé dans le coffre et conservé en souvenir de ce jour mémorable. Dans l'autre main il porte son fouet, emblême du goût décidé pour les voyages, que nous venons de citer comme trait caractèristique de tous es hommes de ces paroisses.

Nous laisserons un instant ce jeune couple pour donner la description du monument le plus grandiose et le mieux conservé qui nous reste du temps de Gustave I. Le château de Gripsholm.

*) Anciennement l'orsque le futur présentait le pungtrossen à sa promise, il devait en sa présence, casser avec les dents la pointe de ce couteau, maintenant il la casse avec un marteau.



WINGÅKER.
III.



GRIPSHOLM.

GRIPSHOLM.

Pl. 24.

De toutes nos provinces, la Sudermanie est la plus riche en sites variés; tantôt on y est frappé par le spectacle des beautés d'une nature sauvage, tantôt par la fertilité et la variété d'une culture industrieuse. Le grand nombre de châteaux élégants, entourés de leur parcs et de champs cultivés avec soin que le voyageur rencontre partout dans cette province, lui ferait oublier qu'il se trouve prés du soixantième dégré de latitude polaire, si l'hospitalité généreuse des propriétaires ne le lui rappelait pas. Quelques-uns de ces châteaux ont encore conservé cette forme antique qui prouve une longue existence; mais aucun d'eux, ne réveille nos souvenirs de grandeur chevaleresque comme le château royal de Gripsholm.

Dans les anciens temps, la terre de Gripsholm s'appelait Åhl et appartenait à l'illustre famille de Gren. Sten Haraldson (Grén), Conceiller du Royaume du temps de Magnus Smek, ajoutait à sa signature, Seigneur d'Åhl. Plus tard, le riche et puissant Bo Jonsson Grip fut propriétairé d'Åhl. Il fit agrandir, d'autres prétendent quil fit bâtir ce château, qu'il créa chef-lieu de sa famille, en lui donnant son nom *). En 1404, la veuve de Bo Jonsson fut forcée de céder Gripsholm à la Reine Marguerite qui en fit un domaine royal. Son successeur, Erik de Poméranie y plaça, comme dans tant d'autres châteaux Suèdois, un gouverneur étranger qui en percevait les revenus pour le compte de la couronne. En 1434, lorsque Engel-

*) Gripsholm, ilot de Grip.

brecht entreprit de délivrer le pays de ces bourreaux, Hartvig Flög avait le commendement de Gripsholm, alors un des châteaux les mieux fortifiés en Suède. Se voyant sur le point d'être assiégé par le héros dalécarlien, Hartvig mit le feu au château et se retira à Stockholm. En L'année 1446, Le Roi Christophe donna Gripsholm avec attenances en fief à son oncle le comte d'Eberstein. Charles VIII, ayant succédé à Christophe, en gratifia l'évêque de Strängnäs Sigge Ulfsson Sparre En 1472 cette seigneurie devint propriété de l'administateur Stenon Sture surnommé L'Ancien, qui, quelque temps aprés en dota le couvent de chârtreux qu'il avait fait construire en face du château. A la diéte de Wadstena, en 1526, Gustave I Wasa, réclama Gripsholm comme héritage de ses ancètres. Ses titres ayant été jugés valables par les états, les chartreux furent forcés de le céder à son propriétaire légitime. Il ne restait alors de l'ancien château que les murs de la tour colossale que nous voyons à droite sur la planche. Onze années plus tard, le grand Roi, trouvant la situation de Gripsholm convenable pour lui servir de point d'appui pendant ce siécle orageux, ordonna à son architecte von Köhlen de construire ce château, remarquable par ses proportions hardies et par ses fortifications. Ses murailles en granit, douze à quatorze pieds d'épaisseur, avec leurs voutes profondes et la grande quantité de crénaux, prouvent jusqu'à quel point le prudent Gustave se fiait à ses nouveaux sujets. Les successeurs de Gustave ont ensuite agrandi Gripsholm par plusieurs nouveaux bâtimens, les plus récents sont de Gustave III, d'aprés des dessins de sa propre main, qui font voir jusqu'à quel point ce Roi savant, protecteur des sciences et des arts, possédait lui-même des connaissances et du goût dans l'architecture; car, le nombre considérable de nouveaux bâtimens qu'il y ajouta, paraissent

sent

sent nécessaires pour former l'ensemble imposant de ce majestueux édifice. Sous le gouvernement de Charles XIV, notre Roi actuel, l'extérieur a été entièrement restauré, sans cependant changer son caractère antique. Enfin, aujourdhui Gripsholm est devenu un vrai panthéon national, par la réunion de la grande collection de tableaux de tous les âges, de Rois, de princes, et d'autres personnes célèbres, étrangers et Suédois, de même que par le nombre d'autres objets d'art et d'antiquité qu'on y rencontre.

Depuis le temps de Gustave I jusqu'à nos jours, il n'y a guère d'époque dans nos annales dont Gripsholm ne conserve quelque monument mémorable. Si nous visitons la chambre qui servit de prison à Jean III, ou celle que ce même Jean fit construire, pour y faire subir à son frère royal Erik XIV une dure et longue captivité; si nous montons sur le balcon, d'où la belle Marie Eleonore, toujours pleurant la mort de son royal époux, s'échappa d'un pays qui lui était devenu odieux et où tout nourrissait son chagrin; ou bien, si nous entrons dans la salle de théâtre de Gustave III, brillante de glaces et de dorures, combien de souvenirs variées ne présentent ils pas à notre esprit étonné? — Regardons-nous dans cette antique salle les portraits des princes et des héros, contemporains de Gustave I, se présenter dans leur costumes vénérables, ou bien, dans une autre salle les membres du congrès de Westphalie, entourant le grand Oxenstierna, et si nous les comparons avec les élégans portraits des monarques contemporains de Gustave III, qui dans cette magnifique salle ronde frappent nos yeux — quelles époques variées s'offrent comme un immense tableau vivant à notre imagination! presque chaque pièce dans le château est le panorama d'un siècle passé — personne, sensible à ce que la patrie a de mémorable et de grand dans ses an-

nales, ne pourra sans émotion, faire le tour de l'intérieur de ces murs antiques; il sera en même temps pénétré de reconnaissance pour les hommes *) qui ont conçû l'idée de former de Gripsholm ce musée Suédois, digne d'une nation qui compte parmi ses ancètres un si grand nombre de personnes célèbres.

WINGÅKER IV.

PL. 25.

Nous revenons à notre couple de Wingåker, que nous avons laissé il y a un instant, pour décrire le romantique château de Gripsholm. Ils ont vécu quelques années ensemble depuis que nous les vîmes se rendre à l'église pour recévoir la bénédiction nuptiale. La femme porte maintenant la modeste tunique de femme de Wingåker, faite de gros drap blanc et doublée en dedans d'une étoffe de laine bigarré. La coëffure se compose d'un bonnet d'écarlate, surmonté d'un carré plat et brodé de soie orange. Elle attache ce bonnet aux bourrelets par des épingles, et passe par dessus un mouchoir de mousseline blanc et soigneusement plissé. Pendant la première année de son mariage, la jeune femme porte encore le costume d'Yfaxla aux occassions solennelles; mais après ses premières couches, elle le quitte pour toujours.

---

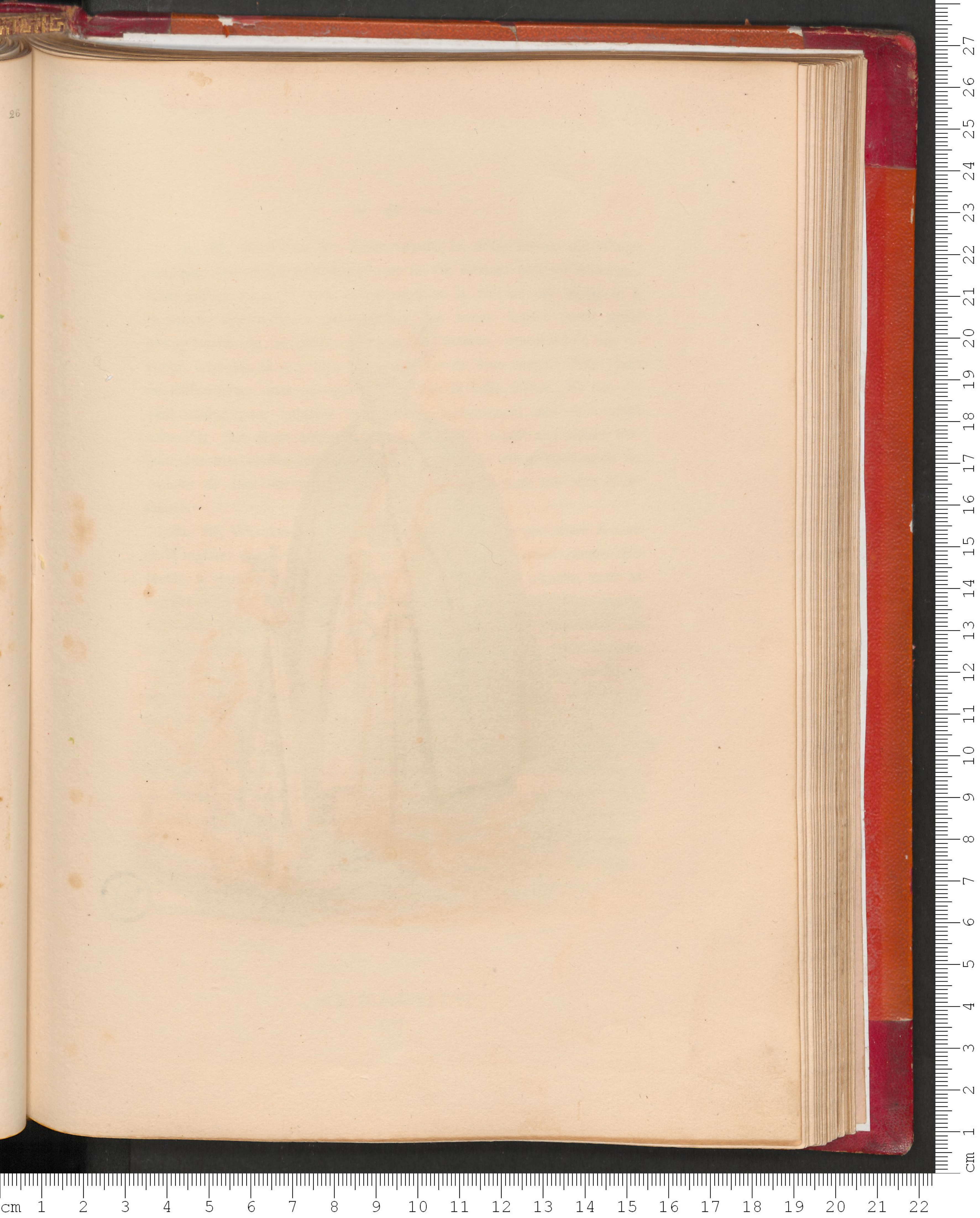
*) C'est au zèle ardent et infatigable de M:r le grand chambellan etc. Baron de Stjerneld, appuyé par S. E. le grand Maréchal du royaume etc. comte de Fleming que Gripsholm doit la réunion d'une grande partie de ces trésors nationaux.



WINGÅKER.
IV.



WINGÅKER.
V.





WINGÅKER.
VI.

Pl. 26, Wingåker V. Nous voyons ici notre femme de Wingåker dans une époque plus avancée de la vie, menant son fils à la main. L'on est en hiver, le froid est piquant, on le voit au nez rouge et à la bouche contractée du petit garçon. La bonne femme paraît aussi avoir besoin de sa pelisse de peau de mouton, remarquable par sa coupe originale et par une large ceinture de drap rouge. Elle vient de Säfstaholm, dont on apperçoit de loin la belle façade. Si elle s'y était rendue pour implorer du secours, certainement elle en revient consolée. Le digne seigneur qui y réside *), réunit aux riches trésors des arts et des lettres dont il s'entoure, le trésor inestimable de l'amour de tous ses vassaux, qui le révèrent comme un père bienfaisant.

Pl. 27, Wingåker VI. Nous suivrons encore un peu notre femme de Wingåker dans son pélérinage modeste; nous tournerons encore une feuille, la dernière du livre de ses destinées. Dans cette planche, nous la voyons s'arrêter au bout de tous les chemins de la vie — devant le tombeau. Elle est veuve. En habit de deuil, avec l'expression de souffrance peinte sur son visage pâle, elle fixe la petite croix de bois ornée qui marque l'endroit où repose son mari, et semble souhaiter que la première qui soit élevée sur ce cimetière, puisse indiquer le lieu où elle reposera elle-même.

Aucune tradition ne désigne l'époque d'où date le costume de Wingåker; nous connaissons seulement, que pendant environ deux siècles, il n'a point subi de changement. En 1755, une ordonnance Royale défendit aux habitans, sous peine d'amende, de le changer ni pour la forme ni pour la couleur. Cependant cette amende n'étant que peu de chose, c'est plutôt l'attachement aux moeurs et aux usa-

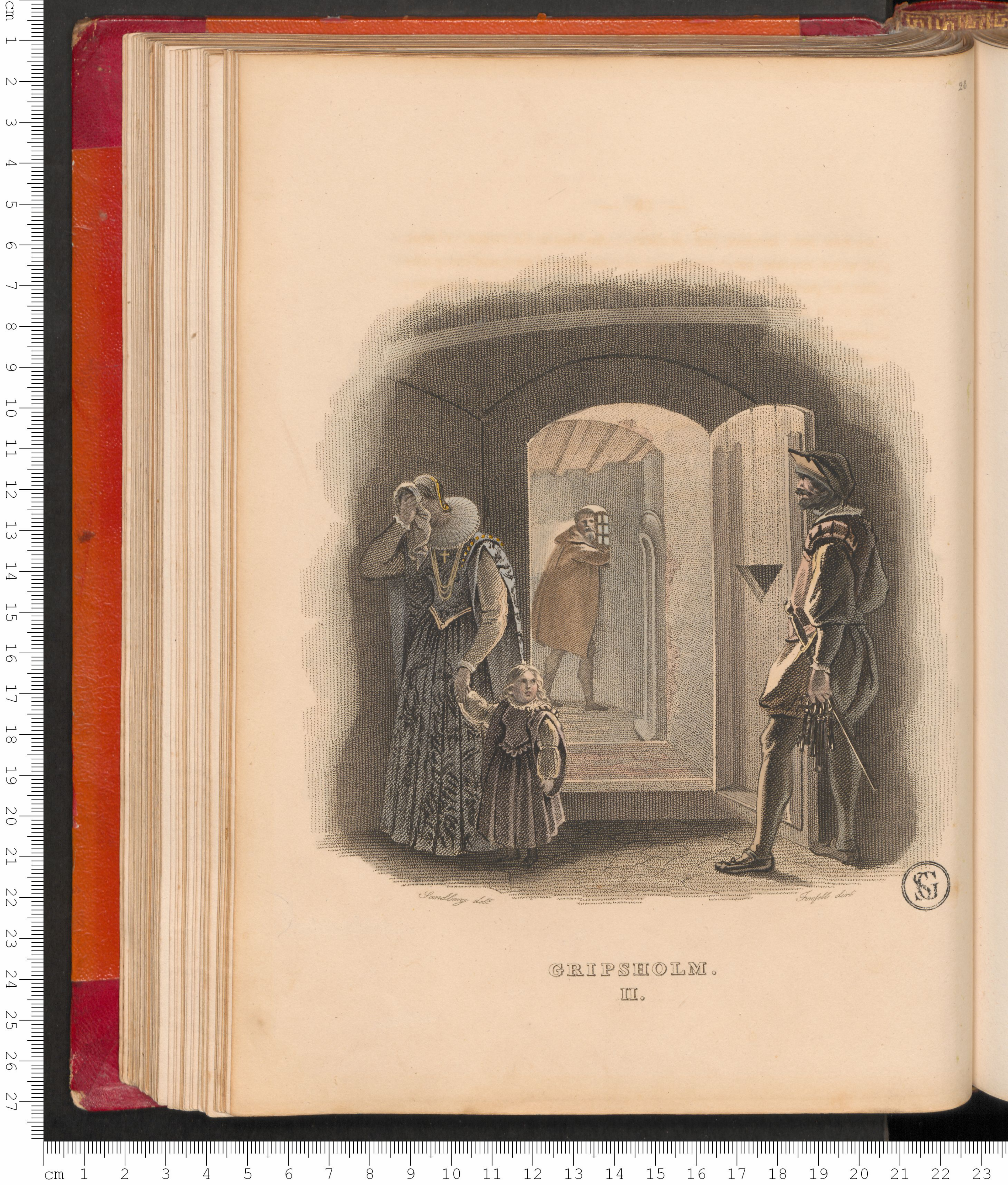
---

*) Säfstaholm appartient a Son Excell:ce M:r le comte Gustave Trolle Bonde.

ges de leurs ancêtres, qui les a engagés à conserver leur ancien costume, malgré qu'ils soient persuadés qu'il n'est ni singulièrement beau, ni favorable à la santé, ni même convenable pour les travaux agricoles.

Les paysans de Wingåker sont gais, affables et hospitaliers. Il est extrêmement rare qu'il s'y commette quelque grand crime, leurs annales en citent cependant; mais les actes criminels prouvent en même temps, que le coupable descendait toujours de quelque famille étrangère qui s'était établie dans le pays. L'habitude de voir des étrangers pendant leurs voyages, rend les hommes francs, ouverts et nullement timides. Leurs femmes sont d'un naturel doux, aimant la causerie; mais du reste laborieuses et scrupuleuses à accomplir leurs devoirs domestiques. La mère de famille s'occupe seule de la première instruction de ses enfans, le père ne s'en mêle point. Une école paroissiale, près de l'église, où l'on enseigne gratis, de même que quelques maîtres d'école ambulans, donnent aux enfans des instructions plus étendues dans la religion, l'écriture et le calcul, au point que la plûpart des paysans écrivent lisiblement, et savent les quatre premières règles de l'aritméthique.

On ne rencontre actuellement que peu d'anciens usages, fondés sur la superstition, dans cette contrée. Il n'y a qu'aux occasions solennelles que l'on peut encore en observer. La fiancée, en allant à l'église pour être mariée, met quelquefois une pièce de monnoie dans son soulier, afin que l'argent ne manque pas dans le ménage; elle glisse bien aussi, pendant la bénédiction nuptiale, imperceptiblement son pied devant celui de son mari, pour gagner l'autorité dans la maison, ou, si elle se sent guidée par un sentiment plus tendre, elle se place si près de lui que possible, afin qu'aucun esprit malin ne se mette



GRIPSHOLM.
II.

entre eux pour troubler leur bonheur. Au festin de noces, chaque plat qu'on apporte est accompagné de musique d'un caractère particulier, le porteur du jambon s'avance au son d'une marche solennelle; celui de la tourte est conduit par une autre, moins grave. A table la jeune mariée dépose quelques morceaux de chaque plat sur une assiette, qu'elle offre ensuite à un mendiant invité exprès pour la circonstance. Après le festin, le prêtre et la mariée ouvrent ensemble le bal par une polonaise appelée Höglorfven, dont la musique est d'un caractère original, et probablement très ancienne. Autrefois cette polonaise etait accompagnée de paroles, mais elles sont presque totalement perdues. Il paraît cependant que la chanson a contenu des plaisanteries libres sur la jeune mariée.

GRIPSHOLM II.

PL. 28.

Cette planche réprésente la prison sombre que le soupçonneux Jean III fit construire dans une des tours de Gripsholm pour y enfermer son frère Erik XIV. Nous y voyons ce malheureux Roi appuyé contre une des lucarnes, qui servaient à y faire entrer un faible jour, en même temps qu'elles fournissaient au factionaire, posté dans le corridor, le moyen d'observer chaque mouvement du prisonnier. Il vient d'avoir une visite de sa belle et aimable épouse. Elle est forcée de le quitter et conduit avec elle leur enfant, en versant des larmes sur le triste sort de son époux infortuné. Quelques détails sur la détention

longue et dure de ce malheureux Prince, ne pourront pas manquer d'intéresser nos lecteurs, d'autant plus que son âme, qui s'était égarée au milieu des grandeurs, retrouva le calme et la vraie dignité au comble de l'infortune.

Ce fut dans l'église principale de Stockholm que les états, rassemblés en 1569, décrétèrent Erik XIV déchu du trône et le condamnèrent à une prison perpétuelle convenable à son rang. Dans un discours plein de force et de dignité, il tâcha de se disculper du grand nombre d'accusations portés contre sa personne. Une seule aurait pourtant suffi, parceque elle était fondée: c'est que de temps en temps, il avait été privé de la raison. Sa réponse à Jean qui le questionna là dessus: "Je n'ai été en démence qu'une seule fois, et c'est l'orsque je "t'ai rendu la liberté" — est par conséquent, plus spirituelle que vraie.

Erik XIV fut d'abord enfermé dans le château de Stockholm. Une chambre voûtée et obscure, où son pére avait autrefois gardé ses trésors, connue sous le nom de l'Appartement d'Eskil, lui servit de prison. Dénué de tout, l'héritier de la couronne et des trésors du grand Gustave fut donc un pauvre prisonnier dans la pièce même qu'il avait trouvée, à la mort de son père, remplie d'or et d'argent et qu'il avait dispersé par ses folles dépenses. — Les amis secrets d'Erik ayant fait des tentatives pour le remettre en liberté, l'ombrageux Jean le fit transporter à Åbo, d'où il le retira bientôt, craignant que le Czar Ivan de Russie, depuis longtemps son ennemi, ne pût réaliser le désir qu'il avait fait paraître, de délivrer par force le Roi captif. On le transporta d'Åbo à Castelholm en Åland; mais comme Jean ne l'y croyait pas encore assez en sûreté contre les entreprises d'Ivan, il fut ramené à Stockholm. Ainsi ce prince infortuné fut pendant l'espace de deux ans, traîné dans quatre différentes prisons, l'une plus rigoureuse que l'autre.

En 1571 vers l'automne, Erik, escorté par une forte garde, arriva enfin à Gripsholm. On ne lui accorda pas içi la chambre, décorée et meublée selon le goût du temps, où il avait fait enfermer Jean, six années auparavant. Le frère avait oublié la douceur avec laquelle il avait été traité. Ceux qui ont vu les deux prisons différentes, conservées à-peu-près dans le même état où elles étaient alors, peuvent juger du coeur différent de ces deux Rois, par les prisons qu'ils se préparèrent mutuellement. En voyant le sombre cachot d'Erik, on oublie le nombre de ses fautes: ses souffrances ont réhabilité sa memoire. La prison d'Erik a neuf pieds de haut sur quatorze de large et dixhuit de long. Elle est ovale, et construite en briques dans la moins colossale des quatre tours du château. On y a pratiqué un couloir tout autour, destiné aux gardes. Cette prison, entourée d'une double muraille, forme uné vraie cage comme s'exprima Jean, lorsque il donna ordre de ne pas en laisser échapper cet oiseau. Les murs de l'intérieur n'ont qu'un grossier crépi. Le parquet est fait de planches mal taillées et non rabotées. Les petites lucarnes, munies de fortes grilles de fer, ne laissent entrer qu'un demi-jour. Devant une de ces lucarnes, tout près du mur, on découvre encore un petit en foncement dans le plancher: c'est l'éndroit où le Roi prisonnier s'arrêtait par préférence, parcequ'une autre lucarne dans le mur extérieur correspondait à celle-ci et lui permettait de découvrir un faible rayon du soleil et même une petite partie du riant paysage qui entoure Gripsholm. La chambre est fermée par deux portes, dont une en fer, s'ouvre en dehors, l'autre en bois garnie de fortes barres de fer, s'ouvre en dedans; celle-ci est pourvue d'un trou triangulaire qui servait à lui passer la nourriture, à peine suffisante et souvent mauvaise, que son cruel frère lui accordait.

La conduite de Jean envers Erik fut barbare. Ce prince était sans doute incapable de porter le sceptre et ne savait faire du pouvoir qu'un usage dangereux; mais détrôné et accablé par l'adversité, il méritait des égards, surtout de la part d'un frére. Cependant ce frère fut insensible à la voix de la nature, il n'écoutait que celle de la vengeance, ou, peut-être qu'il cédait à des appréhensions pusillanimes et laches; enfin Erik fut traité avec la dernière rigueur. Souvent il manqua de nourriture, il n'avoit point de médecin lorsque il était malade, et on le privait de tous les soulagemens qui auraient pu adoucir sa longue captivité. Erik aimait la musique et la lecture, on lui enleva sa guitare, ses livres et même sa bible. Les secours de la religion lui furent refusés pendant plusieurs mois. Il existe encore des lettres de lui, qui, à defaut d'encre et de plume, sont écrites avec une cheville de bois, et du charbon broyé dans de l'eau. Il écrivait quelquefois à Jean, en se plaignant amèrement de sa misère. "Je ne peux jamais croire" — lui mandait-il dans une de ces lettres, — "que tant "de dûreté soit ordonnée par un frère; aucun jour ne se passe sans "qu'on me fasse subir une nouvelle vexation; quelque criminel que je "sois, ne serais-je point assez puni? Je supplie donc mon frère de "me fair savoir ce qu'il exige de moi. Je promets tout ce qui n'est "pas contraire à la loi divine, à mon honnneur, et aux intérêts de mes "enfans. Le monde est assez grand: la haîne entre des parens peut "s'appaiser par la distance de lieux, si elle n'est pas déjà adoucie par "la longueur des années". Quelquefois pourtant il fut traité avec plus de douceur; mais comme cela dépendait de l'humanité des gardes, ce traitement ne durait jamais longtemps; car il était ordinairement entouré d'ennemis, qui se croyaient autorisés à le vexer de toutes manières. C'est ainsi qu'un jour d'hiver, le farouche Olof Stenbock

s'élanca

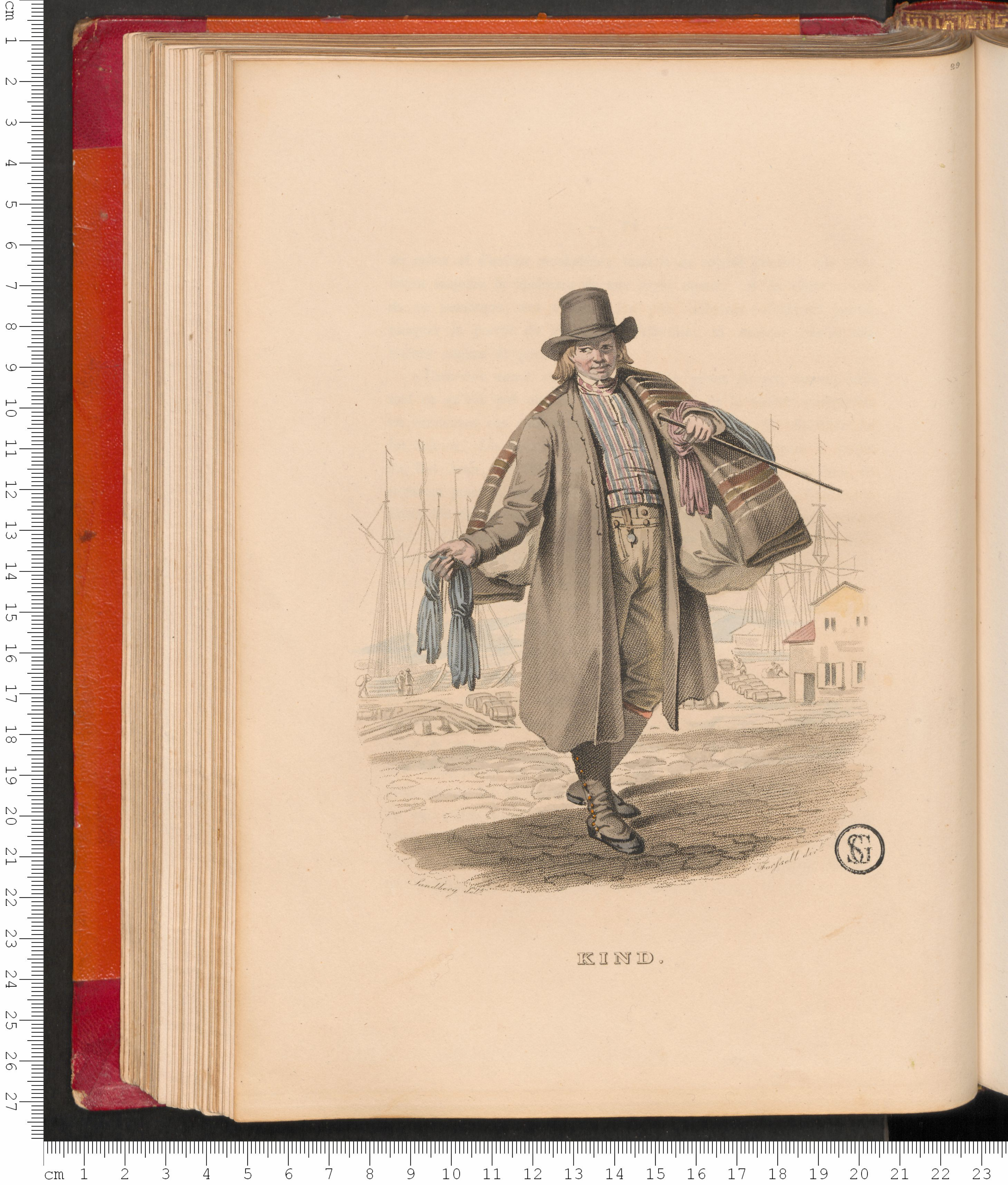
s'élanca sur lui et lui arracha ses habits pour le faire geler de froid. Lorsque Erik voulut les reprendre de force, Stenbock en fureur saisit un fusil et tira sur lui. La balle lui traversa le bras, et il tomba nageant dans son sang. Il resta dans cet état plusieurs heures sans secours. Un emprisonnement léger fut toute la punition que Jean imposa à Stenbock pour cette action cruelle.

Pendant les huit longues années de son emprisonnement, Erik ne jouit que d'une seule consolation, d'une seule réjouissance; ce fut lorsque de temps à autre, on lui permettait de recevoir la visite de son épouse chérie et de ses enfans. A leur entrée, la prison lui semblait s'éclaircir; il oubliait ses chaînes et ses souffrances. Catherine, fille d'un garde de la porte, n'avait que treize ans lorsque le Roi la vit pour la première fois. Elle était alors assise sur l'escalier du château, un panier au bras et vendait des noix. Sa beauté l'enchanta; il la prit à la Cour et la fit élever auprès de sa soeur la princesse Elisabeth. En grandissant elle se fit à cette tournure et à ces manières nobles qui conviennent à l'épouse d'un prince, sans cependant perdre la grâce naive et l'air d'innocence qu'elle avait reçus de la nature. Elle les conserva sur le trône et pendant toute sa vie, consacrée aux vertus chrétiennes. Catherine seul savait adoucir les sombres emportemens d'Erik, et par le pouvoir qu'elle avait sur son coeur, elle parvint à le détourner de bien des entreprises funestes. Malheureusement elle ne put les prévenir toutes. L'empîre étonnant qu'elle exercait sur lui, donna lieu au soupçon superstitieux du siècle, qu'elle avoit ensorcelé son époux par un philtre amoureux. Malgré qu'elle ne se mêlât jamais des affaires d'état, Göran Pehrson, le conseiller et le mauvais génie d'Erik, craignant la trop grande influence de cette épouse vertueuse sur le Roi, chercha à la perdre, en l'accusant de

ce crîme et d'autres sembables; mais il ne reussit jamais; elle conserva toujours la tendresse de son royal époux. A la chûte même de ce monarque, ses ennemis les plus acharnés n'osèrent jamais attaquer la pureté du coeur de Catherine, ni exercer contre elle aucune espèce de persécution.

Catherine aurait volontiers partagé la prison de son époux; mais tout ce qu'elle put obtenir, fut la permission de le visiter quelquefois en emmenant ses enfans avec elle. Plus tard, son fils Gustave lui fut enlevé. Un de ses amis, ayant découvert et prévenu le projet du Roi Jean, de lui faire ôter la vie, le fit transporter hors du royaume pour le soustraire aux persécutions ultérieures de l'oncle. Deux fils étaient morts en bas âge. Il ne lui restait donc qu'une fille, à l'éducation de laquelle elle consacra le reste de sa vie. Elle mourut en 1612 à Ljuxala en Finlande dans un âge très-avancé, regrettée pour sa bienfaisance et ses autres vertus.

En 1573 elle vit son époux pour la dernière fois. On l'avait alors transporté de Gripsholm à Westerås. Catherine avec sa fille habitaient une chambre au dessous de la nouvelle prison d'Erik, quand tout d'un coup on les fait sortir du château, sans que le malheureux prisonnier en eut le moindre soupçon. Habitué à causer avec elle par une fenêtre, il continua longtemps à l'appeler, et quand il n'eut point de réponse, il se plaignit amèrement, tantôt de la dureté de son frère, tantôt de l'infidélité de son épouse, selon que son esprit soupçonneux lui fit envisager ce silence. Personne ne l'instruisit de ce qui s'était passé. Quel raffinement de cruauté que de se jouer ainsi de la sensibilité du plus malheureux des hommes, en ajoutant l'amertume de l'incertitude à la dernière séparation des objets chéris, qui faisaient son seul bonheur sur la terre!!!



KIND.

WESTROGOTHIE.

KIND. PL. 28.

En quittant le tableau touchant des souffrances du malheureux Erik XIV, nous allons passer à un sujet moins grave — une image de notre temps: un Westrogoth parcourant le pays avec sa marchandise. Il arrive le long du quai de Stockholm, où il a du passer la douane, probablement avec un secret sentiment de frayeur. — En présentant son paquet de rubans, son coup-d'oeuil oblique paraît vous demander: "en voulez vous?"

Parmi les sept Härad *) de la Westrogothie qui ont obtenu pour leurs habitans le privilège de parcourir le royaume et de vendre des étoffes et des ustensiles de bois et de fer fabriqués dans le pays, les habitans de Kind, de Redväg et d'Ås présentent le plus grand nombre de marchands ambulans. Il s'élève au delà de mille. Les paysans de ces Härad, de même que ceux de Bollebygden, de Veden, de Gesened et de Mark furent anciennement forcés de chercher à suppléer par leur industrie et leur commerce à la stérilité de leur sol. Du temps de Gustave II Adolphe, les bourgeois des villes portèrent plainte contre ce genre de commerce. Le Roi ordonna qu'ils eussent à s'établir dans quelque ville voisine, ou bien de cesser

---

*) Härad, signifiait anciennement, District habité par cent hommes en état de porter les armes, (Centurie.) Cette dénomination de nos districts est aussi ancienne que nos Saga, et se conserve encore malgré que l'accroissement de la population et les progrès de la civilisation ont changé le sens du mot. L'ancienne charge de Häradshöfding, (Centurion), est aujourd'hui changée en celle de Juge de district.

le commerce. Il nomma en même temps des inspecteurs ou prévôts, pour surveiller à l'exécution de cette ordonnance. Voyant cependant qu'ils continuaient toujours leur genre de trafic, le Roi leur accorda la permission de se bâtir une ville, qui leur donnerait le droit de bourgeoisie et par conséquent les privilèges qui leur étaient contestés par les villes. Telle fut l'origine de Borås en 1622. Plus tard, un grand nombre de ces marchands ambulans s'établirent dans l'ancienne ville de Bogesund, actuellement Ulricehamn. C'est ainsi que s'est formé peu à peu ce corps de marchands-voyageurs, qui, malgré que leur privilège ne leur permet de vendre qu'aux foires et dans leurs villes à boutique ouverte, parcourent aujourd'hui le pays en tout sens.

Pour excuser leur vie vagabonde, on entend toujours ces marchands-paysans se plaindre de la stérilité de leur sol; cependant leur plaintes sont aujourd'hui pour le moins exagérées; des défrichemens, fait dans les derniers temps, en ont considérablement augmenté le produit, et malgré que le soin de l'agriculture soit presque entièrement abandonné aux femmes, le provenu de leur terre suffit actuellement à peu près à leur propre besoin. La partie septentrionale de la Westrogothie produit même au delà de sa propre consommation; mais elle trouve à Borås un débouché sûr pour son superflu.

Toutes les personnes éclairées sont d'accord que ce genre de commerce est nuisible aux moeurs, en repandant le goût du luxe parmi les classes pauvres du peuple. On a essayé aux dernières diètes de l'abolir; mais il s'est toujours présenté tant de difficultés, qu'on n'a pas pu s'y décider.



WÅREND.

I.

SMÅLAND.

VÄREND. PL. 30 et 31.

L'ancien Värend si riche en souvenirs historiques, fait partie de la province de Småland, et se compose des härad de Konga, de Kinnevald, d'Albo, de Uppviddinge et de Norrviddinge situés au sud-ouest du canton de Kronoberg. Le nom de Värend dérive du mot Vära, Värja défendre; parce que anciennement ces härad formaient le boulevard de la Suède et comme toutes les invasions, pendant les premiers siècles, se firent de ce côté, les habitans étaient toujours forcés de se tenir sur le qui-vive et prêts à se défendre. Nos antiquaires placent plusieurs Båvallaslag *) dans ces environs. Ce fut selon toute probabilité sur Bråvallahed **), dans le district de Värend, paroisse de Lekaryd, que ce combat sanglant se livra, où l'armée du Roi de Danemark fut totalement défaite par les femmes de Småland ***). Nous allons citer ce qu'en rapportent nos anciennes chroniques. A une époque très reculée, une partie de Småland fut gouvernée par un vaillant capitaine nommé Alle. Un jour, il avait quitté le pays à la tête de tous les hommes en état

*) Bråvalla, ancien mot composé de Bra, rapide, et de Val, cadavre, signifie champ de bataille; Bråvallaslag, bataille meurtrière.

**) Bråvallahed, plaines de Bråvalla.

***) Tous nos anciens historiens, Jean Magnus, Messenius, et Verelius sont d'accord à cet égard. Dahlberg, dans son Svecia antiqua et hodierna, et Sjöborg, dans ses recueils archéologiques, nous ont donné des dessins de ce lieu si remarquable dans nos traditions antiques.

de porter les armes, pour faire une expedition vers l'est. Son voisin perfide, TAXE, capitaine Danois, voyant que le pays se trouvait sans défense, rassemble une armée formidable et commence à dévaster les frontières. Ne trouvant nulle part de résistance, il avance dans le pays et finit par se camper sur Bråvallahed. L'épouvante s'empare de tous les esprits; les vieillards, les femmes et les enfans se réfugient dans les bois et dans les montagnes. Alors se présente une jeune femme nommée Blända, une amazone digne de ces temps héroïques et forme le projet hardi de venger la perfidie de ces dévastateurs barbares. Elle envoya des BUDKAFLE *) pour engager toutes les jeunes femmes des environs, à se reunir à elle dans un endroit sûr et caché qu'elle leur indiqua, et d'apporter avec elles des armes, des vivres, et sourtout toutes les boissons fortes qu'elles pourraient trouver. Bientôt Blenda vit son armée d'amazones rassemblée. Elle choisit quelques unes des plus hardies et des plus belles et se rend, entourée de cette garde, auprès du capitaine Danois. Après lui avoir représenté combien il était peu honorable d'attaquer des femmes sans défense, elle l'invita à prendre paisiblement possession du pays, de laisser ses braves se choisir des épouses parmi les femmes et les filles, qui, abandonnées par leurs maris et leurs prétendus, partis pour une expedition lointaine et hazardeuse, n'avaient guère d'espoir de les voir revenir. En même temps, elle engagea toute l'armée de prendre part à un banquet qu'elle leur ferait préparer. Taxe accepta l'invitation de ces jolies filles sans soupçonner le piège. Blända fait alors servir toutes les provisions qu'elle avait ramassées et l'on commença un repas magnifique. Le camp de Taxe se change en une

---

*) BUDKAFLE, bâton ou gourdin dont on se servait autrefois en guise d'avis ou de signal, en le faisant passer de maison en maison, pour assembler le peuple.

orgie, les soldats jetent leurs épées de côté pour s'occuper des cornes à boire. A force de vider ces gobelets gothiques, l'hydromel fait son effet, et les guerriers ennivrés finissent par s'endormir. Alors toutes les femmes, favorisées par l'obscurité de la nuit, quittent leur embuscade, et conduites par Blenda, elles fondent sur l'ennemi et commencent un carnage épouvantable. Le chef danois et la plus grande partie de ses soldats sont massacrés, souvent par leurs propres épées que les femmes leur avoient enlevées. Seulement un très petit nombre fut assez heureux de se sauver par la fuite, pour porter la nouvelle de leur défaite dans leur pays. Blända célébra cette victoire, suivant l'usage du temps, par des fêtes et des sacrifices sanglans; puis elle partagea les depouilles avec ses braves compagnes d'armes, qui retournèrent chacune chez elle et à leurs occupations domestiques.

Telle est la narration que nous ont transmise nos anciens historiens des exploits de l'héroïne de la Småland, et de l'origine de la dénomination de Värend.

Cependant leurs chroniques manquant souvent d'exactitude, on pourrait peut-être considérer ce récit comme une fable, ou comme une épisode tirée de l'histoire des Amazones orientales, si l'évènement n'était pas confirmé, d'abord, par plusieurs monumens qui existent, puis, par diverses dénominations significatives des lieux où la bataille des amazones s'est livrée, et enfin, par le privilège dont jouissent les femmes de ces cinq härad depuis des temps immémoriaux, de partager la succession de leurs parens à portion égale avec leurs frères, tandis que dans tout le reste de la Suède, la loi n'adjuge qu'une demi-part à la femme paysanne. Cette faveur distinguée parait singulièrement vérifier le récit de nos chroniques; car on ne peut guère supposer qu'un avantage si éminent aurait été accordé

dans les siècles héroïques aux femmes d'un petit canton, sans qu'elles se fussent distinguées par quelque action de valeur éclatante. Les fiancées de Värend conservent encore de nos jours le droit de se faire précéder par des tambours et par d'autres honneurs militaires, quand elles se rendent à l'église pour recevoir la bénédiction nuptiale. Lorsque la loi ecclésiastique de 1686 défendit cet usage, Charles XI en fit une exception expresse en faveur de ce district. Un certain goût militaire se prononce même dans le costume des descendantes de nos amazones, et nous voyons la fière fille de Värend porter sa ceinture d'écarlate, qu'elle nomme écharpe, en glorieux souvenir de cette action héroïque de ses ancêtres, dont elle sait parfaitement relater les particularités.

Parmi toutes les traditions qui ont été conservées dans le pays, on raconte que les femmes du härad voisin, Njudring, également appelées par Blenda pour seconder son entreprise téméraire, s'étaient bien présentées; mais qu'épouvantées du danger, elles étaient de suite retournées chez elles, et qu'en punition, elles furent condamnées à payer un impôt annuel. Cet impôt fut effectivement levé sur les femmes de Njudring jusqu'au milieu du dernier siècle, sous la dénomination de Springskatten, impot de fuite.

Les deux planches réprésentent l'ancien costume de Värend. Quoique les femmes ne l'aient point quitté totalement, elles ne le portent qu'aux jours de grande solennité. Ce costume passe en héritage, de manière que la petite-fille porte le jour de son mariage le même habit que portait sa grand-mère au sien.

Pl. 30. Värend I. Une femme habillée pour monter à cheval; les chemins étant, dans plusieurs endroits, difficiles à passer dans ce district, elles choisissent volontiers cette manière de voyager. Une

camisole



WÅREND.

II.

camisole de drap noir bordée de lisérés de velours, et par dessus un manteau de la même étoffe que la camisole, doublé en rouge, couvre sa riche parure.

Pl. 31. Värend II. Jeune femme parée de son grand costume d'été. Elle semble raconter à un paysan les hauts-faits de ses ancètres. Un mouchoir blanc, de toile très-fine, compose sa coëffure. Pour obtenir le cercle applati que forme cette coëffure derrière la tête, elle place un morceau de carton coupé en rond, au milieu du mouchoir, avant de se l'attacher. Sa chemise est artistement cousue, et les manches larges en sont plissées transversalement tout le long du bras. Une longue et forte chaîne, ayant à l'un de ses bouts un énorme cure-oreille et à l'autre une espèce de crochet, le tout en argent, lui sert en même temps de collier. Quelquefois elle passe une seconde chaîne du même métal, également massive, plusieurs fois autour du cou pour y attacher une grande croix en vermeil. Son joli corset d'écarlate, orné de lisérés de velours noir et de gros boutons en argent travaillés à jour, la distingue parmi toutes nos paysannes. L'écharpe d'écarlate, dont les deux bouts chamarrés de galons, lui descendent jusqu'aux genoux, est cependant le principal ornement de son costume. Pardessus cette écharpe, elle porte une ceinture, composée de plusieurs plaques en vermeil ciselé, liées ensemble par des chaînes d'argent. De l'agraffe de la ceinture il descend un chaînon, ayant au bout une boule de la grandeur d'une balle de fusil, également en argent. Son tablier bleu est remarquable par la belle broderie d'un travail extrêmement en relief, et par la richesse des galons d'argent qui entourent chaque carré de ce charmant ouvrage. Des bas rouges et des moules en cuir noir, avec de hauts talons, couverts de maroquin rouge, terminent la mise élégante

de la fille de Vărend. — Le costume des hommes ne diffère pas de celui des autres districts de Småland. Le paysan que nous voyons sur cette planche, porte leur ancien habillement de dimanche. Aujourd'hui, ils ont échangé le justaucorps contre la jaquette de l'habitant de Blekinge. Dans le lointain on voit une petite partie des landes de Bråvalla et quelques-uns de ces monumens qui couvrent ce champ si remarquable dans nos traditions.

CHÂTEAU DE CALMAR.

Pl. 32.

Parmi tous nos monumens historiques, ce château occupe une des premières places. Son origine n'est pas connue avec exactitude. Nos vieilles traditions en font quelquefois mention, mais leur récits étant toujours peu exacts, nous passerons de suite aux faits historiques qui constateront suffisamment et l'antiquité et l'importance du château de Calmar.

Des documens authentiques nous rapportent que le Roi Magnus Ladulås y célébra les cérémonies de son mariage, en 1276 avec la noble Hedvige de Holstein. L'éclat qui environnait les noces Royales du moyen âge, ne laisse point de doute que ce château ne fût, déjà dans ce temps, un des plus vastes en Suède. Trente-quatre années plus tard, Birger, fils et successeur de Magnus, fut forcé de céder le château de Calmar aux Ducs Erik et Waldemar, ses frères, qui le choisirent pour leur résidence. La chronique nous



Forssell del.t & Sculp.t

CHÂTEAU DE CALMAR.

dit "qu'ils y tenaient un cour brillante et magnifique." En 1337 et les années suivantes, Le Roi Magnus Eriksson, successeur de Birger, en fit réparer les fortifications et les mettre dans un état de défense formidable. En l'année 1348 le château de Calmar, de même que la ville et une partie du district, furent donnés en hypothèque avec droit d'en percevoir les revenus de la couronne, au duc Henry de Holstein pour le remboursement de ses frais de voyage en Russie, où il avait suivi le Roi. Le Duc résidait par intervalles au château jusqu'en 1364, où il vendit son hypothèque à Bo Jonsson Grip, grand-chancelier du royaume. Pendant les vingt-six années du gouvernement faible d'Albrecht de Meklenbourg, l'histoire ne cite point de fait mémorable qui se rapporte directement au château de Calmar; mais nous arrivons maintenant à l'époque où ce château, depuis longtemps distingué dans les fastes de la monarchie Suédoise, devint célèbre dans les annales de tout le Nord.

Marguerite, Reine de Danemark et de Norvège, secondée par la victoire, venait de réunir en 1388 à ses deux couronnes, celle de la Suède. Joignant à un génie vaste une politique profonde, elle découvrit bientôt la difficulté pour une seule personne de gouverner trois nations, divisées par leurs loix, leurs caractères et leurs intérêts. Elle conçût donc le projet hardi, de refondre pour toujours ces trois couronnes en une seule et le succès répondit à ses veux. L'union des trois royaumes, connue dans l'histoirc sous la dénomination de L'union de Calmar, fut conclue et signée en 1397 dans la grande salle du château, par les députés de Danemark de la Norvège et de la Suède. En même temps Erik de Poméranie, arrière-neveu de Marguerite fut désigné pour son successeur, et la même année, couronné par l'archévêque d'Upsal dans la cathédrale de Calmar. Après avoir fait la tournée, que faisaient anciennement nos Rois à leur

avènement à la couronne, il fixa sa cour au château de Calmar, qu'il habita pendant trois années consécutives.

Marguerite maintint l'ordre et la tranquillité pendant tout le temps qu'elle régna. Mais les bases de l'édifice politique qu'elle avoit éléves, n'étaient pas assez solides pour résister au choc des passions, sous un monarque moins habile. A peine Erik était parvenu au pouvoir, à la mort de la Reine, que le mécontement et les divisions se manifestèrent, la confiance disparut et les troubles éclatèrent pour ne plus cesser pendant une longue suite d'années; et le traité d'union, tantôt supprimé tantôt repris, au lieu de devenir une source bienfaisante de prospérité et de grandeur, devint un gouffre épouvantable de désordres, d'anarchie et de calamités.

Il serait trop long de citer ici tous les événemens qui se rapportent au château de Calmar pendant ce siècle malheureux. Situé sur les limites de la Suède et du Danemark, et fortifié selon toutes les règles du temps, cette place frontière fut regardée comme la clef du royaume; c'était donc autour de ses remparts que se décidait ordinairement le sort de toute la Suède. Prise et reprise, tantôt par les Rois de l'union, tantôt par Charles VIII et les Sture que les Suédois avaient investis de l'autorité suprême, son sol fut presque continuellement inondé du sang de ces mêmes peuples, que Marguerite avait cru réunir pour toujours.

L'union de Calmar avait duré au-dela d'un siècle, lorsque Christiern II monta sur le trône de Danemark et de la Norvège. Aucun des Rois, successeurs de Marguerite, n'avait su réunir les intérêts des trois nations qu'ils étaient appelés à gouverner. Christiern, meprisant l'honneur, la probité, la justice et la religion, ajouta des crimes aux erreurs et aux fautes de ses prédécesseurs. La valeur et

les talens de Gustave Erikson Wasa mirent enfin un terme aux discordes, aux meurtres, et aux calamités qu'avait fait naître ce fameux pacte politique du nord. Echappé du Danemark, où la trahison de Christiern l'avait emmené prisonnier, il trouva un asile à Lybeck, et les magistrats de cette république, appréciant ses qualités supérieures, lui accordèrent plus tard un petit vaisseau pour passer en Suède. Gustave debarqua au cap de Stensö près de Calmar, le 31 mai 1520. Pendant la nuit, il se rendit secrètement dans la ville, et de là il reussit à pénétrer dans le château, malgré que cette place-forte fut étroitement bloquée par la flotte Danoise. Anna Bielke, veuve de Johan Månsson de l'ancienne famille Natt och Dag, y avait le commandement après la mort de son mari. Elle reçut le noble fugitif avec bienveillance et lui promit tout l'appui dont elle pouvait disposer; mais en même temps elle l'instruisit des progrès de Christiern, et du peu d'espoir qui lui restait de soutenir long-temps le siège. Le lendemain, Gustave parla aux bourgeois de la ville, il les exhorta à s'opposer avec vigueur à l'asservissement dont ils étaient menacés; il conjura la garnison du château de continuer ses efforts pour sauver ce dernier asile de l'indépendance Suédoise; mais son éloquence fut sans succès. Persuadé alors, qu'un plus long séjour en ces lieux serait inutile aux grands projets dont il s'occupait, le jeune Wasa quitta la ville pour se rendre au nord, où il espéra de trouver les esprits plus disposés à embrasser la cause de la liberté contre la tyrannie. Peu de jours après Calmar succomba aux efforts du fier et vaillant Norby, qui en prit possession pour le Roi de Danemark. De nombreux exploits avaient déjà illustré le nom de Gustave, avant qu'il pût reprendre cette forteresse importante. Elle céda enfin à ses armes victorieuses vers l'été de 1523.

Plusieurs combats sanglans se sont livrés sous les remparts du château de Calmar. Le plus opiniâtre eut lieu en 1611, lorsque le Roi de Danemark Christian IV chercha à l'enlever par un attaque imprévue.

Charles IX, suivi de son valeureux fils Gustave Adolphe, vola au secours de la place; mais après un combat meurtrier, il fut forcé de se retirer. Cependant le Roi de Danemark ayant payé cette victoire de l'élite de son armée, aurait probablement été forcé de renoncer au fruit de son succès, si la trahison du commandant Somes ne lui eut bientôt livré la forteresse. Ce fut alors que Charles, oubliant son âge et ses infirmités, envoya au Roi de Danemark un cartel de défi, conçu dans les termes les plus énergiques. Christian rejetta le défi, et repondit par des sarcasmes amers, qui doivent étonner de la part d'un guerrier victorieux et d'un Monarque connu d'ailleurs par la noblesse de son caractère. Gustave Adolphe ayant succédé à son père, mort peu de temps après la malheureuse bataille de Calmar, racheta cette forteresse à la paix de 1613, pour une somme très considérable.

Nos anciens Rois ont presque tous donné leurs soins à perfectionner les fortifications du château de Calmar. Ses hauts remparts, ses doubles fossés avec leurs pont-levis et leurs bastions, prouvent, malgré leur dépérissement actuel, combien cette place de guerre a du être redoutable à un ennemi qui cherchait à pénétrer dans le pays. Mais on s'était moins occupé de l'embellissement du château. Formé par la réunion de plusieurs bâtimens, dont les murs épais étaient percés sans symétrie de petites croisées, son extérieur présentait toutes les irrégularités d'une citadelle du moyen âge. Les appartemens, à l'exception de la grande salle de l'union, de la chapelle et de quelques autres pièces, présentaient un aspect de nudité et de

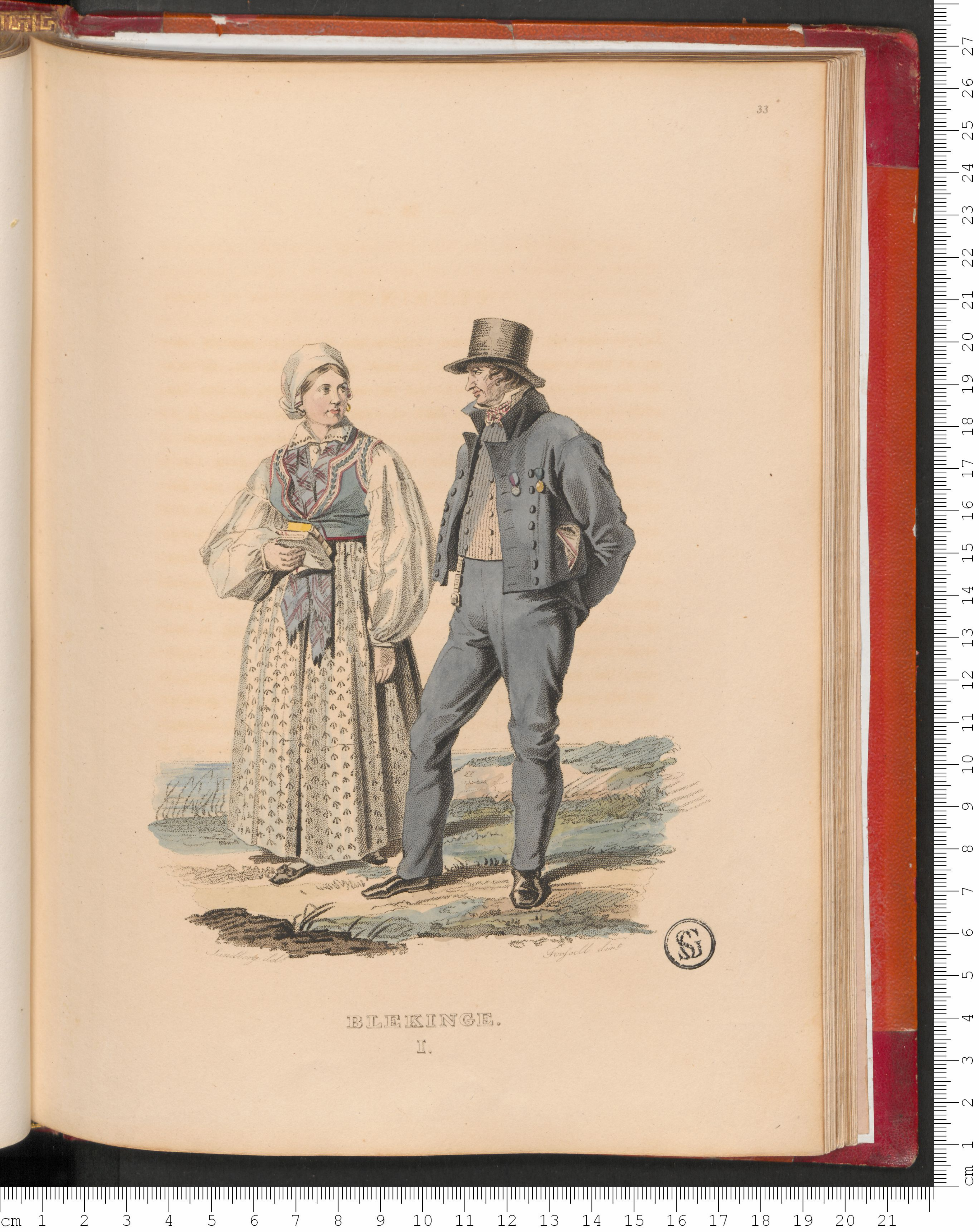
dégradation, lorsque en 1558, Erik XIV, investi du duché de Småland, vint l'habiter. Ce prince, ami des arts et artiste lui même, fit embellir un nombre de pièces où l'on voit parmi les restes des décorations, ses armes et d'autres ornemens sculptés de sa propre main. Jean III, frère et successeur d'Erik, ordonna plus tard une restauration génerale de ce vieux château. Il fit hausser les pièces basses pour les rendre toutes égales en hauteur; il fit aligner les croisées et leur donner la forme et des proportions plus analogues aux progrès qu'avait faits l'architecture dans d'autres pays. Il ordonna l'élévation de la belle fontaine, ainsi que de plusieurs portails et d'autres ornemens, qui, quoique mutilés, attestent le goût de ce Roi pour les arts. Le château souffrit beaucoup pendant l'occupation des Danois depuis l'année 1611 jusqu'en 1613. Gustave Adolphe en étant rédevenu maître à la paix de Knäred, empêcha du moins qu'il ne dépérit davantage. Pendant la minorité de la fille de ce grand Monarque, la régence ne négligea point ce vieux fort, et Christine devenue Reine, continua de lui consacrer une sollicitude active. Les victoires de Charles X ayant réuni la province de Blekinge à la Suède, Calmar cessa d'être place-frontière, et ses fortifications tombèrent en ruine. En 1730 l'antique mobilier du château fut vendu à l'encan; les décorations de la salle de l'union partagèrent le même sort, et le trône de Marguerite rapporta à ce gouvernement économe la valeur d'un couple de francs. Aujourd'hui, ce vaste monument de notre gloire et de nos calamités sert de prison pour la détention des criminels.

BLEKINGE.

Les habitans de cette province où la nature abonde en beautés riantes et pittoresques, se divisent en trois classes distinctes, differentes de caractère et de moeurs. Le paysan de la côte et des îles, porte l'empreinte de la vie dure et avantureuse du marin. Il vit et s'habille plus mal que les autres, et ne recherche pas autant la propreté dans sa demeure. Les habitans du milieu de cette étroite province composent la classe proprement dite: des paysans de Blekinge. L'agilité et la hardiesse sont les principaux traits de leur caractère, et parfois même on peut les accuser de dureté. Ils sont ordinairement gais et causeurs. Leur taille est svelte et élancée, leur figure est blonde et bienveillante; on en trouve même de fort belles, surtout parmi les femmes. Dans leur demeure, ils recherchent la propreté. Ceux qui habitent le côté des forêts vers le Småland, composent la troisième classe. Ils ressemblent beaucoup à leurs voisins les Smålandais, tant sous le rapport de la physionomie que du caractère, ce qui fait supposer qu'ils descendent d'émigrés venus de cette province.

Le premier des trois dessins répresentans des paysans de Blekinge, Pl. 33. Blekinge I, fait voir un paysan et une femme de la paroisse de Jemjö, Östra härad. Cette partie du pays est une des plus belles, non-seulement de Blekinge, mais de toute la Suède. La partie de l'ouest qui touche à la Scanie, est moins riche en beaux sites. Le costume du paysan de Jemjö, qui ressemble beaucoup au léger habillement du marin, est également porté par tous les hommes du district de l'est. La paysanne avec laquelle il cause, est une

femme



BLEKINGE.

I.



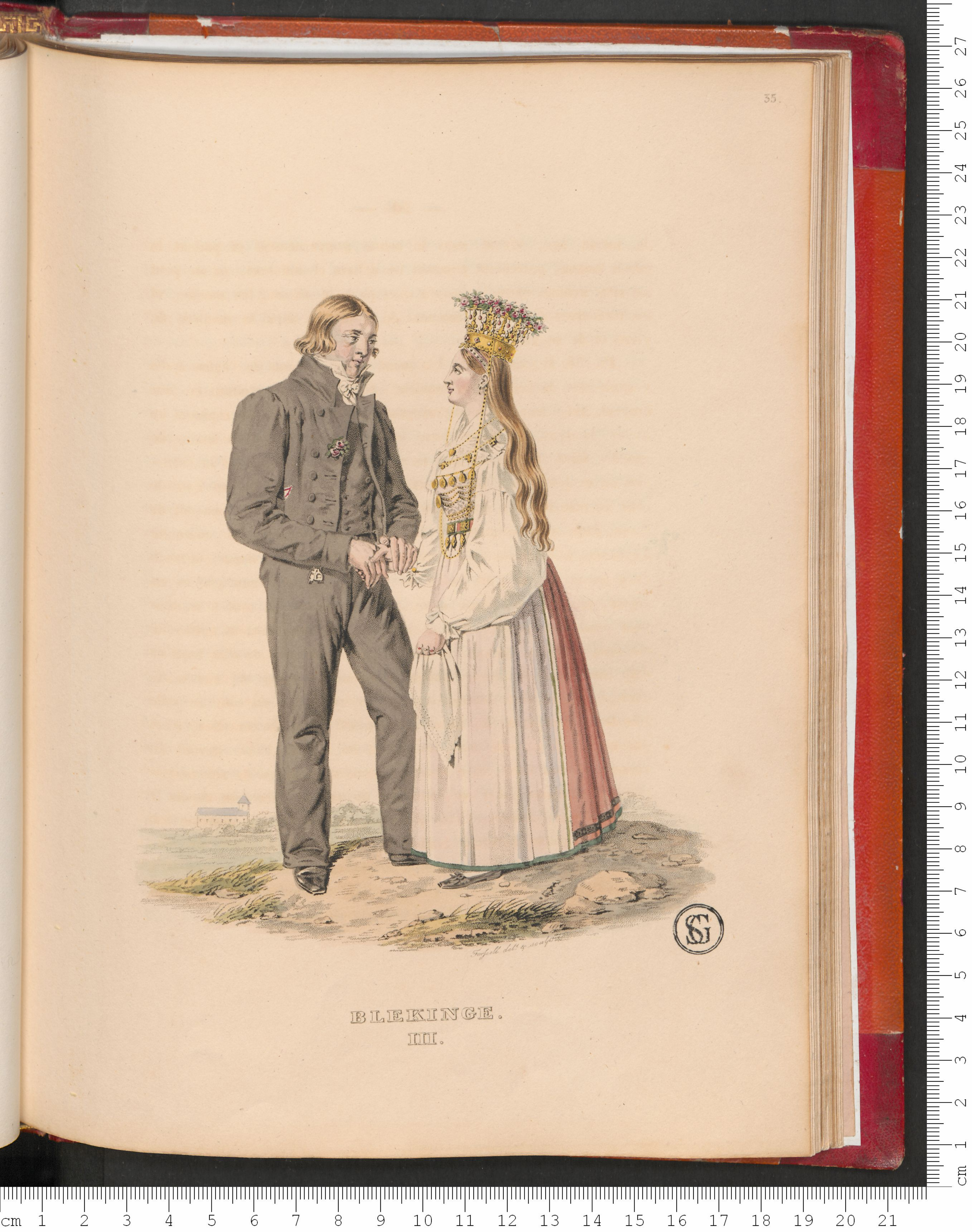
BLEKINGE.
II.

femme mariée. On le voit à la coëffure qui en Blekinge, de même que dans plusieurs autres provinces, distingue la femme mariée de la fille. Cette coëffure est faite d'un fichu blanc soigneusement plissé. Pour en obtenir la forme, on y met un carton rond, couvert d'écarlate, afin que le fond rouge paraisse à travers la coëffure. Les femmes mariées ont seules le droit de porter des bagues; même les fiancées n'en portent pas avant la publication du premier ban. Les filles s'en dédommagent par d'autres colifichets, tels que des colliers de perles, des chaînes, des épingles de pierres fines etc.

Pl. 34. Blekinge II, représente une de ces jeunes filles. Elle est des environs de Runneby, et passe le pont près de la fameuse cascade du même nom. Le petit corset élégant, ordinairement de soie noire ou de velours, garni de galons d'argent ou de rubans blancs, est serré en bas, de manière à bien dessiner une taille mince et à hausser la gorge. Sa coëffure, le Walken, est seulement porté par les jeunes filles, aux occassions très-solennelles. Elle doit donc faire partie du cortège d'une noce, ou bien faire l'office de marraine. Le Walken se compose d'une bande de carton large, couverte d'écarlate, ornée de fleurs artificielles et bordée d'un liséré d'argent. Il s'attache aux cheveux avec des rubans également bordés d'argent. Le costume des filles de Blekinge se ressemble dans presque toute la province. Elles laissent habituellement leurs cheveux flotter autour des épaules, après les avoir tressé d'abord pour qu'ils se conservent en ondulation, si toutefois ils ne sont pas naturellement bouclés. Quelques rubans entrelacés avec les cheveux achèvent leur coëffure, et de jolis souliers complètent leur gracieux habillement. Quel contraste remarquable, si l'on compare le costume de la jeune paysanne de Mora à celui de la fille de Runneby! Toutes les deux à peu près

du même âge, vivant sous le même gouvernement et parlant la même langue, présentent pourtant un dehors si différent, qu'on peut les citer comme exemple jusqu'à quel point le climat, les moeurs, et les ressources d'un pays, amènent de différence dans la manière de vivre et de se vêtir.

Pl. 35. Blekinge III. Un jeune couple revenu de l'église après y avoir reçu la bénédiction nuptiale. Ils paraissent, pendant ce jour bruyant, avoir trouvé un instant pour se dire combien ils espèrent un avenir heureux. L'homme est vêtu de son costume ordinaire de grandes fêtes. Il est de drap noir. Les seuls marques de la solennité de ce jour, sont la cravatte blanche de mousseline au lieu de celle de soie bigarrée dont il se sert ordinairement, et le bouquet de fleurs dans sa boutonnière. La jeune mariée porte la couronne d'épousée, étincellante de pierreries, et ornée en haut d'une guirlande de roses et en bas d'un feston de cyprès. Une longue chaîne en argent, attachée aux deux cotés de la couronne, lui sert à la soutenir pendant la danse. Ses cheveux flottent naturellement autour de ses épaules. Son costume de noce se compose du reste d'un habit de drap rouge dont le corsage est serré autour du corps et sans manches, lesquelles sont réprésentées par celles de sa chemise de toile très fine. Son collet de batiste, brodé et garni de dentelles, n'est pas moins élégant que ceux des dames de la ville. Le devant du corsage de son habit est couvert de blondes, doublées de soie rouge-pâle. Des chaînes d'or de différentes façons, se succèdent depuis le col jusqu'à la ceinture. Cette pièce importante de son costume est faite d'une bande d'écarlate bordée de soie verte, et ornée de plusieurs plaques de vermeil. Son joli tablier de levantine rose-pâle à bords verts, ses bas fins de coton, et ses souliers de marroquin noir complètent la parure d'une fiancée riche de Blekinge.



BLEKINGE.
III.

Nous avons déjà remarqué que les paysans de cette province aiment la propreté dans leurs demeures. Malheureusement la construction moderne de leurs maisons en rend l'habitation moins saine que celle des maisons construites à l'ancienne manière, où la toiture servait de plafond à l'intérieur. On rencontre encore quelquefois de ces maisons, appelés Ryggåsa-stugor. Le côté interieur du toit est revêtu de planches soigneusement rabotées. Du côté méridional, près du faîtage, on a pratiqué une lucarne pour faire sortir la fumée. Aux jours de fête on lave le dedans du toit comme le plancher, ce qui finit par lui donner un vernis jaunâtre par suite de la fumée qui s'y attache continuellement. Les pièces d'habitation de ces maisons sont toutes très élevées, au lieu que celles des maisons qu'on construit aujourd'hui, nommées Loft-stugor, sont basses et étroites. De petites fenêtres, presque toujours clouées, ne peuvent servir à renouveller l'air si nécessaire à la santé, ni même à faire passer la fumée produite par une cheminée souvent mal construite, ou bien, par l'usage de brûler des torches de bois sec en guise de chandelles. La fumée n'a donc d'autre sortie que par la porte, qu'on n'ouvre pourtant guère que pour y passer soi-même. Il est certain que cet air malfaisant qu'aspirent les paysans dans leurs pièces modernes, contribue beaucoup à rendre les maladies épidémiques parmi eux, bien plus fréquentes et plus dangeureuses de nos jours qu'anciennement.

L'ancien usage de couvrir les murs d'étoffes blanches dans les occasions solennelles est encore conservé en Blekinge. Ces espèces de tapis sont ordinairement mobiles, comme les tapisseries des Seigneurs du moyen âge et que l'on pouvait transporter d'un château à un autre. Le paysan d'ici détache aussi les siennes deux fois par an, pour les faire blanchir. Un autre usage des nobles du moyen âge, de garnir les bancs de coussins mobiles aux solennités, se trouve

de même conservé dans cette province, et l'on y voit des espèces de chaises élevées, placées dans l'endroit principal de la chambre, où l'on entasse tous ces coussins, appelés Höjene, jusqu'à ce qu'on s'en serve de nouveau. Les Höjene sont ordinairement petits et carrés, ressemblant à nos coussins de coin de canapé. Ils sont ornés de différentes façons, selon les moyens du propriétaire.

Les fêtes de Noël, solennité la plus chère aux peuples Scandinaves, se célébrent içi dans toute leur splendeur. Des jeux, des veillées et des parties de plaisir de plusieurs espèces varient pendant toute la durée de ces fêtes. On danse sur la paille, les jeunes filles s'amusent à en jeter des brins au plafond, et autant qui s'attachent aux poutres ou dans les fentes du plafond, autant de garçons d'honneur viendront orner leur cortège de noce. Le jour de Noël, après le service divin, les hommes, se depèchent d'atteler leurs chevaux, le premier qui arrive au village sera le premier à moissonner. C'est ainsi que plusieurs coutumes superstitieuses rappèlent encore l'intention des anciennes fêtes de Noël époque où l'on faisait des offrandes pour favoriser la récolte de l'année à venir. L'ornement principal d'une table de Noël bien servie, mérite encore d'être cité, à cause de son arrangement bizarre. Il se compose de trois ou quatre gros pains ronds, posés l'un sur l'autre et couronnés d'un beau fromage, orné de pommes tout autour. Ce monceaux sert de piédestal à un flambeau à bras, qu'on allume lorsque la famille s'assemble pour le banquet de la veille de Noël. Le piédestal reste intact jusqu'au jour des Rois; alors on l'enlève et le garde jusqu'au fauchage, où l'on le distribue parmi les faucheurs pour les encourager au travail.

Pour compléter l'apperçû des moeurs et usages des habitans de cette province, nous allons donner la description des cérémonies d'une noce, telles qu'elles y sont observées parmi les paysans aisés.

Le dimanche de très-bonne heure, les hommes invités d'assister à la solennité en qualité de Brudmän, Ecuyers de noce, s'assemblent dans la cour de la maison du fiancé. Ils sont tous à cheval et très bien montés. Après avoir terminé sa toilette, le futur monte aussi son cheval, paré de festons de bluets et de bouquets de fleurs. Alors l'Orateur, personnage important dans ces sortes de solennités, suivi de quatre musiciens, commence le cortège. Après eux parait le fiancé, ayant de chaque côté un cavalier d'honneur, choisis parmi ses plus proches parens. Ensuite viennent deux à deux tous les Brudmän au nombre d'environ cinquante, en grande partie armés de fusils et de pistolets. Un fourgon chargé de vivres et de boissons termine ce cortège, qui se dirige vers la maison de l'épousée. Sur la route on trouve de distance en distance, des arcs de triomphe élévés par les amis des fiancés, et ornés de festons de fleurs et de rubans. A chacun de ces arcs le cortège s'arrète pour se rafraîchir. On salue d'abord le monde qui s'y est assemblé, par des décharges d'armes à feu; les spectateurs répondent par des hourras, après quoi les Brudmän les régalent de punch et d'au-de-vie. Arrivé à une certaine distance de la maison nuptiale, on fait halte et le fiancé dépêche quatre hommes faisant fonction de hérauts, pour annoncer à sa fiancée l'approche du cortège. En attendant, tous les autres conviés se sont réunis dans la maison nuptiale, les femmes en apportant chacune son contingent pour le banquet. L'épousée est parée de son costume de noce. A l'arrivée des quatre hérauts, deux proches parens de la fiancée sortent pour demander ce qui les amène, ils répondent qu'un cavalier avec sa troupe s'est arrêté dans la forêt voisine, et demande s'il peut espérer d'être bien reçu lui et son monde. A la seconde question, combien ils sont, les hérauts disent: trois cents et peut-être

plus, alors on leur dit d'être les bien venus, quand même ils seraient sept fois ce nombre, et pour le leur témoigner, on présente à chacun d'eux, un gobelet d'argent rempli de bière forte. Les hérauts retournent à leur troupe les gobelets à la main, et peu de temps après, tout le cortège fait son entré solennel dans la maison nuptiale, au son de la musique et au bruit des décharges des armes à feu. La jeune épousée, brillante d'or et de pierreries, les reçoit dans la pièce principale de la maison. La bénédiction nuptiale étant donnée par le prêtre aux nouveaux mariés, et après un long discours prononcé par l'Orateur, le banquet commence. Il est rondement servi; le punch et l'eau-de-vie n'y manquent pas. Après le banquet commence la danse, qui dure jusqu'à minuit passé. A la dernière polonaise, il s'élève une lutte entre les jeunes filles et les femmes mariées, les premières pour retenir encore quelque temps la fiancée dans leur cercle, les autres pour l'arracher d'entre leurs mains, ce qui leur réussit bientôt. Pendant ce temps, la même lutte a lieu entre les jeunes gens et les hommes mariés, pour retenir et pour enlever le fiancé. Ce jeu fini, on commence à déshabiller les jeunes époux; la mariée est servie par les cavaliers d'honneur et son marié par les filles de noce. L'atourneuse de l'épousée surveille à ce que tout se passe avec décence. Bientôt on voit la nouvelle épouse dépouillée de ses ornemens et de ses habits, en corset et en robe de dessous légère, et le jeune mari, privé de son habit et de son gilet, se précipiter dans la chambre nuptiale, où ils sont suivis par tous les assistans, portant chacun une chandelle allumée. Le lendemain, les convives sont réveillés par la mariée, qui, revêtue de ses habits journaliers, vaque aux soins du ménage. On danse, mange, boit et s'amuse encore pendant toute la journée. Au souper, la mariée reparaît dans son costume de noce, et après un nouveau discours de l'Orateur on procède à la donation



BRÖMSEBRO.

des présens, usage accompagné à peu près des mêmes cérémonies qu'en Dalécarlie. Les fêtes d'une noce continuent ordinairement jusqu'au jeudi ou au vendredi; alors on se sépare, et grâce à la civilisation de nos jours, sans avoir commis des désordres trop graves pendant ces bacchanales *).

BRÖMSEBRO.

Pl. 36.

A la célèbre entrevue de Danaholm, tenue en 954, entre les Rois de Suède, de Danemark et de Norvège, les limites de chacun de ces trois pays furent fixées au détriment de la Suède, qui dut céder la province de Blekinge au Roi de Danemark. On fit poser six pierres de démarcation pour indiquer les frontières. Le supplément aux an-

*) On ne voit plus de ces traits de brutalité sanglante, qui caracterisèrent autrefois l'habitant de Blekinge, appelé par la vieille chronique: "le plus terrible des pirates de la Baltique." Cependant, encore au milieu du dernier siècle, leurs banquets étaient tellement orageux, que la femme qui accompagnait son mari, prenait en secret des linceuils avec elle, pour en être fournie en cas qu'il serait tué dans quelque querelle. La moindre insulte était vengée en Ceignant le ceinturon, combat singulier, qui consistait en ce que les adversaires se faisaient attacher ensemble par leurs ceintures, pour être dans l'impossibilité de se separer pendant le combat. Après avoir tiré leurs couteaux, ils se demandaient "combien de fer froid peux tu endurer?" et ils marquaient avec le pouce la longueur de la pointe dont ils convénaient de faire usage. Cette espèce de duel se terminait ordinairement par la mort, au moins d'un des combattans. Les paysans de Blekinge prirent aussi une part active aux éffrayables cruautés des chenapans, pendant les guerres entre Charles XI et le Dannemark.

ciennes loix de Westrogothie les cite toutes, en nommant celle qui séparait le Småland du Blekinge, BRIMSESTEN. L'on a cru retrouver cette borne sur un îlot dans la petite rivière de BRÖMSEBÄCK, non loin de son embouchure dans la baltique, près de BRÖMS. Effectivement on y remarque au milieu d'un cercle de petites pierres, deux plus grandes en forme de tabourets, qui, selon la tradition, ont servi de sièges aux Rois du Nord pendant qu'ils discutèrent en personne les intérêts de leurs états.

Parmi la quantité d'entrevues qui ont eu lieu à Brömsebro et le nombre de traités de paix conclus à cette ancienne frontière de la Suède, l'entrevue de Gustave I et de Christiern III en 1541, et le congrès convoqné en 1645 sous le règne de la Reine Christine, sont les événemens les plus rapprochés de nous qui concourent à rendre Brömsebro célèbre dans nos annales. Persuadés que quelques details de ces faits historiques, et des cérémonies observées aux rencontres de nos anciens Rois et de leurs plénipotentaires, pourront intéresser nos lecteurs, nous en donnerons içi une relation abrégée.

Les différends continuels avec le Danemark au sujet de l'union de Calmar, ayant souvent été sur le point d'éclater en guerre ouverte, rendaient les relations entre les deux nations peu sûres. Pour y remédier le Roi de Danemark proposa une entrevue personelle avec Gustave I. La proposition fut acceptée, et Brömsebro choisi pour le lieu du rendez-vous. Au commencement du printemps 1541, les députés des deux royaumes se réunirent à la ferme de Grisebäck près de Bröms, pour convenir des points à discuter et pour travailler aux préliminaires. Ces négociations durèrent tout l'été. Quand elles furent enfin terminées, l'entrevue fut fixée au 15 Septembre. Gustave partit le 14 de Calmar avec 20 bâtimens et arriva vers le

soir

soir au lieu de l'entrevue. L'amiral Erik Fleming avait fait construire une grande salle, et plusieurs autres maisons commodes et richement ornées, pour recevoir le Roi et sa suite. Le Roi de Danemark, escorté d'une nombreuse garde, arriva le lendemain par terre. Il était suivi de ses principaux conseillers. Après avoir fait dresser des tentes sur le côté danois, vis-a-vis le camp suédois, il expédia un envoyé à Gustave pour prier "que sa Majesté voulût bien "ne pas se trouver trop gêné de passer l'eau et venir le trouver" par la raison qu'il manquait de bateaux nécessaires pour traverser la petite rivière qui menait au camp suédois. Gustave y ayant consenti, plusieurs seigneurs danois se présentèrent en ôtage, et il se fit conduire sur le territoire danois. Dans cette occassion il arriva que le connetable Lars Siggeson Sparre, voulant aider le Roi à sortir du bateau, glissa sur la planche d'abordage, et tomba dans l'eau, sans cependant entraîner le Roi dans sa chute. Il fut de suite retiré, mais malgré cela, on regarda cet événement, comme de mauvaise augure pour l'entrevue. Christiern vint au-devant de Gustave, et après l'avoir embrassé, il lui dit: "Soyez le bien venu Monsieur "mon frère et beau-frère;" puis ils passèrent ensemble au camp danois en se donnant réciproquement de vifs témoignages d'amitié. Après s'être assis devant la tente de Christiern, ils entamèrent un entretien qui dura environ une heure. On ne connaît point tous les sujets qu'ils y discutèrent; mais on sait que Christiern découvrit à Gustave une conspiration tramée en Suède, ayant pour but de le détrôner. La révolte de Dacke qui éclata peu de temps après, prouve que Christiern avait dit vrai. L'entretien terminé, ils se levèrent et burent à leurs santés réciproques. Gustave invita Christiern à venir visiter son camp; mais il refusa. Ils prirent alors congé l'un de l'autre, et Gustave retourna à Brömsebro.

Le résultat de cette entrevue ne fut que des protestations d'amitié réciproques, et l'engagement de se secourir mutuellement en cas que les circonstances l'exigeraient. La question principale: la remise de l'île de Gottland, fut différée.

Le traité de paix signé à Brömsebro fut pour la Suède d'une toute autre importance. Il fut le fruit des victoires remportées sur les Danois par Torstenson sur terre et par Wrangel sur mer. Les provinces de Jemtland et de Herjedalen, et les îles de Gottland et d'Oesel furent alors cédées à la Suède. Les plénipotentiaires suédois et danois se rendirent à Bröms au mois de février de l'année 1645 et après quelques travaux préliminaires, ils se rencontrèrent sur le pont de Bröms, au son des trompettes. Après les discours d'ouverture et d'autres cérémonies d'usage, on vérifia les pleins-pouvoirs des députés, se souhaita réciproquement bonne chance pour les travaux importans qu'on allait entreprendre, et après des salutations amicales, on se sépara. Les Danois retournerènt à Christianople et les Suédois au presbytère de Söderåkra en Småland, à un mille et demi de Bröms. Dans ces deux endroits, on continua à travailler aux clauses du traité jusqu'au commencement du mois d'août. Le 13 de ce mois les ambassadeurs eurent une nouvelle entrevue sur le pont de Bröms, accompagnée des mêmes cérémonies qu'à leurs première rencontre, pour signer les conditions du traité, après quoi ils se séparèrent.



C. Forssell del.t & sculp.t

WILLANDS HÅRAD.

SCANIE.

WILLANDS HÄRAD.

Pl. 37.

Avant de commencer la description des différentes parties de cette province dont le tableau doit terminer l'ouvrage que nous nous sommes proposés de publier, nous donnerons un apperçu général du pays et de ses habîtans.

A des époques reculées, la Scanie formait un pays marécageux, parsemé de forêts de sapin qui donnèrent asile aux bœufs sauvages et à d'autres animaux que l'on n'y trouve plus depuis longtemps, mais dont on rencontre encore, en fouillant la terre, les ossemens fossiles et parfois aussi des racines de sapin. Cette province fut de tous les pays de la Suède le premier habité. Nos vieilles chroniques en vantent la culture, poussée à un degré remarquable long-temps même avant l'introduction du christianisme. La population brave et jalouse de sa liberté, était nombreuse pendant que la presqu'île de Jutlande était déserte et l'Allemagne étoit encore couverte d'épaisses forêts. Les Scaniens se rendirent à plusieurs reprises indépendans de la domination danoise et se maintinrent long-temps avec succès contre cette puissance. Au huitième siècle, Skanör et Lund étaient des villes de commerce considérables. Helsingborg était dans ce temps un fameux repaire de Wikingar (Pirates).

La fertilité du sol, et les avantages de la pêche attirèrent en Scanie des colons des pays voisins. Sa situation ouverte contribua

à favoriser des invasions d'émigrés, qui tantôt se lièrent entre eux pacifiquement, tantôt se disputèrent le terrain dans des combats sanglans. De là vient cette différence de mœurs, d'usages et même de complexion physique, qu'on remarque encore de nos jours, entre les habitans de presque tous les Härad de la Scanie. On peut cependant les classer dans trois grandes tribus. La première se compose des Härad du nord, le long de la frontière de Småland, parmi lesquelles se trouvent Willand à l'ouest et Åsbo à l'est. Les habitans de ces Härad, à haute taille et à l'œil vif, annoncent par leur tournure et leur manières, des hommes adroits, agiles et entreprenans. Les habitans du côté de nord de Helsingborg appartiennent de même à cette tribu. Ils se distinguent par leur bel extérieur et leurs manières agréables. Leur costume se rapproche de celui de Blekinge. Nous ajouterons encore les habitans de Göinge à la première tribu, malgré que leur caractère plus rude, leur complexion plus robuste et même leur dialecte les distingue, et des habitans des Härad du nord et de ceux des environs de Helsingborg. Il paraît qu'ils sont des descendans des aborigènes de la Scanie, refoulés vers des contrées plus sauvages dans leurs luttes continuelles contre les invasions des peuples émigrés.

La seconde tribu, appelée par les autres Scaniens Slä-bon *) habite les plaines autour de Lund jusqu'à Ystad à l'est, et passe Landskrona au nord. Le caractère distinctif de cette tribu est l'indolence et la lenteur. Leurs traits de visage sont larges et grossiers et leur taille est courte et ramassée. Leur patois est aux deux tiers mêlé de mots danois. Ils présentent enfin en tout un contraste par-

fait

*) Habitant du pays plat.

fait avec les précédens jusque dans la manière de se vêtir, qui a quelque chose de lourd et de gêné.

La troisième tribu habite la partie sud-est de la Scanie et la côte aux environs de Cimbrishamn. Leurs figures maigres, angulaires et pâles contrastent singulièrement avec celles des autres scaniens. Ils ont en général la chevelure foncée. Leur costume, leur manière de vivre et leur mœurs indiquent une peuplade de pêcheurs ou de marins venus de la côte, qui s'est ensuite répandue dans cette partie du pays. On trouve ici un nombre considérable de monumens de la plus haute antiquité, comme des grottes de monceaux de pierres et autres, parmi lesquels le monument célebre appelé KEVIKSKA MONUMENTET mérite surtout d'être cité.

Plus loin, nous aurons l'occasion de développer davantage cette esquisse du pays et de ses habitans, et nous passerons à l'explication de la PL. 37, WILLANDS HÄRAD.

Le paysan et la paysanne de Willand y sont représentés dans leur costume de fête. Leurs habits sont faits de drap noir. La coëffure de la femme dite KLUTEN *), se distingue par la manière de la plisser et de la mettre. Leur principal luxe consiste en linge. Le trousseau d'une jeune fille à marier n'exige pas moins de 50 chemises et autant de Kluten. — Le caractère agile et entreprenant des habitans de ce Härad est en quelque sorte terni par l'orgueil et la rudesse. — Ils recherchent plus la propreté dans leurs habitations que les autres

*) KLUTEN, un mouchoir blanc de toile très-fine ou de mousseline, souvent bordé de dentelles. Toutes les femmes mariées en Scanie s'en coëffent; mais la manière de le plisser et de le mettre varie dans les différens Härad. Il faut beaucoup de soin et d'adresse pour bien arranger cette coëffure, au point même, que dans chaque village il y a une coëffeuse de profession pour servir ses voisines.

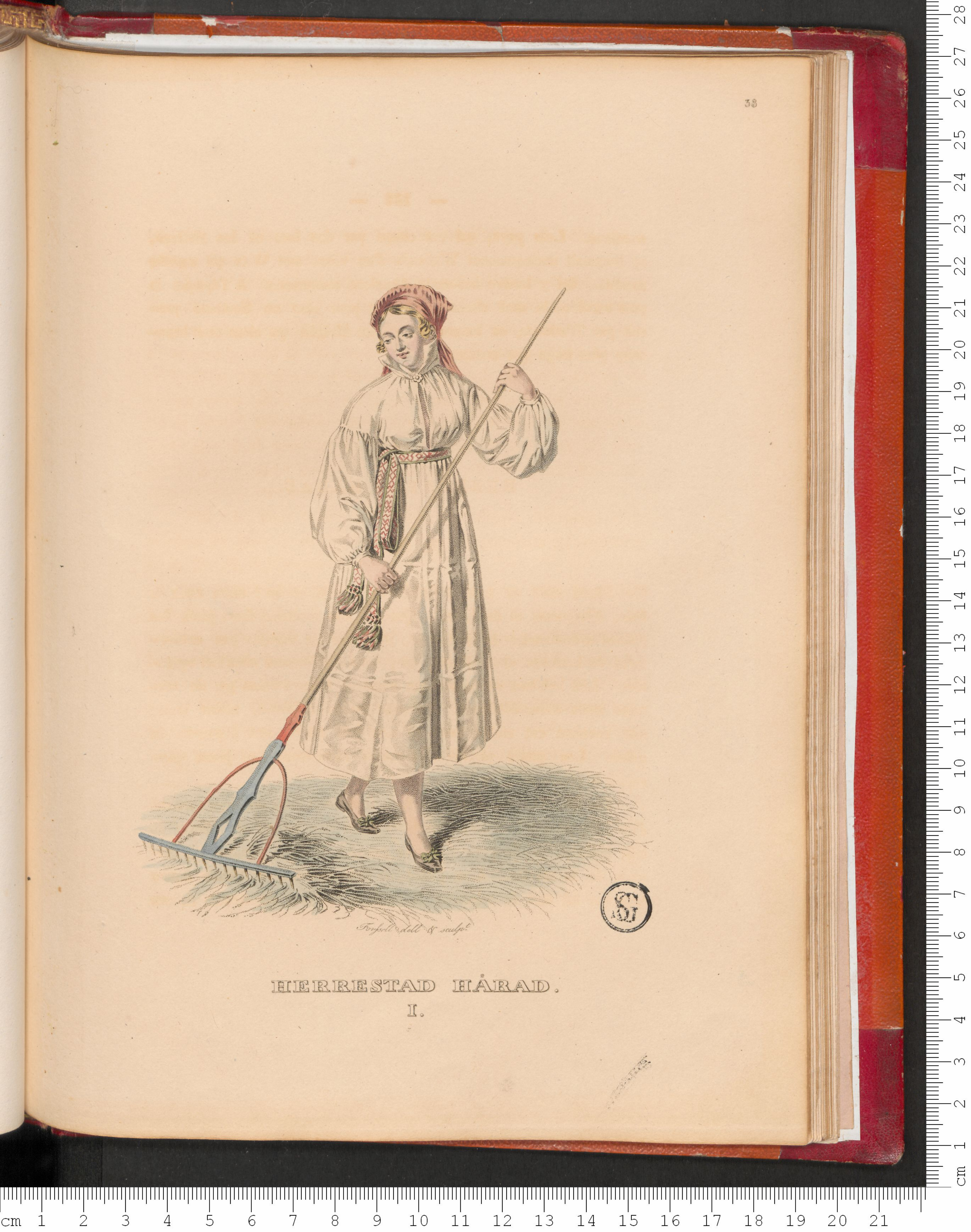
scaniens. Leur pays, qui est coupé par des lacs et des rivières, se nommait anciennement Wätlanda d'un vieux mot Wät qui signifie mouillé. On y trouve beaucoup d'anciens monumens. A l'époque la plus reculée, le seul chemin praticable pour aller en Småland passait par Wätlanda, en longeant la rivière Helgån qui alors était beaucoup plus large que maintenant.

HERRESTAD HÄRAD.

Pl. 38—41.

Ce Härad situé au nord d'Ystad, se trouve enclavé entre ceux de Färs, d'Ingelstad et de Ljunit. Quoique son territoire fasse partie des plaines méridionales de la Scanie, Herrestad ne manque pas entièrement de hauteurs ni de forêts; on y trouve même des sites fort agréables. Les habitans se distinguent aussi de leurs voisins par de certains traits caractéristiques. Ils sont moins indolens, moins lents, leur costume est moins lourd et non pas entièrement dépourvu de grâce. Les quatre planches suivantes montreront une jeune paysanne à quatre époques différentes de sa vie.

Pl. 38. Herrestad Härad I, la représente dans son léger costume d'été, appelé Höste-särken, consistant en une espèce de blouse de toile blanche, qu'elle porte dans les grandes chaleurs pendant les travaux de la récolte. Une bande de laine tricotée et nouée autour du corps lui sert de ceinture; la coëffure est faite de tresses de ses

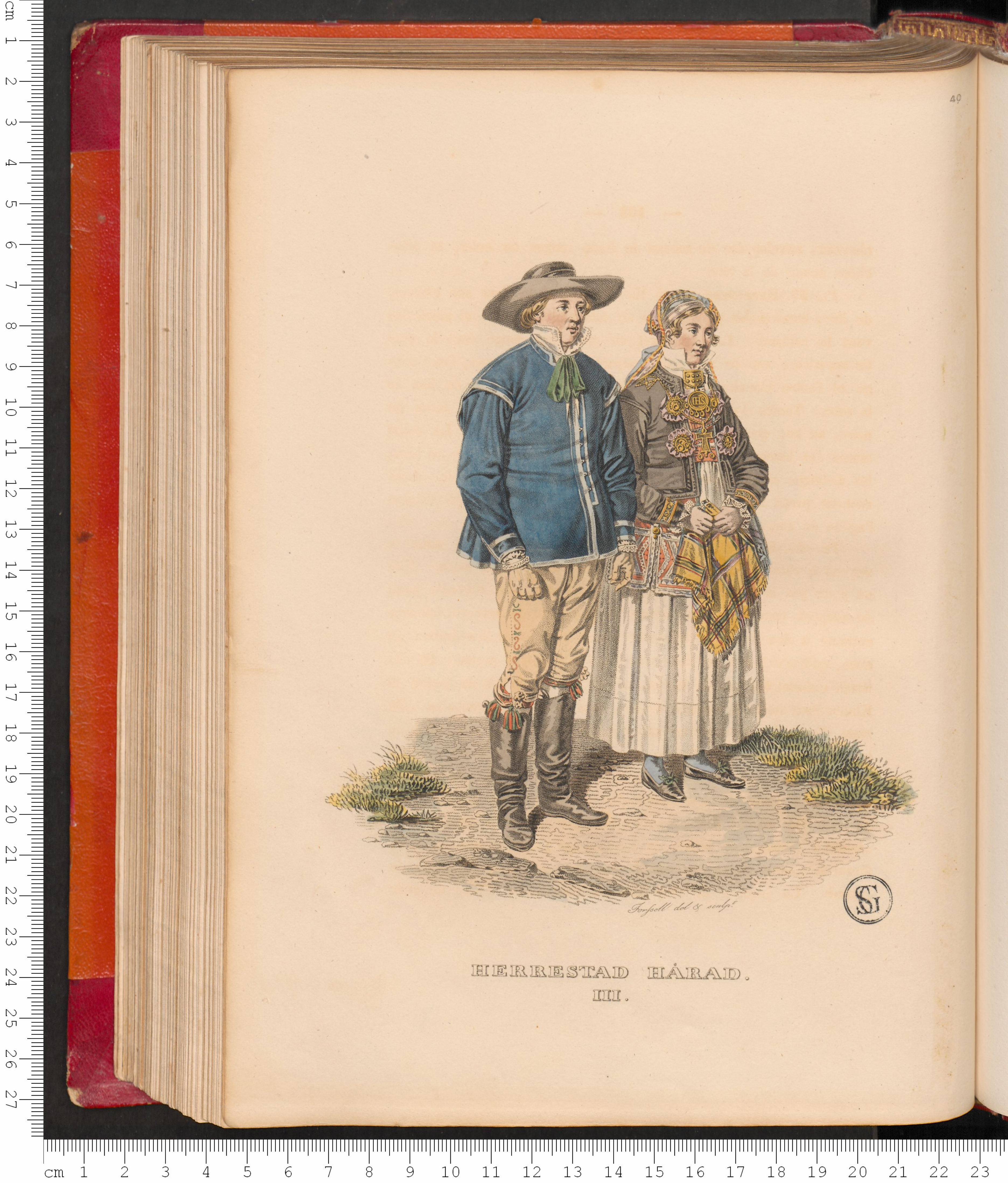


HERRESTAD HÅRAD.
I.



HERRESTAD HÅRAD.

II.



HERRESTAD HÅRAD.
III.

cheveux, enveloppées de rubans de laine rouges ou noirs, et attachées autour de la tête.

Pl. 39. Herrestad härad II. On la voit ici dans son costume de fête, remarquable par le fichu de soie plié en quatre et placé devant la poitrine. Le jupon est de gros drap rouge dont la partie supérieure est de marroquin, séparée en deux pièces, l'une rouge et l'autre blanche. Le bord de la chemise se voit au bas de la robe. Toutes les femmes des plaines portent des bas bleus ou noirs, au lieu que les hommes se servent de bas blancs. Le collet monté des hommes, entouré de dentelles et fortement passé au bleu, les distingue singulièrement des autres paysans de la Suède. Leur costume paraît au reste calculé pour faciliter les travaux qui exigent l'agilité du corps.

Pl. 40. Herrestad Härad III. Dans cette planche nous la voyons à côté de son futur, parée de son costume de noce. Elle ne porte pas la couronne de fiancée; mais que cela n'éveille point de soupçon quant à son innocence; la raison en est que cet honneur entraîne à des dépenses tellement exorbitantes pour les festins de noce, qu'il n'y à que les filles riches qui puissent la porter. Si elle aurait enfreint les lois de la chasteté, elle serait obligée de mettre le Kluten dont nous la verrons coëffée dans la planche prochaine. Du reste, l'ensemble du costume est représenté au grand complet avec tous les ornemens et colifichets en vermeil qu'une ancienne coutume regarde comme indispensables à la solennité d'une noce. Sa coëffure est faite de rubans de soie brodés d'or et d'argent, au lieu de ceux de laine dont elle se sert ordinairement. Sa ceinture d'écarlate ressemble à l'écharpe de la fille de Värend, qui paraît encore lui avoir fourni le modèle de sa camisole de drap noir, entourée de liserés de velours. La jaquette de drap bleu du fiancé, ne diffère de celle

qu'il porte ordinairement, que par les rubans de taffetas dont elle est bordée.

Pl. 41. Herrestad Härad IV. Ici la jeune épouse est représentée au porche, qu'on appelle le dépôt des armes, à l'entrée de l'église, au sein de laquelle elle attend d'être réiutégrée après ses couches, conformément à une ancienne coutume chrétienne. Des cannes et des bâtons occupent maintenant la place où l'on déposait autrefois les armes, lorsqu'en vertu de la loi ecclésiastique, il n'était permis à personne d'entrer armé à l'église. Cette pièce sert en même temps pour y garder le brancard funéraire. La jeune femme est coëffée du Kluten qu'on arrange ici d'une façon très-singulière. Son manteau n'est qu'un jupon, dont le corset de taffetas est tourné de manière qu'il en fait le collet.

Les mœurs et les usages des habitans du pays plat de la Scanie diffèrent considérablement des autres parties de la Suède. On accuse en général les hommes de lenteur et de paresse, et les femmes de manquer d'ordre et d'être malpropres dans leurs habitations. Les maisons dans ces contrées sont généralement construites en moitié charpente et moitié mortier. On se sert souvent d'argile au lieu de bois pour les planchers. La cuisine et la brasserie sont établies dans le vestibule, de telle sorte, que la cheminée se trouve toujours en face de la porte d'entrée. A l'intérieur on voit une grande table de bois, fixée le long du mur et soutenue par des pieds massifs. Le grand poêle quarré de fer fondu est placé de manière que le côté ou se trouve l'ouverture pour l'allumer entre dans la cheminée de la cuisine, afin que la fumée puisse y sortir. Dans un des angles de la salle l'on a ordinairement pratiqué une espèce d'alcôve, où se trouve le lit, haut de trois pieds et grossièrement charpenté.

Les



HERRESTAD HÅRAD.
IV.

Les poules et les oies ont aussi leur coin à part dans cette chambre, et durant les froids de l'hiver on y place encore dans des cages les veaux et les agneaux nouvellement nés. Toutes les anciennes fermes se composent de quatre bâtimens rapprochés l'un de l'autre; le premier est occupé par le fermier, le second par les bêtes de somme, et les deux derniers sont destinés à conserver la récolte. Le grand Linné, dans son voyage en Scanie, donne la description des maisons de la côte orientale de cette province; nous allons la transmettre ici, afin que nos lecteurs puissent juger eux-mêmes des progrès de la culture de ces peuples pendant près d'un siècle. Linné dit: ”Les maisons dans cette contrée ont les plafonds plats et les ”fenêtres au midi. Une grande table de bois occupe presque la lon-”gueur d'un des côtés; le banc qui est placé entre la table et le mur ”s'apelle Frambordsbänken, les autres bancs se nomment d'apres les ”points cardinaux, le banc du midi et le banc du nord. Ces bancs, ”hauts de deux pieds, sont remplis de paille et couverts de longs ”coussins ou de couvertures de laine, sur lesquels les habitans repo-”sent la nuit et s'assièyent le jour. Il est rare de trouver une chaise ”ou un autre lit dans cette chambre. Dans un des coins il y a un ”four que l'on allume journellement pendant l'hiver. La fumée en ”sort par la porte, car il n'y a pas d'autre issue. On répand les ”charbons, provenans du feu, sur le plancher d'argile entre des pier-”res placées près du four. Dans un des coins du côté de la porte, ”sont cloués des rayons de bois pour recevoir les ustensiles de cui-”sine. Au lieu d'assiettes on se sert de planches rabotées de la lon-”gueur de la table, de sorte qu'une de ces planches sert également ”à tous ceux qui occupent le même côté. Toutes les autres pièces ”de la maison manquent de cheminée. Les parquets sont généralement

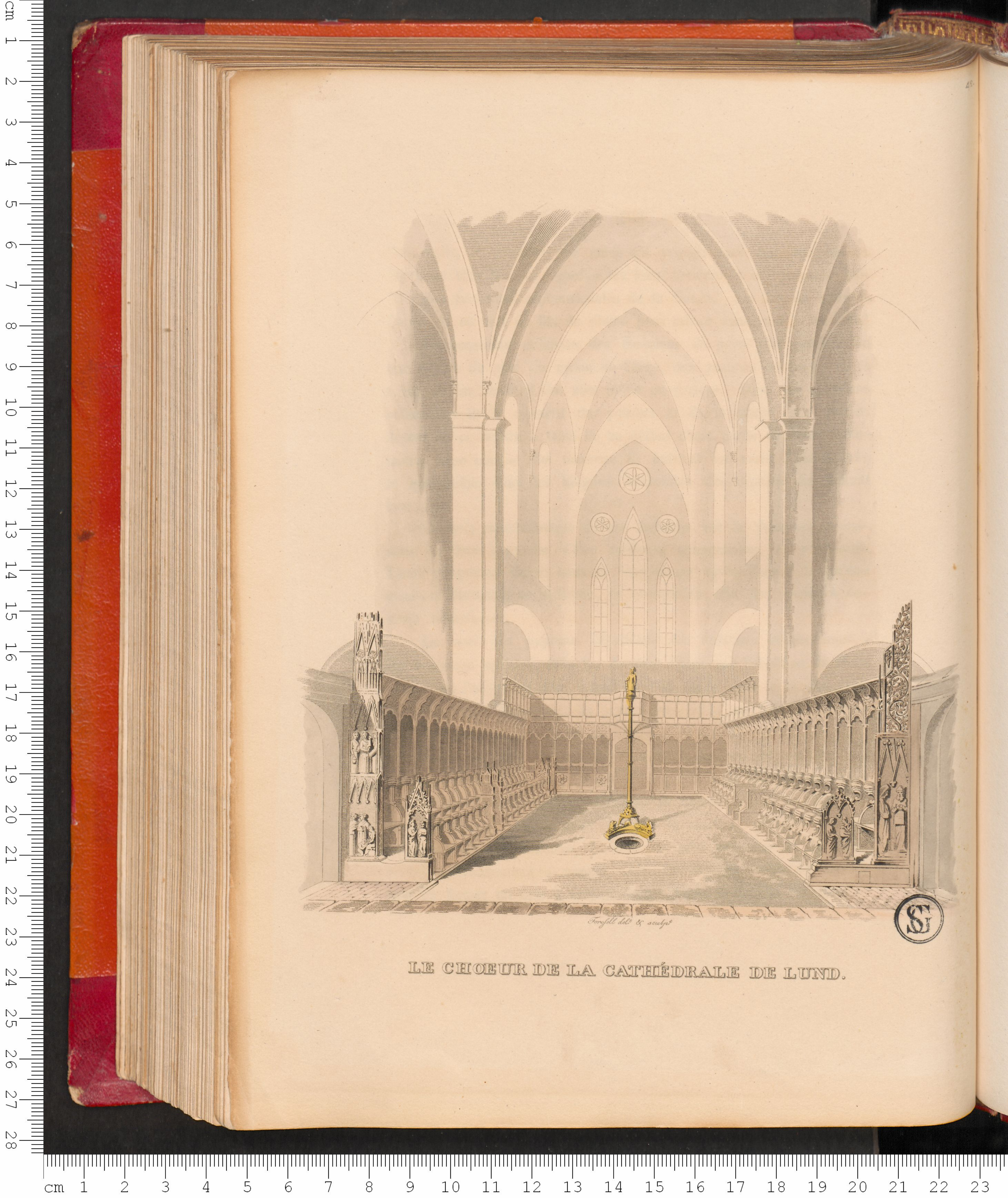
"en argile, de manière que celui qui voyage dans ces contrées en "hiver, a bien lieu de regretter les bons brasiers et les parquets boi-"sés des provinces septentrionales de la Suède. Au lieu de couver-"tures on se sert de lits de plume pour mieux conserver la chaleur."

La nourriture ordinaire des Scaniens du pays plat consiste en une espèce de pâte de gruau de l'orge, des pommes de terre, de la bière, du lard salé et des oies rôties ou fumées. Dans les occasions solennelles ils y ajoutent du poisson et de la soupe aux poules. Avant de se mettre à table ils se défont d'une partie de leurs vêtemens, entre chaque plat nouveau ils boivent un verre d'eau-de-vie, et quelquefois dans les longues intervalles des reprises ils fument leur pipe.

Le trait caractéristique de ces habitans est la douceur; cependant on leur reproche d'être méfians, soupçonneux et vindicatifs. Leur vengeance éclate souvent long-temps après l'injure lorsqu'une occasion favorable se présente, et quelquefois elle les pousse à devenir incendiaires.

Le sort des paysans dépendans des châteaux seigneuriaux a été beaucoup amélioré dans les derniers temps par l'abolition du Horveriet, ou l'obligation d'un travail dont la durée était à la discrétion des seigneurs. Maintenant ils payent leur tribut en blés, à l'exception d'un petit nombre limité de journées de travail.

Parmi les fêtes de ces paysans le Klena-gillet est une des plus curieuses. C'est une espèce d'inauguration de leur maisons neuves pendant la construction. Lorsque la charpente est terminée, la fête commence. Après avoir préparé le mortier, quelques femmes se placent du côté intérieur, d'autres du côté extérieur de la charpente et commencent à remplir tous les espaces vides de mortier pour en former un mur à surface unie. Toute la famille est rassem-



Forssell del.t & sculp.t

LE CHOEUR DE LA CATHÉDRALE DE LUND.

blée, mais les hommes n'y jouent qu'un rôle secondaire. Lorsque les murs de la nouvelle maison sont achevés, le travail fait place aux danses et réjouissances de toutes espèces, et la fête finit par un toast général pour la prospérité du nouveau bâtiment et son propriétaire.

LE CHOEUR DE LA CATHEDRALE DE LUND.

Pl. 42.

Ce chœur peut être compté au petit nombre de monumens précieux, qui, dans notre pays, attestent la beauté des décorations gothiques qui ornèrent l'intérieur des églises du moyen âge.

Parmi ces monumens, la cathédrale d'Upsala a le plus souffert par le zèle aveugle de nos iconoclastes, la cathédrale de Linköping a été plus respectée, mais celle de Lund a été la mieux conservée.

La cathédrale de Lund est une des plus vastes églises en Suède. Elle a 270 pieds de long sur 100 large et 96 de haut. On commença d'en poser les fondemens en l'an 1012 sous le règne du Roi de Danemark Sven Otto. La chapelle souterraine, achevée en l'année 1133, fut solennellement consacrée par l'archevêque Ascar, le premier dans le nord, qui fut revêtu de cette dignité. Les travaux de la construction pour l'achèvement de tout l'édifice durèrent 133 ans, et l'église reçut sa consécration définitive en l'année 1145, en présence de plusieurs princes et évêques. Au-dessus de la chapelle souterraine est situé le grand chœur, qui, par sa grandeur, ayant 100

pieds de long sur 40 de large, forme en quelque sorte une petite église à part. A l'entrée, l'on voit des deux côtés, des figures sculptées en bois représentant S:t Laurent sur son gril, Susanne au bain, un marchand d'indulgences etc. Le chœur est séparé des murs de l'église par une espèce de cloison où l'on voit des bas-reliefs sculptés en bois, représentant des sujets saints, et quelques restes d'anciennes peintures. Au bas de cette cloison il y a une rangée de vieilles chaises gothiques en bois de chêne qui servirent aux moines pendant les siècles catholiques et qui présente un coup-d'œil fort imposant. Ces chaises, exécutées avec une précision et une netteté remarquables, peuvent en un instant se transformer en prie-dieu moyennant la mobilité du siége qui tourne sur un axe.

Au milieu du parquet se trouve une ouverture, pourvue d'un grille de fer qu'on peut ôter et remettre à volonté. L'ouverture traverse la voûte de la chapelle souterraine et lui donne du jour en même temps qu'elle ouvre une communication médiate entre les deux églises. Cette communication donne lieu à des conjectures sur l'usage auquel étaient destinées les chapelles souterraines du moyen âge. Il est vraisemblable que dans ces temps, où la religion catholique était remplie de cérémonies peu convenables, ces chapelles fussent employées à représenter pendant le carème, les scènes de la mort et de la résurrection du Christ. On avait besoin alors, pour en imposer davantage au peuple, de lui montrer plus ostensiblement tout le drame des souffrances et de la mort du Sauveur. Ces scènes finirent toujours par sa résurrection du tombeau, et à cet effet il fallait une chapelle pareille à celle de la cathédrale de Lund pour compléter l'illusion: elle devait donc essentiellement représenter le tombeau de Notre-Seigneur. Celle de Lund a un grand autel et des voûtes

latérales.

latérales. De vieux documens constatent que dans les anciens temps elle composait une paroisse à part de la grande église avec son propre curé et son chapelain.

Près de l'ouverture au parquet du chœur, on voit un piédestal de bronze supporté par des lions et supportant lui-même la statue de S:t Laurent. Ce fut au nom de ce saint, patron de l'église qu'on allait bâtir, que l'on demanda des subsides dans toute la Chrétienté, et que l'Allemagne, l'Angleterre et la France, pays d'ou sortirent les premiers prédicateurs du Nord, s'empressèrent surtout d'accorder.

Au milieu de la division supérieure du chœur se trouve une place particulière, marquée par des dalles, qui servait autrefois de refuge inviolable aux criminels poursuivis par la justice ou par la vengeance. Au reste l'église avait le droit d'accorder un pareil asile (JUS ASYLI) dans tout le rayon de ses dépendances, en vertu de la décision du concile d'Ephèse en l'an 431. La cathédrale possède aussi un tableau d'autel à battans, d'une haute antiquité et un flambeau colossal de bronze, à plusieurs branches et décoré avec les attributs des quatre évangélistes.

Dans une salle particulière, près du grand chœur, on conserve encore quelques reliques, et parmi le nombre, la célèbre chemise de la S:te Vierge. Dans les temps superstitieux on attribuait à cette chemise la propriété miraculeuse de secourir les femmes en couches. Le Roi de Danemark Christiern I l'emprunta en l'année 1468 pour faciliter les couches de son épouse, et l'on conserve encore la lettre qu'il écrivit à ce sujet aux prélats de Lund *).

---

*) Le grand chœur de la cathédrale de Lund n'existe plus dans l'état ou nous l'avons représenté. On a placé l'orgue, qui séparait le chœur et l'église, autre part, et l'on a transféré toutes les antiquités dans la chapelle souterraine — pour agrandir

TORNA HÄRAD.

Pl. 43—46.

Ce Härad, borné au nord par la rivière de Käflinge et au sud par celle de Höje, s'étend à l'est jusqu'à la montagne Romele-Klint, et se compose, si l'on excepte une partie forestière au pied de cette montagne, de toute la grande plaine autour de Lund. On a prétendu que le nom de ce Härad tire son origine de Thor, à cause de la dévotion que l'on rendait à ce dieu à Lund, qui dans les temps payens était un lieu de sacrifices. Cependant quelques antiquaires veulent que ce nom vienne de Thaurn, qui signifie montagne et se rapporterait alors à Romele-Klint. Ce pays, de peu d'étendue, mais divisé en deux parties très-prononcées, semble prouver jusqu'à quel point le caractère de l'homme se forme d'après la nature qui l'environne, car ceux qui habitent les hauteurs vers l'ouest sont vifs et agiles, leur prononciation est brève et leur costume moins lourd que celui de leur voisins de la plaine. Ces derniers sont indolens et paresseux, leur prononciation est traînante; ils n'aiment pas à se fatiguer l'esprit, mais ils sont grands mangeurs; un de leurs repas frugals serait en Dalécarlie un repas de fête. Du reste ils sont soigneux à cacher leur bien-être aux yeux des étrangers par un exté-

l'intérieur de l'église déjà beaucoup trop spacieuse pour la mince population de Lund. On ne voit guère ces précieux restes du moyen âge à leur emplacement actuel, et l'humidité les détruira bientôt; mais n'importe, il faut réformer, il faut du neuf, et faute de mieux, on réforme le seul monument de ce genre, que nos anciens renovateurs avaient respecté.



TORNA HÅRAD.
I.



TORNA HÅRAD.

II.

rieur simple et presque pauvre, et s'ils pouvaient suivre le même système quant à la table, on se douterait au premier abord de l'abondance du pays. Les habitans d'Helsingie et de Norrland sont remarquables par le défaut opposé. Leur ostentation les porte à chercher le luxe et l'élégance dans tout ce qui est extérieur, et quand il arrive un étranger ils le logent de préférence dans la chambre ou ils conservent leurs habits de fête. Le Scanien est méfiant, et s'il cache son bien, c'est dans la crainte d'être trop chargé d'impositions.

Les dessins des quatre planches qui représentent les différens costumes des paysans de cette contrée, sont tous pris dans le voisinage de Lund.

Pl. 43. Torna Härad I. La pose de même que la figure du vieillard expriment le paysan aisé du pays plat de ce Härad. Les grands boutons d'argent de sa veste, le corset de soie verte de la jeune fille et les agraffes d'argent, tout cela indique que c'est leur costume de fête. Celui des femmes est très-disgracieux à cause de la quantité de jupons dont elles s'affublent et qu'elles attachent l'un dessus l'autre, de manière qu'ils cachent enfin toute leur taille. Les hommes ont aussi l'habitude aux jours de fête solennelles, de mettre plusieurs vestes, l'une sur l'autre, qui sont faites de façon que celle de dessous dépasse toujours l'autre un peu en longueur.

Pl. 44. Torna Härad II. Une famille en deuil, ayant assisté à l'enterrement de quelqu'un de leurs plus proches. La femme porte le manteau noir appelé Kåvan, dont elle s'enveloppe la tête de manière à n'en faire paraître qu'un œil. On ne peut voir ses larmes, on entend seulement ses sanglots. Les jeunes filles ne portent pas la Kåvan; le corset, les jupons et le tablier de taffetas, le tout noir, et une coëffure faite d'un mouchoir de toile blanche calandrée, indiquent leur grand deuil. Les hommes l'expriment par un habit de

drap bleu clair avec des boutons noirs jusqu'en bas, au lieu de la veste bleu foncé dont on les voit ordinairement vêtus. Dans les processions tous les hommes portent des bâtons, jusqu'au petits garçons lorsqu'ils en font partie. Dans le cas de décès on observe encore plusieurs usages superstitieux du catholicisme. Ainsi on place une lumière dans la main du moribond, afin que sa vie s'éteigne facilement et l'on met dans la bière une pièce de monnaie et souvent quelque autre objet porté habituellement par le défunt. Lorsqu'une femme enceinte meurt avant le terme, on met dans son cercueil des langes pour son enfant etc.

Pl. 45. Torna Härad III. Deux hommes dans leur costume de travail. Le maître en sabots, les jambes nues et les bras croisés, regarde avec insouciance dans l'air, tandis que son valet est occupé à labourer la terre. La charrue est de celles dont on fait usage actuellement. L'ancienne charrue était bien plus grande et lourde au point qu'on la faisait tirer par quatre à six chevaux, quelquefois par six bœufs et deux chevaux. Mais quoique cette charrue soit incommode, on s'en sert encore de temps en temps, probablement par habitude. L'usage de sabots appartient exclusivement à la Scanie; les habitans de nos autres provinces n'en portent pas. Les Dalécarliens se servent des souliers de peau extrêmement forte, dont la semelle est faite de plusieurs couches d'écorce de bouleau, enclavées entre deux morceaux de gros cuir, et le tout attaché par des clous. Le talon en est très-élevé et s'incline vers le centre du soulier. Dans d'autres provinces on fait également usage de souliers d'écorce de bouleau, mais principalement pour garantir les pieds de blessures en traversant des gués. Les semelles sont alors faites de bandes d'écorce largement nattées afin que l'eau puisse facilement en sortir. Des

bottines



Forsell delt. & sculpt.

TORNA HÅRAD.
III.



Sandberg del. *Forssell sc.*

TORNA HÅRAD.
IV.



WEMMENHÖGS HÅRAD.

bottines fourrées de peaux de renne, est la chaussure ordinaire dans les provinces les plus septentrionales de la Suède.

Pl. 46. Torna Härad IV. Une société de paysans allans à l'église en chariot. Le maître est assis à côté de sa femme, soigneusement affublée, et conduit lui-même ses superbes chevaux. A l'autre bout du chariot nous voyons un jeune paysan dans une position assez incommode, mais il la préfère à la peine de marcher.

WEMMENHÖGS HÄRAD.

Pl. 47.

Ce Härad, limitrophe de celui que nous venons de quitter, se compose de la grande plaine entre les villes de Malmö et d'Ystad. Les habitans de Wemmenhög, quoique généralement robustes, poussent les défauts du paysan scanien, l'indolence et la paresse, à son dernier terme. Ils sont bons cavaliers lorsqu'ils sont bien à cheval, mais la peine d'y arriver fait qu'ils montent rarement, ce qui a donné lieu au dire qu'ils ont peur de la selle. Ceux qui possèdent de la fortune, ou qui sont propriétaires de la terre qu'ils cultivent, sont ordinairement fiers et hautains, et ne se donnent d'autres soucis que de bien soigner leur corps, de sorte que ce pays, le plus fertile de la Suède, ne rapporte guère que la moitié de ce qu'il produirait dans des mains plus laborieuses. L'indolence les porte à garder avec té-

nacité leurs vieux usages et même leurs abus, elle les rend sournois, méfiants, et peu propres à supporter la moindre petite adversité. Lorsqu'on demande au pauvre habitant de Småland des renseignemens sur sa récolte, il commence par remercier la Providence de ce qu'Elle lui en a accordé une bonne en tel ou tel grain, avant de se plaindre de quelque autre qui a manqué, tandis que si l'on adresse la même question au paysan aisé de Scanie, il commence par se plaindre de la partie qui n'a point réussi et ne parle pas de celle qui a été abondante.

Le patois des paysans de Wemmenhög se rapproche plus du Danois que du Suédois. Leur prononciation, extrêmement traînante, varie encore dans presque toutes les communes, de manière que l'habitant de nos autres provinces a beaucoup de peine à les comprendre. Le costume des femmes se ressent du moyen âge. Leur coëffure, quoique composée du Kluten, diffère de celle des autres Scaniennes en ce que la femme de Wemmenhög y ajoute des espêces d'ailes de mousseline fortement empesées, et qu'elle couvre ses cheveux auprès des tempes d'un morceau de taffetas noir plissé de façon qu'on les prend de loin pour des cheveux noirs et bouclés. Dessous son corset de soie, lacé avec une chaîne d'argent, elle porte une camisole de laine tricotée, dont la couleur doit varier avec celle du corset, en sorte que si le corset est vert la camisole doit être bleue, et si le corset est bleu la camisole doit être verte. Les paysannes portent ici comme en général dans tout le pays plat de la Scanie des grelots dorés attachés aux manches de leur camisole, mode qu'elles ont probablement conservé du moyen âge où les personnes distinguées ornèrent leurs habits de grelots. Le bouquet de fleurs enveloppé dans un mouchoir et des gants brodés appartiennent encore au costume complet de la Scanienne de ces environs. Les hommes de



ALLERUM.

Wemmenhög s'habillent plutôt en courriers de la poste qu'en paysans. Leurs pantalons boutonnés du haut en bas et garnis de peau, et leur courte veste ornée de grands boutons d'argent semblent peu convenables au cultivateur, et n'ont point trouvé d'imitateurs dans les Härads voisins.

ALLERUM.

Pl. 48.

La paroisse d'Allerum est située sur les frontières occidentales de la Scanie près de Helsingborg et du Sund qui sépare la Suède du Danemark. Le territoire de cette paroisse et les sites qui l'environnent sont si agrèables et si variés, que ce petit pays mérite d'être nommé le jardin du Royaume. Le climat est tempéré; le marronier, le noyer et le mûrier y ont été naturalisés et donnent d'excellents fruits; le chêne et le hêtre portent leur cime majestueux vers les nues, et pendant les soirées du printemps les bosquets resonnent du chant mélodieux des rossignols. Le sol fertile produit des grains et des légumes de toutes espèces, et la verdure des prairies est des plus riches que l'on puisse voir.

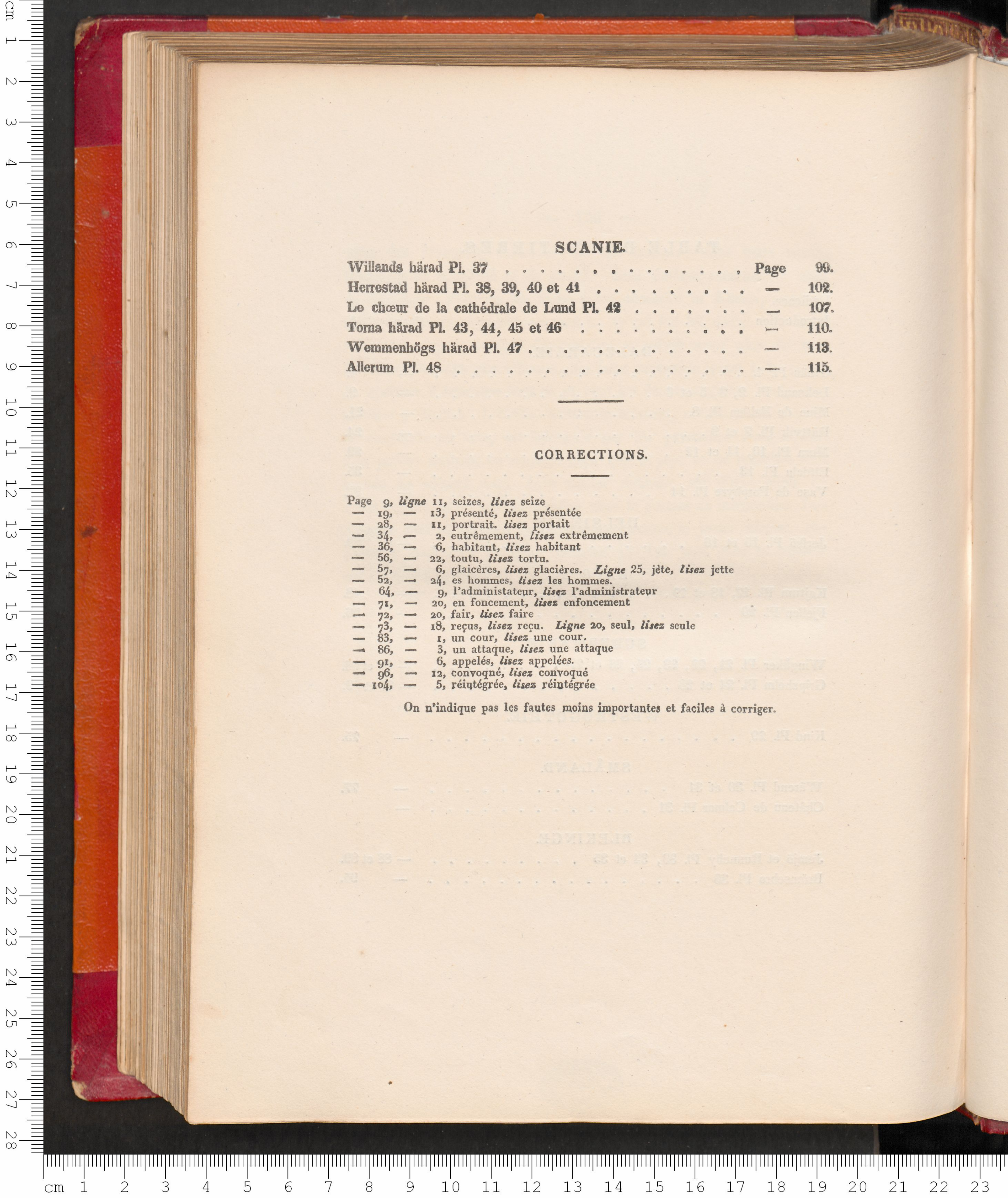
Les habitans d'Allerum et des contrées voisines se distinguent par leur taille avantageuse et leur grace naturelle; on rencontre même parmi les femmes des beautés parfaites. Quoique cette paroisse soit en communication directe avec le Danemark et que plusieurs routes qui traversent son territoire, mettent les paysans en contact continuel

avec des étrangers, cependant ils ont conservé dans leurs mœurs beaucoup de simplicité et de pureté. Leur costume ressemble à celui de Blekinge. Pourtant les femmes ont conservé le Kluten, coëffure distinctive de la paysanne scanienne. Il est fait ici d'une toile très-fine ou de batiste entouré de dentelles et plissé avec plus de goût qu'on ne l'arrange pas ailleurs. La robe ressemble quant à la coupe au costume d'Amazone dont se servent les dames anglaises lorsqu'elles montent à cheval. L'étoffe, imitant le mérinos, ordinairement couleur de chocolade ou vert, est fabriquée par les paysannes elles-mêmes. Les petites basques du corsage ainsi que la jupe et les manches sont bordés de velours noir. Leur tablier ordinaire est d'une étoffe de coton rayée; aux jours solennelles elles le portent de mousseline. Les hommes sont habillés en marin comme l'indique le jeune garçon, représenté dans cette planche. L'église que l'on voit dans le lointain est celle d'Allerum.

FIN.



TABLE DES MATIERES.

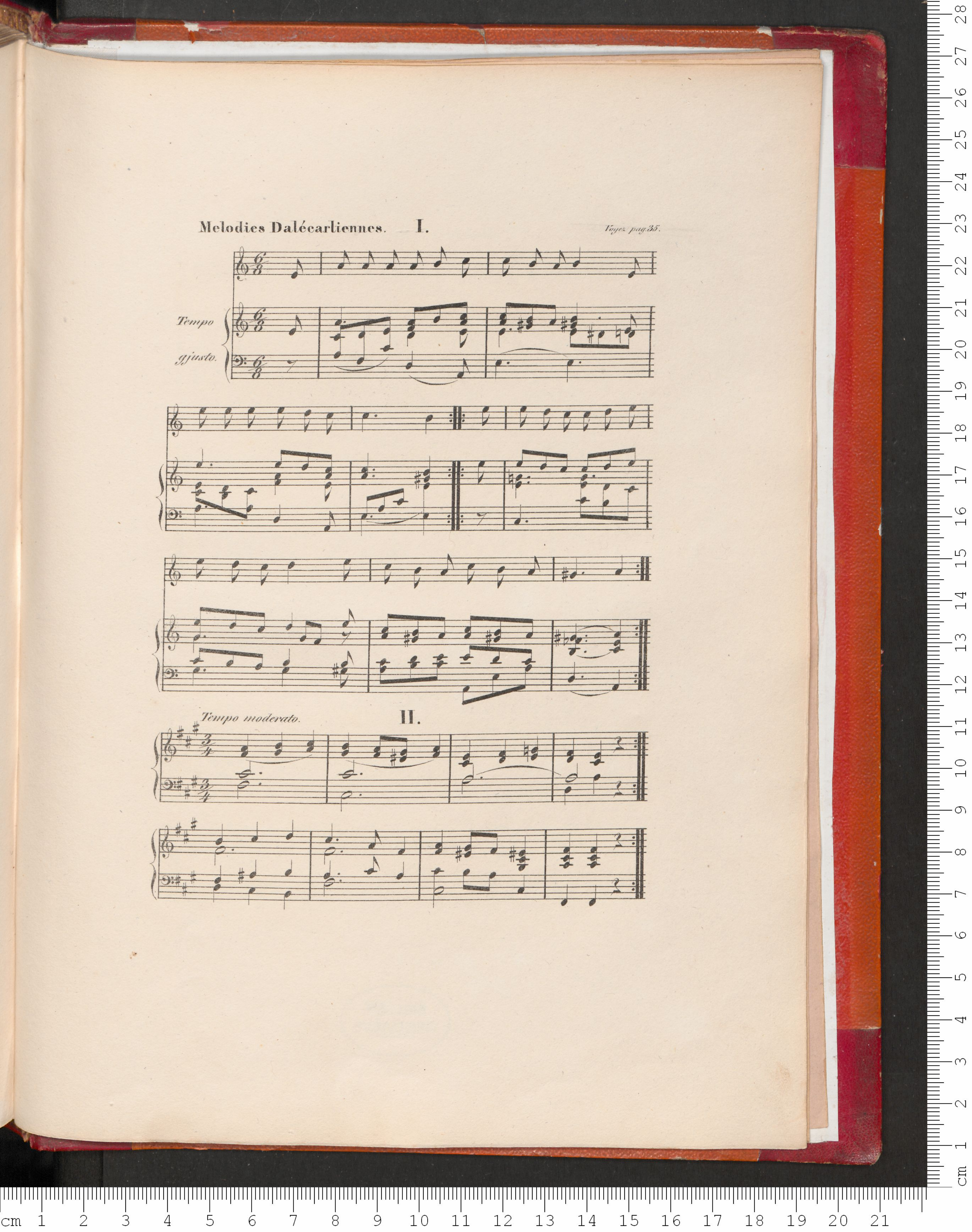


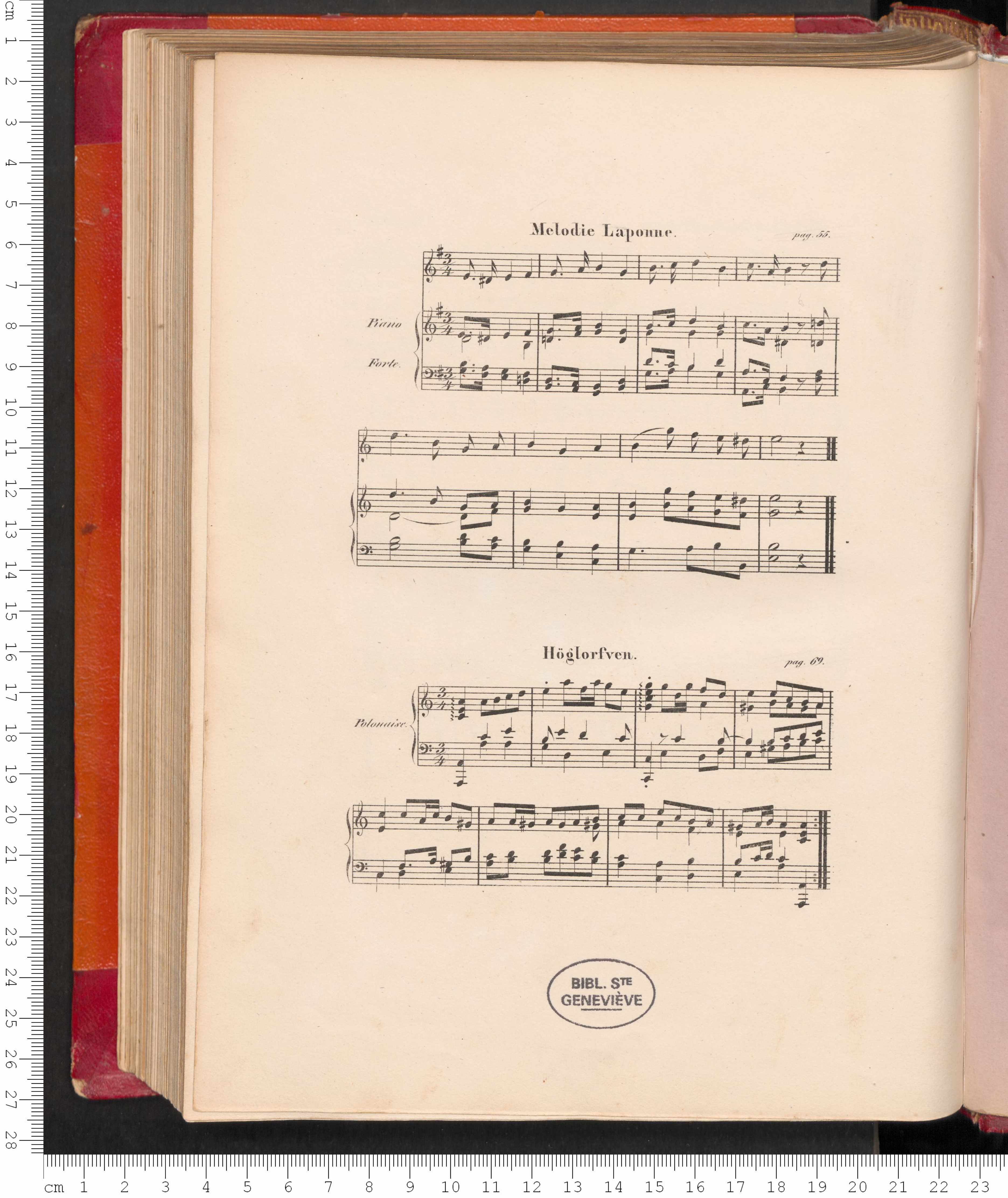
SCANIE.

CORRECTIONS.

Page 9, *ligne* 11, seizes, *lisez* seize
— 19, — 13, présenté, *lisez* présentée
— 28, — 11, portrait. *lisez* portait
— 34, — 2, eutrêmement, *lisez* extrêmement
— 36, — 6, habitaut, *lisez* habitant
— 56, — 22, toutu, *lisez* tortu.
— 57, — 6, glaicères, *lisez* glacières. *Ligne* 25, jète, *lisez* jette
— 52, — 24, es hommes, *lisez* les hommes.
— 64, — 9, l'administateur, *lisez* l'administrateur
— 71, — 20, en foncement, *lisez* enfoncement
— 72, — 20, fair, *lisez* faire
— 73, — 18, reçus, *lisez* reçu. *Ligne* 20, seul, *lisez* seule
— 83, — 1, un cour, *lisez* une cour.
— 86, — 3, un attaque, *lisez* une attaque
— 91, — 6, appelés, *lisez* appelées.
— 96, — 12, convoqné, *lisez* convoqué
— 104, — 5, réiutégrée, *lisez* réintégrée

On n'indique pas les fautes moins importantes et faciles à corriger.


Melodies Dalécarliennes. I.
Voyez pag.35.
Tempo giusto.
Tempo moderato. II.


Melodie Laponne.
pag. 55.
Piano
Forte.
Höglorfven.
pag. 69.
Polonaise.

